

First contact



Flash-infos Bibliothèque

1

TABLE

L'AMANT D'IRENE (DANIEL SALVO).....	3
ATTENTION : VIRUS (JOËLLE BRETHES).....	9
LE BAIN DE ONZE HEURES (PIERRE JEAN BROUILLAUD)	14
DE MORT NATURELLE (SERGIO GAUT VEL HARTMAN)	21
ESSAI DIFFERE (RENATO PESTRINIERO)	27
MES VOISINES (JOSE VICENTE ORTUÑO)	33
LE DERNIER CLOCHARD (JEAN-PIERRE PLANQUE).....	38
LE DOUTE ET LA PREUVE (PIERRE JEAN BROUILLAUD)	45
UNE FOSSE GRANDE COMME LE CIEL (RENATO PESTRINIERO)	53
L'EXTRATERRESTRE DE MIR (JOËLLE BRETHES).....	60
LA MACHINE (EDUARDO JULIO CARLETTI).....	70
NOUS TROIS (SERGIO GAUT VEL HARTMAN).....	75
LE CADEAU DU MARTIEN (JOËLLE BRETHES)	84
POURRITURE (JOSE VICENTE ORTUÑO)	94
RETOUR A LA MAISON (UGO MALAGUTI).....	97
BIOGRAPHIE DES AUTEURS.....	102

L'Amant d'Irène

(Daniel Salvo)

© Daniel Salvo. Titre original : *El Amante de Irene*. Traduit de l'espagnol (Pérou) par Pierre Jean Brouillaud. Inédit dans sa version française.

Irène me trompait avec un homme. Il ne pouvait y avoir d'autre explication à son récent changement d'attitude. Elle chantonnait quand elle se croyait seule et passait de longs moments à contempler les couchers de soleil depuis notre jardin. Après cinq ans de mariage, sa gaieté soudaine et sa sollicitude à mon égard étaient aussi ridicules qu'inopportunes. À l'évidence, Irène avait cessé d'être heureuse avec moi ; elle s'efforçait simplement de préserver les apparences, comme si elle se sentait coupable.

Cette situation me plaçait devant un dilemme. D'un côté, un sens ridicule de l'honneur ne me permettait pas de rester ainsi, m'interdisait de consentir à sa trahison. De l'autre, c'était un fait que je ne l'aimais plus et qu'en réalité peu m'importait ce qu'elle faisait de sa vie. J'avais presque envie de l'inviter à continuer avec son amant si ça lui plaisait, mais qu'elle me laisse en paix et qu'elle ne se sente pas coupable en quoi que ce soit. Mais je pensais aussi à ce qu'on dirait, et – ce qui était le plus humiliant – je craignais qu'Irène ne voie dans mon attitude un signe de faiblesse et qu'elle ne se moque de moi.

Pour offrir à mon *ego* une porte de sortie acceptable et me débarrasser sans problèmes d'Irène, j'avais concocté un plan. Il s'agissait de la surprendre avec son amant pour jouer les offensés et exiger le divorce. J'étais arrivé à la conclusion que ses rendez-vous avaient lieu quand j'étais à l'étude ou en déplacement pour suivre une affaire judiciaire. Afin de dramatiser, je portais un revolver avec lequel je comptais tirer en l'air ou sur l'amant d'Irène afin de venger mon honneur de mari trompé.

Un mardi en fin d'après-midi, j'ai téléphoné à Irène pour lui dire que cette nuit-là je ne coucherais pas à la maison, que j'avais beaucoup de travail. Elle a accepté mon excuse sans demander d'explication. Après avoir raccroché, je suis allé au cinéma pour attendre le moment d'agir.

Il devait être huit heures du soir quand je suis sorti du ciné. J'ai pris un taxi. Irène et moi, nous habitions un pavillon de deux étages situé dans les faubourgs de la ville, dans une de ces nouvelles zones résidentielles construites par la municipalité.

La zone, assez désolée, comprenait de grandes séries d'immeubles inoccupés ou inachevés. Je suis descendu du taxi quelques blocs avant la maison. Quelque chose qui, au début, me parut être un éclair illumina la nuit, ce qui ne manqua pas de me surprendre, car ce n'était pas la saison des orages. En m'approchant, je constatais que notre chambre était la seule pièce éclairée de toute la maison. Sans faire de bruit, j'ai ouvert la porte et je suis entré. J'ai monté l'escalier. J'ai fait halte quelques secondes devant la porte de la chambre.

Effectivement, Irène n'était pas seule. Et les gémissements ne laissaient aucun doute sur la scène à laquelle j'allais assister. C'était le moment. J'ai saisi la poignée de la porte et je l'ai tournée pour ouvrir.

Je n'avais pas pensé que le verrou serait mis. Il était inutile de forcer, et je n'avais pas la clé en main. Mais ce n'était pas nécessaire, puisqu'ils m'avaient entendu.

Les gémissements d'Irène cessèrent aussitôt. Il me fallait improviser quelque chose pour l'obliger à ouvrir immédiatement. Au bout de quelques secondes, durant lesquelles je perçus des bruits assez étranges, la porte s'ouvrit.

Apparemment, tout était en ordre, à l'exception d'Irène qui était complètement nue. Elle avait l'air moitié absente moitié gênée, et son attitude ne trahissait pas tellement le repentir ou la honte. Elle était essoufflée, et tout son corps manifestait une forte excitation. Je n'ai pas dit un mot ; on aurait cru que c'était elle qui attendait de moi une explication.

J'ai examiné la chambre. On ne voyait personne d'autre. La fenêtre était hermétiquement fermée et munie à l'extérieur d'une grille de sécurité. L'armoire était également fermée et certainement vide, comme j'ai pu le constater par la suite. Le lit était en désordre. Il ne me restait qu'à vérifier le minibar que nous avions dans la chambre, idée qui me fit sourire, tant elle était absurde.

J'étais confus. Je savais qu'il y avait quelqu'un d'autre dans la chambre mais je ne voyais personne. Par acquis de conscience, je me suis dirigé vers l'armoire tandis qu'Irène s'asseyait sur le lit. Je savais que je me rendais ridicule, mais je n'avais pas d'autre issue. C'était un de ces moments où vous ne vous posez qu'une seule question : « Et maintenant, qu'est-ce que je fais ? » Je ne voyais pas comment engager la discussion avec ma femme, et la frapper ou l'insulter n'aurait rien réglé.

Tandis que je fourrageais inutilement parmi les vêtements et les chaussures, j'ai perçu un léger raclement de gorge. C'était, chez Irène, la façon d'engager conversation sur un sujet embarrassant. D'un geste assez théâtral, j'ai fermé l'armoire, en lui disant : « Irène, je suis tout ouïe, je t'écoute.

– Martin, je ne sais pas par où commencer...

J'ai été étonné du ton de sa voix, tendre et affectueux. Ça ne ressemblait pas à celui d'une femme sur le point d'être surprise en plein adultère par son mari. Elle n'était manifestement ni gênée ni honteuse. Confuse, oui. Et je commençais, moi aussi, à me sentir confus.

– Je t'aime, Martin, je t'ai toujours aimé... Vraiment, les meilleures années de ma vie, je les ai passées avec toi...

Maintenant, je n'avais plus le moindre doute quant à sa sincérité : c'était bien elle, attachée à ces formules de téléromans, affectées et ridicules qui constituaient sa seule manière d'exprimer n'importe quel sentiment ou émotion.

– Tout a commencé d'une façon très bizarre, Martin, une nuit où tu étais sorti... J'ai senti une forte chaleur, alors j'ai ouvert la fenêtre. Tandis que je l'ouvrais, il est apparu une lumière très brillante... J'ai pris peur et j'ai voulu fermer la fenêtre. Aussitôt... Il était sur moi, de tous les côtés, me couvrant de la tête aux pieds... Et... et c'était comme quand je le fais avec toi, Martin, mais plus fort, plus intense...

L'expression d'Irène a changé, passant de la femme stupide et peinée à la femme stupide et excitée. Ses joues ont rougi, ses mamelons se sont redressés... Quel genre d'expérience avait pu l'atteindre ainsi, au point qu'il lui suffisait de l'évoquer pour produire de tels effets ? Peut-être Irène avait-elle perdu la tête. En outre, il y avait un point faible dans son histoire : son amant supposé serait apparemment entré par la fenêtre, alors que celle-ci était protégée par une grille depuis sa construction. Aucun contorsionniste, même le plus habile, (était-ce le cas de son amant ?) n'aurait pu se glisser entre les barreaux.

Irène continuait à parler tandis que je m'asseyais à côté d'elle. J'ai essayé de me donner des airs de mari offensé, mais sans y parvenir.

– Ah, Martin ! Je pensais t'en parler... Mais c'est tellement incroyable, je.... Je dois être folle, oui, folle et malade, mais si tu savais seulement ce que je sais. Et tu n'es jamais disponible, toujours si occupé, si absent... Lui me disait que les choses

continueraient comme avant, et je voulais le quitter, Martin, ou, au moins, tout te raconter... Mais je ne pouvais pas, Martin, je ne pouvais pas...

Le téléroman qu'Irène inventait commençait à me lasser. Bon, admettons. Elle était très insatisfaite. Une nuit, un homme entre par la fenêtre, lui fait l'amour... J'ai décidé de ne pas insister sur les détails. Il y avait un autre homme dans sa vie. C'était tout ce qu'il me fallait savoir pour me débarrasser d'elle. Tout était à mon avantage, du moins je le croyais. Feignant la contrariété, je lui ai demandé :

– Bon, Irène. Je suppose que ton amant a un nom, n'est-ce pas ?

– Maoc.

– Quoi ?

À ce point de la conversation, j'ai pensé qu'Irène n'allait pas très bien de la tête. Alors je me suis souvenu que les seuls gémissements entendus derrière la porte étaient les siens. Peut-être s'agissait-il d'un piège, non, d'une sorte de plaisanterie d'Irène pour se prouver – et me prouver – que je tenais encore à elle, que je pouvais ressentir de la jalousie. Il n'y avait sûrement personne d'autre dans la chambre. Soit, appelons « Maoc » cet amant imaginaire... Irène n'allait pas se moquer de moi. Maintenant, je pouvais parler clairement et lui dire la vérité : que je voulais me débarrasser d'elle et que je ne la supportais plus. Mais auparavant, j'ai décidé de continuer un peu sur la même piste, pour voir jusqu'où iraient ses inventions maladroites.

– Maoc ? Il s'appelle Maoc ? Quel drôle de nom ! Et où est-il, ce Maoc ?

– Dans le minibar. Il s'est caché quand nous t'avons entendu à la porte.

Les paroles d'Irène, prononcées sur un ton neutre, sans rien qui dénote une quelconque émotion, me rendaient furieux. Tout d'abord, elle m'avait manipulé pour me faire croire qu'elle entretenait une liaison avec un autre homme. Et maintenant, elle se moquait de moi en affirmant comme une idiote que son amant se cachait dans un minibar. Me prenait-elle pour un plouc, pour un débile mental ? Plus que jamais j'avais l'intention de mettre fin, d'une manière ou d'une autre, à nos relations qui, désormais, outre la routine, s'entachaient de folie ou, pire encore, tournaient au canular. Ça ne pouvait plus continuer. Un homme doit se conduire en homme, même si sa femme est folle ou essaie d'être drôle.

Je m'apprêtais à la gifler quand il se produisit quelque chose que j'ai peine à décrire avec précision. Quelque chose qui a changé ma vie pour toujours, qui me fait encore me demander si je suis sensé ou si je suis fou, s'il existe dans l'univers un peu de raison, un peu de bonté, quelque chose qui puisse se définir comme un ordre, une justice, une vérité. J'ai tenté de retrouver ce que fut ma vie jusqu'à cette nuit-là, mais rien ne peut effacer de ma mémoire ce qui s'est produit. Parce que, après les paroles d'Irène, la petite porte du minibar s'est effectivement ouverte. Parce que j'en ai vu sortir par la fente, rampant selon un tracé sinueux, *un mince tentacule de couleur gris sale...*

Je ne me souviens pas combien de temps il a fallu pour que cette horreur apparaisse dans sa totalité, ni si je me suis évanoui puis réveillé, ou si je suis simplement resté pétrifié. Je me souviens seulement que je me suis mis à trembler et à transpirer, que j'ai éprouvé un sentiment atroce de totale impuissance, un désir intense d'appeler à l'aide quelqu'un qui pourrait m'assurer que le monde continuait à fonctionner normalement, que l'univers tel que nous le connaissions restait inchangé, avec ses travailleurs, ses politiciens et ses maîtresses de maison... quelqu'un qui aurait pu me dire que cette chose était de notre monde, qu'elle occupait une niche zoologique reconnue, qu'elle finirait dans un aquarium, dans une assiette ou dans la

poubelle... mais rien de cela n'est arrivé. Dans cette chambre, dans *ma* chambre, nous étions là, mon épouse, moi et une chose qui n'appartenait pas à notre monde.

L'être qui émergeait du minibar ne différait pas tellement d'un poulpe ordinaire. Il avait huit tentacules, était de couleur gris sale, et son pied semblait fait de caoutchouc lisse et luisant.

Mais il différait par la forme des ventouses sur ses tentacules : celles-ci étaient rougeâtres et très semblables à des lèvres humaines. Elles s'ouvraient et se fermaient avec une certaine régularité. Ces ventouses n'étaient pas rondes mais légèrement obliques, ce qui les rendait encore plus répugnantes, car, autant que des bouches, elles suggéraient des organes sexuels. Mais rien ne pouvait se comparer aux yeux. Ceux-ci étaient identiques à des yeux humains, d'un vert intense. Des flagelles translucides jouaient le rôle de cils. L'absence de bouche et d'autres appendices faisait de cette tête une horrible caricature de visage humain.

Pétrifié par l'horreur, je ne savais que dire, que faire. Ce fut Irène qui prit l'initiative. D'une voix posée, entrecoupée de sanglots, elle me parla de sa solitude, du manque de perspectives dans sa vie, de mon manque d'amour pour elle. De la nuit où Maoc arriva. De la manière dont elle avait suivi les conseils lus dans une revue « New Age » sur l'attitude à adopter dans une rencontre proche du troisième type. (Au milieu de tout ce qui se passait, je ne pouvais que m'effrayer d'apprendre quelles étaient les lectures d'Irène).

Elle me racontait sa première communication avec Maoc et commençait à me donner les détails de sa première rencontre quand cette créature – je ne pouvais me résoudre à l'appeler par son « nom » – me sauta dessus. Mes efforts ne servirent à rien : la partie centrale de ce corps gélatineux et rigide à la fois me couvrait complètement le visage, et ses tentacules s'étendaient jusqu'à mes extrémités. D'une manière ou d'une autre, ces tentacules réussirent à s'introduire entre mes vêtements, de sorte que je pouvais sentir le contact de ses ventouses humides contre ma peau. J'éprouvai des nausées quand les tentacules atteignirent mes parties intimes.

Puis vint l'extase.

Rien, absolument rien dans le monde ne peut se comparer à la sensation si pure et intense de plaisir que j'expérimentai durant ce contact avec Maoc. C'était comme de traverser à toute allure un tunnel de lumière, de feu, de sang, d'obscurité... et, au milieu de ce plaisir affolant, la connaissance, la symbiose totale avec cette entité qui n'était pas de notre monde. J'ai su qui était Maoc, sa soif de plaisir, son errance à travers l'univers toujours à la recherche de sensations nouvelles. J'ai compris que, si cette créature était le vestige d'une espèce qui possédait une technologie beaucoup plus évoluée que tout ce que l'homme connaissait, c'était un vestige décadent, égoïste, sans finalité. Mais son contact serait une tentation permanente.

Quand Maoc m'a lâché, je savais ce qu'il fallait faire.

Je me suis redressé et j'ai fait semblant d'hésiter. Assise sur le lit, Irène me regardait, consciente que, désormais, j'étais, comme elle, transformé. Les choses ne pouvaient continuer comme avant. Et surtout personne ne devait apprendre nos contacts avec Maoc.

Je me suis rappelé que je portais un revolver. Il suffisait de tirer pour régler la question. Après avoir remis de l'ordre dans ma tenue, j'ai sorti mon arme. Sans

regarder le visage d'Irène, j'ai tiré à bout portant. Son corps s'est effondré sur le lit, le front transpercé.

Je suis certain qu'elle n'a pas souffert. Comme je l'ai dit, ça ne pouvait plus durer, surtout depuis que je sais ce qu'Irène ignorait.

Maoc était la femelle de son espèce.

FIN

Attention : VIRUS

(Joëlle Brethes)

1^{er} juin 2065.

Lydie profitait d'un long congé dans son *domespace* de repos quand le phénomène avait débuté. Discrètement. Insidieusement. Juste une petite plage circulaire autour de l'ombilic. Une ombre à peine visible qui, peu à peu, s'intensifiait au centre tandis que le pourtour s'élargissait. C'est Paul, son compagnon, qui s'en était aperçu le premier :

— C'est quoi, ça ? Tu te fais coloriser, maintenant ? Je croyais que tu avais ces nouvelles techniques en horreur !

Elle s'était examinée, s'était étonnée puis inquiétée. Depuis lors, chaque matin, elle mesurait la progression de la tache. Un ami médecin, à qui elle avait demandé conseil avait haussé les épaules, se voulant rassurant, mais il avait aussitôt contacté ses confrères de l'Institut interstellaire.

Il s'était vite avéré que Lydie n'était pas un cas unique. Une cinquantaine d'autres spationautes avait développé l'inquiétant syndrome.

Uniquement des femmes.

L'une des malades, suivie depuis l'apparition du mal et isolée dans un complexe médical sous haute surveillance militaire en était à son 83^{ème} jour d'observation. Seuls son visage et l'extrémité de ses membres étaient exempts de la curieuse pigmentation. Son nez, en revanche s'était épaté et aplati, ses yeux s'étaient étrencés et ses orteils ainsi que ses doigts avaient presque doublé de volume.

Qu'était-il donc arrivé à ces jeunes femmes ?

Pouvait-on envisager un remède à ce mal indolore mais angoissant ? D'autant plus angoissant que les organes internes des malades réagissaient de façon étrange : une curieuse mutation débutait, puis stoppait de façon incompréhensible avant d'amorcer un retour à la normale.

Mais la métamorphose pouvait reprendre à n'importe quel moment.

Et s'achever.

De quelle façon ?

— Il faut absolument cerner l'agent contaminateur ! tonna, ce matin-là, le Major Berthier. Il y a bien, entre ces femmes, un point commun qui explique cette fâcheuse contagion. La rumeur commence à circuler dans les milieux scientifiques et on a enregistré une baisse sensible de recrutement féminin ces dernières semaines.

Un point commun ! c'est évidemment ce qui avait été tenté ! Âge, taille poids, antécédents médicaux, domiciles, affectations successives... Les données s'additionnaient dans le gros ordinateur de la base spatiale européenne de Francfort mais rien n'en était encore sorti. Qu'elles fussent d'origine européenne, asiatique ou africaine, grandes ou petites, chrétiennes, musulmanes ou athées, mariées ou non, homo ou hétérosexuelles, toutes celles qui attrapaient la maladie devenaient progressivement vertes, s'épataient du nez, se rétrécissaient des globes oculaires et devenaient impossibles à chausser et à ganter.

Leur parcours professionnel avait été sensiblement identique. La rotation planifiée et suivie scrupuleusement par l'ensemble des personnels volants conduisait en effet tous les spationautes des deux sexes, sans exception, sur les différentes stations spatiales : Mir, Lux, Aumho, Paihrs. Tous ces jeunes gens avaient en outre fréquenté les plates-formes de leurs homologues Martiens et Vénusiens.

Une pudeur idiote, la crainte, surtout, d'un conflit diplomatique (ou pire) avec les

extraterrestres récemment admis dans la confédération avait empêché un dialogue franc sur le problème. Il allait pourtant falloir s'y résoudre.

Une réunion des différentes parties fut donc organisée au palais parisien de l'UNESCO.

Le Major s'éclaircit la gorge. Il adapta son traducteur instantané dans son oreille droite et fit signe à ses collègues de l'imiter. Puis, après moult précautions oratoires et plusieurs couplets amphigouriques sur les bienfaits de la récente coopération entre les trois peuples, il exposa les faits aux dignes représentants martiens et vénusiens dûment protégés par leurs masques et combinaisons thermiques respectifs. Ceux-ci écoutèrent en silence et sans surprise apparente le discours du militaire puis, s'étant juste consultés du regard, ils quittèrent pesamment la pièce.

— Et voilà ! explosa le docteur Khlong, responsable des recherches éco-ethno-bioterrestres. Nous les avons choqués. C'est la rupture ! Vous savez pourtant bien que ces gens-là sont en avance sur nous ! Ils n'auraient qu'à lever le petit doigt pour transformer la Terre en un désert de ruines ou de sable et de cendre. Parfaitement ! Comme ils l'ont fait sur la lune avec nos ancêtres. Ça les arrangerait : ils pourraient s'installer à notre place après avoir occis jusqu'au dernier d'entre nous. C'était pas malin de leur donner un prétexte ! Pas malin du tout ! Je vous avais pourtant prévenus.

Très décontenancée, la délégation s'éparpilla, la peur au ventre.

— De toute façon, glapissait le généticien Shutox en longeant le couloir à longues enjambées, c'est à eux que nous devons cette maladie, quel qu'en soit le vecteur : les malades sont verts comme les Martiens et ont le faciès et les membres des Vénusiens.

Personne ne répondit mais tous soupirèrent. C'était bien évidemment un phénomène qui n'avait échappé à aucun d'entre eux.

Le soir même, la plus ancienne des malades mourut. Ses poumons et son cœur avaient proprement et simplement implosé.

La terrifiante nouvelle se propagea aussitôt et le Terrien lambda, stupéfait et consterné, apprit à la fois l'existence de la maladie et le caractère fatal de son issue.

Les manifestations de colère éclatèrent parmi les civils, et la panique s'accrut chez les spationautes du monde entier. Même les hommes frissonnèrent bien qu'aucun cas n'eût été recensé dans leurs rangs et qu'il fût admis que la mal était exclusivement féminin.

Le mois suivant, quatre nouvelles malades décédèrent, et une demi-douzaine de nouveaux cas se déclarèrent. On enregistra un grand nombre de démissions dans les centres spatiaux. Que faire ? Fallait-il fermer les infrastructures et abandonner tous les projets d'exploration et d'exploitation extraterrestres ?

Après avoir été fêtés, invités, adulés, les spationautes étaient fuis comme des pestiférés : pouvait-on être sûr que la maladie, circonscrite provisoirement dans leur milieu, ne se révélerait pas contagieuse à longue échéance pour les civils ?

Après avoir été respectés et interrogés avec intérêt, les Martiens et leurs confrères Vénusiens étaient eux aussi mis à l'index : porteurs sains du « virus du 3ème millénaire », c'étaient, à n'en pas douter, les anges de la mort...

Bref, la situation devenait invivable.

Cette conjoncture inconfortable durait depuis plusieurs semaines quand, de façon assez mystérieuse, l'épidémie cessa. Les contaminés achevèrent de mourir, bien sûr, mais aucun nouveau cas ne fut déclaré. On en fit grande publicité, les

primes d'engagement furent multipliées par dix, et les recrutements reprirent donc. Timidement d'abord, puis de façon plus hardie.

Ce 4 décembre 2065, dixième anniversaire du premier pas humain sur Mars, Max Friedman, le président de la confédération européenne demanda à visiter les locaux du Centre principal d'entraînement des spationautes, à Moscou. Ce n'était pourtant ni l'excellence des structures du centre ni l'efficacité de l'entraînement dispensé aux spationautes qui avaient motivé cette demande. Non ! si Friedman avait ainsi insisté, c'est que son propre fils, Bruce, y avait été admis neuf semaines plus tôt pour y suivre l'entraînement réglementaire.

Shutox et Khlone qui présidaient la visite se rengorgeaient devant l'admiration respectueuse manifestée par celui qui dirigeait presque 10 milliards d'êtres humains...

Après avoir été véhiculée dans des kilomètres de couloir et s'être fait admettre dans une vingtaine d'unités d'entraînement, la délégation arriva devant une vaste porte qui n'autorisait le passage qu'aux personnels munis de cartes spéciales. La cabine de visite ralentit et marqua un léger temps d'arrêt avant de se remettre en marche.

— Mais... Protesta Friedman, nous n'entrons pas ?

— Désolé, Monsieur le Président, fit Khlone, mais l'admission est strictement contrôlée.

— Je suis le Président, tout de même ! répliqua Friedman avec bonhomie.

Après avoir opposé un nouveau refus aussi aimable que ferme, et reçu en retour une exhortation aussi polie que menaçante, Khlone et Shutox durent se résoudre à obtempérer.

La salle était très grande. Son pourtour était équipé d'une cinquantaine de petits boxes étanches aux cloisons transparentes. La totalité de ces boxes était occupée par des jeunes gens endormis allongés sur une table de verre. Un appareillage compliqué obstruait les bouches, les narines et les oreilles. Une console centrale enregistrait des données... Friedman fronça les sourcils, perplexe : les jeunes gens, quel que soit leur sexe étaient entièrement nus.

— Simulation de l'atmosphère des stations orbitales de Mars ou de Vénus, fit sobrement Shutox. Tous les spationautes passent dans ces boxes avant chaque mission.

Il se lança dans des explications que le président écouta avec beaucoup d'attention.

— Je comprends, mais faut-il vraiment qu'ils soient nus ? fit remarquer Friedman. Ce n'est pas que je sois particulièrement pudique, mais...

Il s'interrompit. L'une des deux formes, derrière la console venait de se lever et se dirigeait dans leur direction. Un extraterrestre. Il pénétra dans le box devant lequel le petit groupe devisait et s'affaira près d'une jeune femme endormie.

— Ils sont vraiment laids, ces Martiens, chuchota Friedman.

— Ce Martien-là est une Martienne, fit simplement Shutox ; la couleur de sa peau tire sur le bleu et ses yeux sont d'or. Les Martiens sont plus franchement verts et leurs yeux sont rubis.

— Une Martienne, en effet, confirma Khlone. Bizarre !

Les deux scientifiques se jetèrent un regard perplexe. Suivant une obscure coutume intergalactique appliquée par Mars et Vénus, seuls les hommes travaillaient dans les centres spatiaux terrestres. Les femmes n'étaient admises que dans la diplomatie et le commerce. Que signifiait, par conséquent, la présence de ces

Martiennes à Moscou ?

— À force de se faire brocarder pour leur sexisme, avança Khlone, ils ont apparemment fini par changer leurs habitudes.

— Eh bien moi !... je me demande...

Shutox fit claquer ses doigts et fonça vers la sortie.

— Qu'est-ce qui lui prend ? gronda Friedman interloqué.

Khlone eut un geste d'ignorance. Quelques minutes plus tard, il invita son hôte à retourner dans le grand hall d'accueil où une collation attendait les visiteurs.

Shutox fut impossible à joindre pendant tout le trimestre suivant. Puis il convoqua son collègue et les responsables des différents centres. Il prétendait avoir résolu le mystère de l'épidémie qui avait causé la mort d'une soixantaine de jolies jeunes femmes, toutes promises à un bel avenir inter-stellaire... Il annonçait du jamais vu, de l'incroyable, de l'horrible.

Il y eut des remous tout le temps qu'il s'exprima ; des « oh ! » des « ah ! » de surprise ; des « C'est scandaleux ! » pleins de colère ; des « Pourquoi ne sont ils pas là pour répondre de leurs actes ? »...

Le lendemain, malgré l'appel à la discrétion de Shutox (après tout, les extraterrestres, même s'ils n'avaient pas battu leur coulpe en public, avaient au moins pris la situation en mains et s'étaient montrés efficaces !) la presse se déchaîna :

« Centres spatiaux très spéciaux » titrait le *Galacticus holographique international* qui poursuivait impitoyablement : « Les Martiennes et Vénusiennes récemment nommées aux postes de leurs lubriques compagnons résisteront-elles au charme de nos spationautes ? »

Non, évidemment !

Quelques jours plus tard, au bord de sa luxueuse piscine, le président Friedman, atterré, fit remarquer à son fils Bruce qu'un halo bleuâtre entourait son ombilic...

FIN

Le Bain de Onze heures

(Pierre Jean Brouillaud)

– Avouez-le, vieux dégoûtants ! Ça vous excite.

Dans la touffeur du bar, les rires se mêlaient aux protestations.

– Dès la fermeture du *Blue Buzzard*, reprit Steve, le reporter, vous filez en douce jusqu'au bassin. Vous avez envie et vous avez peur. Terriblement envie. Terriblement peur.

Les rires se font plus rares parmi la clientèle.

– Ce soir, ça va peut-être recommencer. Ce soir, bande de sadiques, vous allez découvrir la vérité sur les bains de onze heures. Parce que la vérité, vous ne la connaissez pas. Pas encore.

– Ça n'est donc pas celle de ton canard ? fit Tonio, le patron du *Blue Buzzard*.

Les habitués échangèrent un clin d'œil. Trois *Jack Daniel's*. Steve avait sa ration. Il allait parler.

– Toutes les vérités ne sont pas bonnes à écrire, fit le reporter. Mais écoutez-moi bien... Vous vous souvenez. Un soir...

– C'était le 25 juillet, dit une voix flûtée.

– Exact. Neuf heures et demie sonnent au-dessus du comptoir. Joe, le marinier, entre en coup de vent, accompagné par le cri rauque d'un goéland, et se plante là, devant Tonio qui lui demande :

– Oh ! Joe, qu'est-ce qui t'arrive ? Tu es vert.

Tous les clients de notre établissement préféré braquent leurs regards sur le marinier.

– Un *Wild Turkey*, Tonio ! Un double ! fait Joe, d'une voix étranglée.

– Des ennuis ?

– Là, dans le bassin...

– Eh bien ?

– Le bassin de radoub. Un macchabée.

Tonio hausse les épaules :

– Qu'est-ce qu'il fout là ?

– Il flotte, dit Joe qui, pour illustrer son propos, remue mollement les bras.

– Un règlement de compte.

– Faut prévenir la police.

– Doucement. D'abord, faudrait être sûr...

Et vous, vieilles ganaches, que faites-vous ? Vous vous pressez autour de Joe. Vous n'y tenez plus !

– On y va ! dit l'un de vous. Et il se tourne vers le docteur Snyder qui vient de commander sa *Guinness*.

– Doc, le devoir vous appelle. On vous suit.

Snyder enfle sa veste et s'éloigne du comptoir à regret.

Vous vous dirigez tous vers la porte que vous ouvrez d'une bourrade. Vous voici dans le crépuscule aux relents de salure et de cambouis.

Moi, j'ai déjà filé après avoir vu Tonio enfoncer rageusement sur son crâne chauve son bonnet à pompon rouge et décrocher son téléphone.

Plantons le décor. *The Blue Buzzard*, vieille bâtisse de briques noircies sous un toit d'ardoise où marchent les fantômes blanchâtres des goélands, se tasse sur le quai. Son enseigne décolorée crie et fait écho à l'énorme poulie qui, en face, grince au sommet d'un portique.

J'arrive le premier au bord du bassin que domine la masse grise de la drague.
Les quais sont encore déserts.

Le corps flotte contre l'arête de ciment, entre deux eaux maculées de goudron et de rouille. Il se recouvre à demi de feuilles mortes, celles d'un vieux platane au tronc creux qui s'acharne à vivre sous la ferraille et le béton.

Un corps d'homme d'une trentaine d'années n'ayant sur lui qu'une chemise débraillée et des chaussettes à carreaux.

Les pompiers repêchent le noyé et l'étendent sur une civière. La sirène de Bob, le shérif, déchire la pénombre.

Convoqué par la police, Tonio est sur les lieux.

– Tu reconnais la victime ? lui demande le gros Bob qui, d'un mouchoir froissé, s'éponge la nuque.

– Dans cet état ? Pas vraiment, Bob.

– Sur le quai on a trouvé ses chaussures et son falzar. Dans sa poche il y avait cette addition.

Le shérif met le papier sous le nez de Tonio. La note vient bien du *Blue Buzzard*.

Tonio hausse les épaules en signe d'impuissance.

Il est dix heures. Le *Blue Buzzard* va fermer.

Un groupe s'attarde sur le quai après le départ des voitures. Les hommes fixent les eaux glauques du bassin.

Le lendemain soir, les hypothèses vont bon train autour des pintes de bière qui rougeoient sous les lampes et les cernes de fumée.

– Encore un paumé qui a mis fin à ses jours. Qu'en pensez-vous, doc ?

Snyder déguste une noire gorgée de *Guinness* :

– J'aurais dit : un ivrogne qui a perdu l'équilibre et a dérapé sur les feuilles pourries. Mais l'autopsie n'a pas décelé de taux élevé d'alcoolémie ni d'autres formes d'intoxication. Pas trace de violence. Mort par noyade. Pourtant, il y a une chose qui me gêne. Pourquoi ce type avait-il perdu son pantalon ?

La victime est inconnue dans le quartier. L'enquête du shérif suit son cours.

Trois jours plus tard, un autre homme d'une quarantaine d'années – un comptable – est repêché dans les mêmes circonstances, à cette différence près qu'il est entièrement nu. Il a laissé ses vêtements en tas sur le quai. Dans ses poches, le shérif n'a pas trouvé d'addition.

Au *Blue Buzzard*, on parle de paris stupides. À celui qui traversera la bassin à poil, après la tombée de la nuit.

Les rondes de la police et celles qu'organisent quelques bénévoles, en particulier, des clients du *Blue Buzzard*, ne révèlent rien qui s'écarte de la vie habituelle du quartier : pépées qui fument et tapinent, ivrognes qui s'abreuvent d'injures, drogués qui se piquent sous les portiques et couples qui font l'amour dans les carcasses des vieux rafiots.

Bob doit avoir une idée. Il cuisine Tonio :

– Tu es sûr qu'aucune victime n'a passé la nuit dans ton établissement ?

– Le *Blue Buzzard* est un débit de boissons.

– Tout le monde sait que tu loues des chambres à l'occasion.

– Oh ! Quelques amoureux par ci par là... Avez-vous trouvé une note d'hôtel sur la victime ?

– Bien sûr que non. Tu ne donnes jamais de facture, Tonio.

– Voyons, Bob ! Entre gentlemen...

L'enquête piétine. Comme on pouvait s'y attendre. Un brave garçon, Bob. Mais si c'était un Sherlock Holmes, ça se saurait.

Chaque soir, il place deux de ses hommes devant le bassin tandis que lui-même surveille les entrées et sorties du *Blue Buzzard*. Pendant deux nuits, il ne se passe rien. La troisième soir, un violent orage éclate, vers onze heures. Sous les trombes d'eau et à travers la vapeur qui monte du sol surchauffé on ne voit plus rien.

Quand la pluie s'arrête, un mort flotte dans le bassin.

Et, avec la troisième victime – un douanier, les choses se corsent. Il est nu, comme un ver. Et il a eu les organes sexuels sectionnés.

– Ah ! Ah ! un crime de sadique, fait le chœur du *Blue Buzzard*.

Joe donne lecture du *San Juan Chronicle* :

Un dangereux maniaque sévit dans le quartier du port. Mais notre sympathique shérif en charge de l'enquête invite la population à ne pas se départir de son calme. L'identité du forcené est connue, son arrestation, imminente.

– Hum, fait Snyder le regard posé sur la mousse goudronneuse de sa *Guinness*. Un cas d'automutilation. Pourquoi pas ? C'est rare, mais ça se produit.

J'ignore si Bob avait réellement une idée. S'il en avait une, elle était mauvaise, puisque la mort poursuivait son œuvre et que l'enquête piétinait.

La mienne allait démarrer.

Le soir suivant, toujours vers onze heures, j'entrevois, sous la lueur d'une lampe chassieuse, une femme qui fait les cent pas à la pointe du môle. Je me faufile pour mieux l'observer. Une inconnue. Assez belle fille. Un peu forte. Qu'est-ce qu'elle attend ? Selon toute probabilité, c'est une nouvelle. Elle ne ressemble à aucune des putains du port, connues de vous comme de la police : Susan la platinée, dite Cul double, Polly la Rousse, Dolores pattes en l'air.

Des pas s'approchent. Des pas d'homme, lourds, hésitants.

La femme a disparu. Sans doute a-t-elle descendu les marches qui mènent à la grève, accessible à cette heure de marée basse.

Non, le lendemain, on ne signale pas de nouvelle victime.

Mais, depuis ce moment-là, les habituées du trottoir n'ont pas refait surface. On ne voit que la nouvelle. Ou plutôt les nouvelles. Des filles bien roulées, pas tellement le genre du quartier. Curieux, elles se ressemblent toutes. Il n'y a guère que les perruques qui changent, passant par tous les coloris du coiffeur.

– On a renouvelé le cheptel, dit Tonio.

Les clients du *Blue Buzzard* s'en trouvent à la fois intimidés et tout émoussillés.

Jusqu'au jour où Polly la Rousse vient raconter ses malheurs :

– Ces pétasses, on sait même pas d'où qu'elles viennent. Ça change tous les soirs, mais c'est toujours la même. Et nous, on fait plus rien. Y en a que pour les nouvelles.

– La nouveauté, ça tue le petit commerce, dit Freddy, mi-figue mi-raisin.

– Et Bob, qu'est-ce qu'il fait ? demande un faux naïf.

– Rien ! répond la Rousse. Tout le monde a le droit de prendre l'air. Ça serait à vous de porter plainte. De dire qu'elles font la retape.

Le lendemain, Tonio a la surprise de me voir arriver, un peu avant dix heures du soir, en galante compagnie. J'ai harponné la fille qui faisait les cent pas sur le môle. Encore une autre. Une nouvelle parmi les nouvelles. Une blonde au visage luisant sous un soupçon de maquillage.

– Monsieur le reporter est en service ? grimace le patron.

- Non, Tonio. C'est mon jour de repos.
- Tonio cligne de l'œil et dit à voix basse :
- Prenez la trois. La clé est sur la porte.

Nous sommes dans la chambre. Il fait une chaleur étouffante. J'ouvre la fenêtre qui donne sur le bassin. Mais l'air extérieur est encore plus lourd. Je referme.

La fille va se mettre en tenue de travail.

Mais non. Sous la lumière crue de l'ampoule, sa peau a des reflets argentés et bleuâtres.

Je lui demande :

- Pourquoi es-tu venue dans ce quartier du port ?
- Aussitôt, elle attaque, d'une voix rauque, avec un accent bizarre :
- Je sais qui tu es. Un journaliste. Tu ne viens pas pour le plaisir.
- Pas seulement.
- Tu viens pour savoir qui je suis.
- Je ne suis pas seul à me poser la question.

L'œil globuleux, dépourvu d'expression, me fixe. C'est tout :

– Je ne suis pas d'ici.

– Ça se voit !

Et je n'ose pas ajouter : ça s'entend.

– Peut-on savoir d'où tu viens ?

– Devine ?

– De loin. Et après ?

– Je viens d'un endroit que, chez vous, personne ne connaît. Vous ne savez même pas qu'il existe.

Le monde est grand. Et je suis nul en géographie.

Je transpire. La chemise me colle à la peau. Je l'enlève et me tamponne les aisselles. Bon Dieu ! ce qu'il fait chaud ! Pas trace de sueur sur la peau de la fille.

Elle insiste :

- Je viens d'ailleurs.
- Sans doute. Sans doute. Mais ça ne veut rien dire.
- D'un autre monde.

Elle se fout de moi. Ou bien elle est un peu dérangée :

– Qu'est ce qui nous vaut l'honneur de ta visite sur ce globe en folie ? Elle hausse les épaules :

– Quelle importance ?

Je m'éponge. Elle reste au sec et me regarde en coin :

- Tu es pressé ?
- Pas tellement.
- Si on allait d'abord prendre l'air ? On dirait que tu en as besoin.
- Où ça ?

Elle désigne la fenêtre. Je demande :

– Jusqu'au bassin ?

Je la surveille. Elle n'a pas bronché.

Je renfile ma chemise.

Nous nous glissons dehors.

Le quartier est désert. Pas de flic à l'horizon. Mais j'ai tout de même l'impression qu'on nous épie.

Nous arrivons au bord du bassin. Les lampes clignotent sous un ciel lourd.

On se promène, en amoureux.

Puis la fille me prend la main et m'entraîne dans un coin d'ombre.

Elle m'enlace. De son corps se dégage un violent parfum.

Elle commence à me déshabiller.

Maintenant, je l'aide à se dévêtir. Son corps, superbe, semble tout à coup diffuser une vague luminescence.

Elle est nue. Un corps de déesse ! J'ouvre mon pantalon.

Soudain, elle m'agrippe, plonge et m'entraîne dans l'eau noire. Curieusement, nous flottons sans effort, comme des bouées.

La garce s'offre à moi, renversée, cuisses ouvertes.

Je vais la prendre. Un de ces salopards de goélands se met à gueuler. En pleine nuit, surprenant ! Aussitôt, j'entends – à peine – la pendule de la douane qui sonne onze heures. Il était temps. Je me ressaisis.

Le bain de onze heures !

Ne pas la pénétrer ! Si tu la pénètres, tu y passeras, comme les autres.

Tantôt elle prend les postures les plus affolantes, tantôt elle s'accroche à moi. De sa gorge sort un halètement, celui du plaisir - anticipé.

La lutte sera longue. Je vais succomber. Tout à coup, je m'aperçois que je n'ai plus prise. Le corps de la créature se dégage de l'eau. Il s'élève. Il se dissout dans la nuit. Il disparaît.

– Oh ! Oh ! Steve ! fait une voix acidulée. Combien de *Jack Daniel's* pour en arriver là ?

– Désolé, Andy. Je n'ai jamais été plus sobre.

Murmures dans la salle.

– J'émerge, reprend Steve. Je me hisse sur le bord du bassin. Sous le nez de Bob qui m'attendait à la sortie.

– Tu as vu ? je lui demande pour me donner une contenance

– J'ai vu. Et je t'arrête.

– À quel titre ?

– Suspect numéro un.

Pauvre Bob ! Il voulait croire que la fille, je l'avais fait disparaître. Estourbie. Noyée. Trois jours durant, ils ont fouillé le bassin, à la recherche du corps. Hommes grenouilles, et tout le cinéma. Ils ont vidé la flotte. En vain. Pas trace de la pute. Envolée. Le journal avait besoin de mes services ; il a payé la caution. Et, bien sûr, la police n'a rien pu prouver contre moi. Un beau jour où il cherchait à noyer ses doutes, le shérif m'a fait des aveux. Il a tout vu, mais il ne veut pas et ne peut pas admettre que la garce a fondu dans les airs. Moi, je n'ai qu'un regret : j'aurais dû la cuisiner davantage. Elle aurait fini par parler. Elle en mourait d'envie. Et, pour ma part, j'ai choisi de dire la vérité sur les bains de onze heures, la vérité que le canard a escamotée.

– L'histoire de la soûlarde découverte ratatinée contre le môle, une semaine plus tard, et qui aurait été la meurtrière ? suggère Andy.

– Une mort qui arrangeait tout le monde, celle-là. Du bidon.

Steve cogne sur la table :

– La vérité, je la dirai, même si ça doit me coûter mon job au *San Juan Chronicle*.

– Et c'est ? fait Andy.

– Rappelez-vous. La fille a déclaré : je viens d'ailleurs, d'un autre monde. Bon dieu ! je crois qu'elle disait vrai.

– Qu'est-ce qu'elle voulait au juste ?

– Savoir s'il se trouvait, parmi les indigènes de ce foutu bled, un mâle capable de résister à son étreinte.

– Et de s'en tirer entier. Pourquoi pas ?

– Vois-tu, Andy, il semble bien que tout rapport avec ces créatures soit fatal aux pauvres humains que nous sommes.

– Une E.T. venue tester les mœurs sexuelles des Terriens, dit Harry, le vieux professeur, à travers la fumée de sa pipe. Et, devant nos ratés, la créature insatisfaite se venge. Elle coupe. Elle tue.

– Un autre monde, répète Steve. Pendant que nous parlions dans la chambre, il me semblait que des images assez confuses traversaient mon cerveau.

– Elle t'envoyait des messages, fit Harry. Un cas de télépathie.

– Pourquoi l'aurait-elle fait ? Ça ne pouvait que m'inciter à la méfiance. Non, je pense que j'étais trop réceptif. Les images passaient malgré elle. Un autre monde que j'entrevois par flashes. Il rassemblait au nôtre, tout en étant différent. Décalé, en quelque sorte. Peut-être comme un décalque... Difficile à dire...

Harry hoche la tête :

– Un univers parallèle. J'ai lu des trucs de ce genre. Une planète homologue de la Terre...

Le regard du professeur se perd au plafond.

– Si c'est le cas, dit un voisin, ils, ou plutôt elles, récidiveront un jour.

Steve s'ébroue et reprend la balle au bond :

– C'est pour ça que vous tournez autour du bassin, vieux dégoûtants ! Sait-on jamais ? En tout cas, celle-ci a été victime des termes de son pari : prouver qu'elle trouverait parmi les Terriens un mâle capable de résister à son étreinte. Messages ou non, il y avait une chose qu'elle n'avait pas prévue. Que je résisterais... sans consommer.

– Bravo, Steve ! s'écria Tonio.

Et vous tous de faire chorus :

– Pour Steve, le héros, hip ! hip ! hourrah !

– Grâce à lui, les gars, conclut Tonio, et jusqu'à nouvel ordre, vous ne risquez plus rien. Rattrapez-vous ! C'est la tournée du patron.

FIN

De Mort naturelle

(Sergio Gaut vel Hartman)

© Sergio Gaut vel Hartman. Traduit de l'espagnol (Argentine) par Pierre Jean Brouillaud.
Inédit dans sa version française.

Après que j'aie, tout le dimanche, ressassé les difficultés d'une université en chute libre, la pire nouvelle que je pouvais recevoir un lundi, à huit heures du matin, était celle qu'apportait Elba Trazio, ma secrétaire particulière et conseillère – âge indéterminé entre soixante et quatre-vingt ans.

— Comment, il est mort ? Comme ça ? Mort ? Comme meurt n'importe quel mortel ?

Elba haussa les épaules :

— Il est mort, dur comme une pierre. Je me suis permis de le toucher.

La mort peut survenir comme un soulagement, et, d'autres fois, comme l'accomplissement d'une Règle supérieure que l'on doit accepter ou dont on doit se réjouir. Il n'est pas exagéré de la qualifier de Grande Dame. Ça peut être une bénédiction ou une malédiction. Mais elle n'efface pas tout, et, si elle est omnipotente, il reste possible de s'y préparer. Tandis que ces pensées me trottaient dans la tête, Elba basculait tantôt sur un pied tantôt sur l'autre, peut-être parce qu'elle avait envie d'uriner et n'osait pas le dire, peut-être parce qu'elle ne m'avait pas encore craché la plus mauvaise partie de la nouvelle.

— Allez-y ! Quoi d'autre ?

— Il est en train de s'écailler.

— De s'écailler ? Que voulez-vous dire ?

— Ce que je viens de dire : il commence à s'écailler, comme s'il était en pâte feuilletée.

J'insiste : un lundi à huit heures du matin ; l'orgueilleuse Université des Etudes Avancées tombée à son niveau le plus bas de recrutement et de crédibilité, deux litres de scotch circulant dans mes veines - sans permis de conduire - et produisant leurs effets, enfin la meilleure chance de notre histoire qui fondait comme une glace vanille et chocolat au soleil de l'Equateur, à midi tapantes.

— Bon Dieu !

Il ne restait qu'une consolation : ne pas être soumis à la torture par des terroristes afghans. La torture consistant alors à obliger Elba à se déshabiller devant moi.

— Qu'est-ce qu'on fait ? a demandé Elba avec son sens habituel de l'efficacité.

— On est sûr qu'il est mort ?

— Absolument. Le docteur Viktorsen a procédé à toutes les vérifications.

— Qu'entendez-vous par *toutes les vérifications* ?

— Ce qui se fait toujours : le pouls, le cœur, les pupilles.

— Ce n'est pas un être humain, Elba. Il n'appartient pas à notre planète, vous comprenez ? Ce qui peut être mort pour nous peut ne pas l'être pour eux.

— Pardonnez-moi, monsieur. Un mort, c'est un mort.

— Mais il s'effeuille, c'est vous qui l'avez dit. Ça n'est pas normal.

— Ça paraît absurde et anormal, en plus d'être inexplicable, mais c'est ce qui se passe. De fines pellicules qui se détachent l'une après l'autre, comme des feuilles qui semblent collées. On souffle, il y en a deux, on souffle et, à nouveau, il y en a deux. On recommence à souffler...

— Arrêtez de souffler, Elba, et dites-moi ce que nous allons faire maintenant.

— Monsieur, je suis venue pour que vous me disiez, vous, ce que nous allons faire.

— Vous n'avez pas d'idée ?

Elba a froncé les sourcils pour donner l'impression qu'elle pensait et a produit la phrase la plus idiote que j'aie entendue de ma vie :

— On pourrait organiser une veillée funèbre, des obsèques solennelles et un enterrement selon les règles.

— Elba ! Comment pouvez-vous penser des choses pareilles ? C'est un extra-terrestre ! L'Université des Études Avancées a réussi le premier contact du troisième type dans l'histoire, nous tenons un superbe exemplaire venu du cinquième monde de Sirius. Et cet individu vient mourir chez nous comme un vulgaire canari dans sa cage. C'est tout ce que vous trouvez à dire ?

— Ce n'est pas tout, a repris Elba s'imaginant que sa remarque suivante allait m'impressionner par sa pertinence et sa profondeur.

— Premier contact du troisième type avec un individu de la cinquième planète de Sirius qui devait nous mener tout droit au septième ciel...

Elle a porté la main devant sa bouche et a émis un rire aussi sombre que l'entrée de l'enfer.

— Zut ! Vous ne nous aidez pas, Elba. Vous ne vous êtes pas demandé à quoi croyait le Sirien ? Un peu de respect pour sa condition d'extra-terrestre ! Qu'est-ce qui vous permet de croire qu'une veillée funèbre, des obsèques solennelles et un enterrement selon les règles sont les aspirations d'un Sirien mort ? Est-ce que nous le veillons jusqu'à ce qu'il se défasse comme un mille feuilles ? Est-ce que nous célébrons la messe ? Quel dieu prions-nous ? Est-ce que nous l'incinérons sur un bûcher et envoyons ses cendres dans l'espace ? Vous ne savez pas de quoi vous parlez.

Elba a baissé la tête. Une cascade de cheveux gris lui a couvert le visage. Une cascade de larmes bleues lui a noyé les yeux. Elle a mis plusieurs minutes avant de me répondre. Ma diatribe l'avait blessée si profondément que j'ai dû m'approcher et l'embrasser. Non sans une certaine répugnance, je lui ai arrangé les cheveux et lui ai séché les larmes au moyen du mouchoir de lin que ma sainte mère m'avait légué avant de partir.

— Mon frère a une entreprise de pompes funèbres et un cimetière privé, a dit Elba sans cesser de pleurer. Il peut s'occuper de l'affaire et peut-être nous donner quelques idées pratiques pour résoudre la partie scabreuse de l'opération.

— Il peut s'occuper du... service ? ai-je demandé.

Il n'y avait pas grand-chose qui pouvait me consoler en ce moment-là, et je n'avais pas évalué l'ampleur de la perte que représentait la disparition de l'extra-terrestre, mais me débarrasser des funérailles, c'était comme de gagner à la loterie.

J'ai réagi à temps :

— Non ! C'est la dernière des choses que je souhaite. Nous devons l'étudier, et, pour cela, le conserver, l'embaumer, je ne sais pas comment nous assumerons le processus qui vient de commencer, cet effeuillage, mais nous ferons quelque chose. Appelez Pergament, Edding, Maxell, Cabezon Garcia...

— Qui est-ce ?

— Je ne sais pas. Ce sont des noms qui me viennent à l'esprit. Cherchez-les dans l'annuaire. Il pourrait y avoir un exobiologiste, un taxidermiste, un sorcier. Faites feu tant que vous avez des munitions, et, avec de la chance, nous ferez mouche quelque part. Mais, si vous n'ouvrez pas le feu...

— Je n'ai pas réussi au tir à la carabine, mais je manie bien le fleuret.

Les yeux limpides d'Elba se sont éclairés.

— Nous ne voulons embrocher personne, Elba. Nous voulons trouver un spécialiste pour préserver l'extra-terrestre de Sirius qui nous est tombé du ciel.

L'Histoire tient la porte ouverte pour que nous entrions, mais, si nous hésitons, elle la fermera sans doute, et nous nous cognerons le nez dessus. Ces opportunités ne se présentent qu'une fois dans une vie.

Elba s'est remise à pleurer. Son incontinence lacrymale semblait annoncer des incontinenances futures et immédiates. Je lui ai donné quelques tapes sur l'épaule et je l'ai expédiée vers l'inconnu. Ensuite, j'ai extrait du dernier tiroir du bureau un coffret orné de madrépores et de coquilles de bivalves dont j'ai tiré le code secret du Secrétariat des Affaires Extraordinaires : « À utiliser quand tout le reste a échoué ».

L'agent du Secrétariat était un type nerveux qui semblait n'éprouver que dédain et même un mépris caché pour les gorilles qui l'accompagnaient. Ceux-ci, rasés de frais, la boule à zéro, portaient des costumes de bonne coupe, mais les exhibaient dans le style boxeurs à la retraite. Ils s'efforçaient d'afficher une dureté inexpressive, caractéristique des policiers militaires, montrant une indifférence totale pour tout ce qui n'était pas la protection de leur protégé. Je jure que, pas un instant, je n'aurais eu l'intention de le menacer.

— Roberto Pergament, a dit l'agent du Secrétariat en avançant la main pour que je la serre.

Le processus exceptionnel s'engageait sans demander de grand effort d'un côté ou de l'autre. Pergament, si vous vous en souvenez, c'était le premier nom sur la liste proposée à ma secrétaire.

— Enchanté de faire votre connaissance, ai-je dit sans sourire. Êtes-vous au courant de ce qui nous arrive ?

— Non ! a répondu Pergament.

Il a observé les gorilles comme s'il les voyait pour la première fois. C'était eux, et non la créature de Sirius, qui présentaient l'aspect que l'on associe à un extra-terrestre, avec leur musculatures vieilles, fondues en une masse adipeuse et les cicatrices des vieilles bagarres, comme autant de signaux indiquant que la situation les ennuyait mortellement. Ils ne paraissaient pas s'intéresser à ce que je pouvais dire ou faire.

J'ai conduit les personnes présentes à travers les couloirs, jusqu'au salon funéraire que nous avions improvisé. Le froid s'était révélé inefficace pour arrêter le processus d'effeuillage de l'extra-terrestre, mais nous ne pouvions pas le tenir immergé dans la piscine du campus. À ce moment-là, j'étais si embêté que j'aurais pu le vendre au plus offrant, exception faite des puissances étrangères ou des charcutiers. Ne parvenant pas à donner un sens à ce qui s'était passé, je commençais à me demander si ma tête fonctionnait bien. La succession d'épisodes extravagants que je vivais m'avaient contraint à me créer un bouclier somatique. J'y ai recours chaque fois que c'est possible. La partie visible de ce bouclier me faisait ressembler à un épouvantail.

— Un extra-terrestre de Sirius, a dit Pergament sans exprimer la moindre émotion.

Il s'est servi d'un stylo pour séparer deux écailles. Toute une partie du bras de la créature s'est défaite doucement comme s'il s'agissait effectivement d'une masse feuilletée.

— Vous voyez tous les jours des extra-terrestres de Sirius ?

— De Sirius ? De temps en temps.

Pergament s'est introduit le doigt dans le nez et l'a retiré après avoir extrait une intéressante masse visqueuse qu'il a déposée ensuite en plusieurs endroits du corps de l'extra-terrestre :

— De 37 Gem, nous en voyons à peu près tous les jours.

— N'exagérez pas, s'est permis de dire l'un des gorilles à la voix suraiguë, qui intervenait pour la première fois. Il y a trois mois que nous n'avons vu personne de 37 Gem.

Pergament a fait un tour sur lui-même et a foudroyé le gorille du regard :

— Ils en ont sans doute assez de vos grossièretés et de vos impertinences.

Et il a ajouté à mon adresse :

— Si ce gorille continue à se conduire de la sorte, aucun extra-terrestre ne voudra plus fouler notre planète.

— Vous voulez dire... Je ne savais comment m'exprimer - que cette visite n'a rien... disons... d'exceptionnel ?

Les trois représentants du Secrétariat se sont pliés en deux et se sont mis à rire avec tant de véhémence et de vulgarité que j'ai cru qu'ils étaient devenus fous. Après s'être calmés et avoir séché leurs larmes avec des mouchoirs de papier, ils m'ont expliqué que le Secrétariat s'occupait de situations semblables depuis sa création.

— Le Secrétariat des Affaires Extraordinaires est beaucoup plus ancien que son homologue du nord, vous comprenez.

Je comprenais, plus ou moins. Mais je n'ai rien ajouté. Ensuite, je me suis rappelé ce que dit Gregor Markowitz au sujet du chaos et des forces antagonistes. Les erreurs d'évaluation sur ce qui était en train de se produire faisaient qu'il était impossible de prédire ce qui se produirait par la suite.

— Que faisons-nous ?

Pergament semblait lire mes pensées parce qu'il a déclaré :

— Il y a pas moyen de comprendre ni de contrôler les systèmes. Si c'était le cas, nous pourrions gagner de l'argent à la Bourse ou nous pourrions anticiper le comportement des fourmis. Je vous en prie, ne soyez pas réductionniste. Ça n'est pas un sujet sur lequel on puisse faire quoi que ce soit.

— Alors, pourquoi êtes-vous venu ?

J'étais totalement déconcerté et impuissant :

— Je n'ai rien à vous apprendre au sujet des extra-terrestres, mais vous vous fichez éperdument que ma créature de la cinquième planète de Sirius se réduise comme un gâteau au chocolat, et vous me faites tout un dépliant sur les systèmes entropiques...

À mesure que je crachais mon discours, le nombre de doigts que j'allais flanquer sur la figure de Pergament ne cessait d'augmenter, et il ne me manquait plus que quelques arguments pour que ma main se serre en forme de poing et parte de toutes mes forces vers la sale gueule de l'agent du Secrétariat. Mais Pergament bloqua astucieusement mon élan :

— L'extra-terrestre n'est pas mort.

— Il n'est pas mort, ai-je répété bêtement.

— Non.

Les gorilles se retenaient de rigoler.

— Ce processus a été largement étudié dans le tome III des « Conjectures préliminaires à la phase d'exfoliation des Quintiriens ». Ces tendances de l'espèce, déjà mises en évidence dans les tomes I et II, continueront dans le tome IV, évoluant vers des formes moins grossières, de telle sorte qu'il serait possible d'omettre certaines données qui fâchent les religions les plus primitives de notre planète, comme les mitriens et les baalites.

— Ça signifie quoi, en clair ? L'extra-terrestre n'est pas mort, d'accord. Il paraît mort, d'accord. Pourquoi est-ce qu'il me ferait un coup pareil ? Il n'y a pas si longtemps, son comportement était amical.

— Précisément pour cette raison, a dit Pergament, agacé. Cette expression est plus qu'amicale. Elle s'inscrit dans la parade nuptiale. La créature exprime son désir de s'accoupler. Pour ce faire, elle se place dans la situation la plus vulnérable qu'elle puisse concevoir, au risque de mourir.

— S'accoupler ? Avec moi ?

Ma voix montait d'un octave avec chaque question. Elle était si près des ultrasons que bientôt seuls les chiens pourraient m'entendre.

— Non, cher monsieur, pas avec vous.

Au moyen d'une baguette, Pergament préleva un organe qui se dissimulait entre les divers plis des tissus, à peu près à l'endroit où se situe le sternum chez les êtres humains.

— Comme vous pouvez le constater, le Sirien est un mâle. La cause de son excitation, même si, en l'occurrence, on ne peut pas vraiment parler d'excitation, c'est votre belle secrétaire, mademoiselle Elba.

C'était à mon tour de me plier de rire. Il m'a fallu cinq minutes pour me calmer.

— Mademoiselle Elba est vierge, ai-je dit enfin.

Un commentaire inopportun, mais qui m'était venu spontanément.

— C'est ce qui a séduit le Quintirien. Ces extra-terrestres sont attirés par les vierges. Et, comme vous pouvez l'imaginer, l'aspect extérieur de votre secrétaire, toutes ces rides repliées sur elles-mêmes comme des plis mésozoïques, ces sécheresses et asymétries, ces purulences eczémateuses, ces fétidités, ces tremblements sont ce qui évoque le mieux les beautés de son monde d'origine. Excusez-moi.

Pergament fourragea dans le corps de l'extra-terrestre jusqu'à ce qu'il trouve la mucosité qu'il y avait introduite quelques minutes plus tôt.

— Voyez vous-même.

Il exhiba une réplique de la créature, d'une taille d'à peine quinze centimètres, un parfait modèle à l'échelle de l'original sirien.

— Reproduction xérogénétique. Vous mettez n'importe quel fragment de matière en contact avec le corps du Quintirien, et celui-ci fabrique en quelques minutes une copie de lui-même, jusqu'au moindre détail. Mais ce processus ne se produit pas en toutes circonstances, seulement en période de rut. Pour parler crûment, l'animal est en chaleur.

Pergament m'a donné une tape affectueuse sur l'épaule :

— Vous avez de la chance, professeur. Quand le Sirien mettra la patte sur votre fidèle demoiselle Elba, il en fera une reproductrice digne du Salon de l'Agriculture. Me ferez-vous le plaisir de l'appeler afin d'accélérer le processus de réanimation ?

FIN

Essai différé

(Renato Pestriniero)

Mark Simonio toucha l'épaule de son compagnon : « Qu'est-ce qu'il fait, à ton avis ? » demanda-t-il.

L'autre se retourna pour regarder Mino McCoy qui installait les sondes. McCoy se trouvait à une trentaine de mètres des deux hommes. Sur Hadès, la lumière du soleil venait de trop loin pour donner du relief aux choses. La planète était un chaos de roches glacées, un paysage d'ombres monotone, mais les deux compagnons voyaient bien que McCoy faisait quelque chose de bizarre avec ses mains. Ils l'appelèrent. Pas de réponse. « Il a terminé ! s'exclama Simonio qui ajouta aussitôt : Mais il va... Oh, Nom de Dieu ! »

Ils s'élançèrent vers lui.

Les mains gantées de McCoy qui appuyaient sur le casque révélaient une effrayante détermination. Ses compagnons allaient le rejoindre quand il libéra le casque de ses attaches de sécurité et le jeta loin de lui. Tout ça en quelques secondes. Maintenant, Mark Simonio et Al Stephenson, hypnotisés, fixaient la tête de McCoy, sachant que la décompression allait la faire éclater.

Mais leur compagnon, immobile, gardait les yeux braqués sur un point fixe.

Ils restaient figés, incrédules. Un être humain sans protection ne peut demeurer intact dans le vide. Et pourtant les secondes s'écoulaient, et Mino McCoy, les yeux exorbités, le visage de marbre, était toujours vivant.

Le premier à réagir fut Al Stephenson. Il ramassa le casque par terre et, d'un geste rapide, le fixa à nouveau sur l'anneau de la combinaison. « Mino, tu m'entends ? Mino ! » Al Stephenson lui secouait les bras abandonnés le long du corps. La combinaison de McCoy se soulevait et s'abaissait au niveau de la poitrine de façon incohérente. Al glissa un bras sous l'aisselle, Mark fit de même de l'autre côté. Ils le traînèrent en silence vers l'astronef. Mino suivait le mouvement, bougeant mécaniquement les jambes et gardant les yeux fixés devant lui.

Treize heures plus tard, quand ils allumèrent les moteurs pour rejoindre leur base sur Pluton, ses yeux étaient encore ouverts et immobiles. Il mourut peu après le décollage sans avoir dit un mot. Simplement, le cœur s'arrêta.

La raison du geste de McCoy fut connue dès le retour à bord : dans une poche de la combinaison, il y avait une lettre par laquelle il annonçait la décision de se suicider. Mais cela n'expliquait pas son état cataleptique. Il était peut-être dû au fait que, au delà de toute logique ou loi biophysique, la mort ne s'était pas produite comme il la recherchait. Ou bien il s'agissait d'autre chose, de quelque chose qui s'expliquait par cette planète solitaire.

La décision d'en finir, tous s'y attendaient depuis que le médecin de la base avait confirmé le diagnostic. McCoy avait demandé à participer à la mission sur Hadès à titre de dernière volonté. Il avait annoncé par écrit qu'il s'en irait en regardant l'espace comme personne ne l'avait jamais fait auparavant, sans filtre et sans surfaces transparentes qui en déformeraient l'image, afin de voir les étoiles exactement comme elles sont. Quelques secondes. Mais durant cette fraction de temps, il se présenterait nu devant l'univers.

Les choses ne s'étaient pas déroulées comme prévu. Le temps avait été généreux, ou cruel, et lui avait accordé beaucoup plus de quelques secondes. Assez, peut-être, pour lui permettre de voir ce qui ne devait pas être vu. Les yeux de McCoy avaient continué à fixer ce qui était apparu au moment où il avait enlevé son

casque. Alors, son regard exprimait quoi ? La peur ou la surprise, ou une prise de conscience étonnée ? Autant d'hypothèses.

Le passage sur Hadès avait permis de vérifier l'absence d'atmosphère et la présence d'éléments connus. En d'autres termes, il s'agissait d'un amas perdu de roches glacées dont le seul mérite était d'avoir repoussé les confins du système solaire. En effet, Hadès était la fantomatique dixième planète. Les mystérieuses perturbations qui se manifestaient dans la mécanique céleste avaient enfin trouvé une explication lorsque la planète avait révélé son orbite à une distance moyenne de soixante-dix-neuf U.A. du Soleil, avec une période de sept cent deux ans. En somme, un grumeau de roche tournant sur une orbite solitaire, un corps mort.

On l'avait appelé Hadès, du nom du dieu grec de l'outre-tombe, parce qu'il était longtemps resté invisible aux yeux de l'homme, mais également parce qu'il faisait penser à la mort, à un point de non-retour, à une limite entre des choses connues et des choses qui n'appartenaient pas à notre champ de perception. Un nom un peu macabre sans doute, mais qui reflétait la peur ancestrale de l'homme devant le cosmos, malgré les milliers d'années passées à observer le ciel et malgré la technologie effrénée sur laquelle il s'appuyait.

Entre temps, sur la base de Pluton, on étudiait les informations fournies par les instruments installés à la surface de la planète. Comme toujours, les réponses ne faisaient qu'induire de nouvelles questions. Mais, surtout, on se demandait comment avait pu survivre un homme exposé au vide de l'espace.

Rechercher une explication à ce fait extraordinaire fut le principal objectif de la mission suivante sur Hadès. Spiro Batista avait pris la place de McCoy, et Uliano Martinovich commandait l'équipage.

Il ne fut pas difficile de retrouver le lieu.

– Bon ! dit Martinovich quand il furent exactement à l'endroit où s'était trouvé Mino. Mark, maintenant, c'est à toi.

Simonio tourna les yeux vers le point où s'était figé le regard de McCoy. Puis il leva les bras et appuya ses mains gantées sur les côtés du casque, comme pour l'enlever. Les autres restèrent immobiles, dans l'attente de quelque chose qu'ils ne parvenaient pas à imaginer. Simonio abaissa le bras droit et désigna un point devant lui : « Là, fit-il d'une voix à peine perceptible. Ce rocher rectangulaire. »

La zone, illuminée par la lumière crépusculaire, était un amoncellement de pinacles et de débris glacés.

– Je crois l'avoir repéré, dit Batista, c'est celui qui s'appuie sur le bloc noir.

– J'y vais, décida Martinovich. Mark, tu confirmes simplement si c'est bien celui-là, tu ne dis rien d'autre, je ne veux pas être influencé. Il s'approcha de l'enchevêtrement rocheux indiqué par Simonio.

– Il y a quelque chose. »

La voix de Martinovich trahissait une certaine tension. Alors les autres aperçurent, eux aussi, les signes.

– Oui, confirma Uliano Martinovich, il y a des incisions, et la pierre est suspendue. Elle semble prendre appui, mais, en fait, il n'y a pas de contact. Oui, elle est bien en suspension.

Tous étaient réunis près de la dalle de pierre. Et tous faisaient le lien entre le comportement de McCoy et ce qui, en dépit de toute logique, s'offrait à leur vue.

– Spiro, dit Martinovich, qui gardait les yeux fixés sur la pierre, tu enregistres tout ?

– Ne t'inquiète pas !

– Continue. Maintenant, j'essaie de la bouger. Que dit le compteur Geiger ?

– Intensité normale. »

Uliano Martinovich appuya précautionneusement les mains sur les bords latéraux de la dalle. Puis il tenta de la soulever de sa base invisible, mais en vain. Il recommença, accroché à la pierre, les mains serrant cette fois le bord inférieur, le corps tendu, courbé par l'effort. Il secoua la tête :

« Rien à faire. Il y a un champ qui la bloque. Alors, on se sert des hologrammes. »

Une fois revenu à bord, l'équipage transmet immédiatement les hologrammes à la Terre pour examen par les ordinateurs. Après plus de cinquante heures d'analyses, ceux-ci déclarèrent forfait.

Quelques hologrammes avaient été exposés à l'intérieur de l'astronef pour polariser l'attention.

– Ça ne colle pas ! s'exclama alors Spiro Batista. C'est déphasé.

Martinovich regarda son compagnon :

– Tu es sans doute arrivé à la même conclusion que moi. Qu'est-ce que tu en penses ?

– L'intelligence qui se trouve derrière cet artefact n'a pas laissé de trace. Cette planète, nous l'avons sondée en long et en large, mais nous n'avons rien trouvé. Je ne peux pas croire que des êtres intelligents ne se manifestent que par des dalles de pierre décorées, même en admettant qu'il y en ait d'autres...

– Alors ?

– Un instant, interrompit Mark Simonio. Je sais qu'il est difficile de ne pas tomber dans l'anthropomorphisme, mais toute tentative de solution part nécessairement de conceptions humaines. Pour nous, c'est seulement une dalle de pierre avec des signes, mais ça pourrait être quelque chose de tout à fait différent. Je pense que nous n'arriverons pas à une conclusion si nous ne trouvons pas d'abord l'équivalent humain de ces signes, en admettant qu'il existe. »

Uliano Martinovich ne formula pas d'avis. Ses yeux étaient fixés sur les hologrammes. Au moment de la relève, quand Al Stephenson fut présent lui aussi, il annonça :

– On sort, tous les quatre.

– Qu'est-ce que tu veux faire ? demanda Al, exprimant les interrogations de l'équipage.

– Je veux enregistrer un fait concret et pas une simulation.

Les trois hommes se regardèrent :

– Hé, un instant ! » C'était encore Al qui prenait la parole. « Si j'ai bien compris, tu voudrais aller là-bas et faire comme...

– Exactement, confirma Martinovich qui s'apprêtait à revêtir sa combinaison. Allons-y ! Ne perdons pas de temps.

– Uli, tu ne peux pas faire un truc comme ça !

– Qui l'interdit ?

– Nous, intervint Simonio. Tu risques ta vie et le résultat de l'expédition.

– Voilà, dit Martinovich en brandissant le livre de bord. C'est la déclaration signée par laquelle j'assume toutes les responsabilités. Il montra les hologrammes : Nous sommes ici principalement pour découvrir ce qui est arrivé à Mino McCoy et pour comprendre ce qu'est cette dalle de pierre et ce que veulent dire ces signes. Ma décision est donc tout à fait conforme au programme. Peut-être que ça ne sert à rien, mais ça pourrait donner un indice. Peut-être Mino a-t-il eu l'intuition de quelque chose sans pouvoir...

– Il est mort, dit posément Mark Simonio. Et tu mourras toi aussi.

– Erreur, Mark, je ne veux pas mourir. Mino a enlevé son casque parce qu'il voulait mourir, et au lieu de cela, il est resté à respirer le vide. Ce qu'il a fait, je peux le faire moi aussi, mais je ne me laisserai pas partir. Il décrocha le casque de son support. De toute manière, ajouta-t-il, si quelque chose ne va pas, tu prendras le commandement. C'est un ordre.

Quelques minutes plus tard, le groupe était de nouveau devant la pierre.

– Uli, tenta Mark à nouveau.

– Arrête ! Vérifie plutôt les enregistrements. La holocaméra est en place ?

– Tout est prêt, confirma Spiro Batista. On peut commencer. »

Uliano Martinovich porta les mains à son casque, le regard fixé sur la dalle en suspension. « Ça va, dit-il. Maintenant, je l'enlève. » Il détacha le casque, le souleva au-dessus de sa tête et le maintint ainsi. La holocaméra de Spiro cadra le visage de Martinovich tandis que Mark enregistrerait tout ce qui se passait à l'intérieur de son corps et dans l'espace alentour. Il s'écoula cinq secondes. Les yeux de Martinovich commencèrent à se dilater, à s'écarquiller, parurent sortir des orbites.

– Uliiii ! » hurla Mark qui fit mine de lui prendre le casque des mains pour le remettre en place, mais, d'un geste brusque, Martinovich le laissa tomber. Ce geste coupait court à toute initiative, car il montrait de manière irréfutable que, au bout de moins de dix secondes, Martinovich était toujours en vie.

– Il respire, fit Spiro Batista à voix basse ? Mais il respire quoi ? »

Martinovich, immobile, continuait à fixer la dalle. Puis ses lèvres bougèrent. Manifestement, aucun son ne parvenait à travers les écouteurs. Il indiqua le casque de la main. Mark se précipita pour le ramasser et le replaça sur le col de la combinaison. Le visage du commandant était blafard, son regard n'exprimait ni peur ni douleur, rien qu'une immense surprise. Il commença à parler, mais le circuit avait évidemment été coupé quand le casque était tombé.

– Revenons à l'engin. », décida Simonio. La scène se répétait.

Mais pour Uliano Martinovich, il en alla autrement. Il lui suffit de quelques minutes pour reprendre conscience de sa propre position spatio-temporelle. Les enregistreurs et les holocaméras étaient toujours allumés. « J'ai compris, dit-il d'une voix déformée par l'émotion. Tout est devenu très clair dès que j'ai enlevé le casque.... Ce que nous avons trouvé !

– Du calme, Uli, dit Al pour l'aider. Qu'est-ce que nous avons trouvé ? »

Les yeux du commandant luisaient comme s'il avait une forte fièvre. Il s'approcha des hologrammes et montra un signe. « Hadès représente une zone limitrophe où tout devient confus. Vous comprenez maintenant ? C'est un écriteau, un avis de sortie de territoire, et sur cette sorte de *terra nullius* les règles sur lesquelles nous avons fondé nos connaissances ne sont plus valables.... Mais il suffit de sortir de cette coquille, d'établir un contact direct... peut-être Mino ne croyait-il pas être si près de la vérité au moment même où il a renoncé à vivre. C'est cette révélation qui l'a rendu muet. Nous nous trouvons dans un lieu donnant une fausse impression de réalité où les instruments obtiennent des réponses valables pour la seule logique humaine.

– Uli, demanda posément Mark, qu'est-ce qu'il y a d'écrit sur la dalle ?

– Ce ne sont pas des signes traduisibles, ce sont des abstractions... une sorte de représentation de notre système solaire avec des particularités concernant la troisième planète. »

On écouta plusieurs fois l'enregistrement de ces paroles. Martinovich secoua la tête : « Je n'ai pas pu aller plus loin dans l'interprétation, je peux simplement répéter ce que j'ai dit. Peut-être que si quelqu'un d'autre parmi nous essayait encore...

– Je ne suis pas d'accord, intervient Simonio. Nous avons déjà pris trop de risques. Je suis d'avis de laisser d'abord les ordinateurs de la Terre travailler sur cette interprétation. »

Ce qui fut fait. Sur Terre démarra le projet « Pierre de Rosette ». Par deux fois, il était survenu un événement si extraordinaire qu'il remettait en question des concepts tels que le sens de l'univers et de la vie, ce qui pouvait permettre de valider l'interprétation d'Uliano Martinovich.

La réponse arriva. Les signes sur la dalle représentaient la conclusion d'une « commission d'examen », et c'était une évaluation négative.

Le développement d'un « PROJET DE CRÉATION D'UN SYSTÈME PLANÉTAIRE DOTÉ D'UNE VIE INTELLIGENTE » n'avait pas été jugé satisfaisant dans la mesure où les manifestations de l'intelligence, telle que l'entendait la « commission d'examen » paraissaient insuffisantes.

Le Projet avait donc été différé, et les choses avaient suivi leur cours.

FIN

Mes Voisines

(José Vicente Ortuño)

© José Vicente Ortuño. Titre original : *Mis vecinas*. Traduit de l'espagnol par Pierre Jean Brouillaud. Reproduit avec l'aimable autorisation de l'auteur.

J'habite un village adossé au centre ville de Valence et dont je tairai le nom pour des raisons de sécurité. Peu après avoir emménagé, je me suis mis à observer deux femmes qui demeuraient devant chez moi et dont le comportement était assez excentrique. Au début, je n'y ai pas accordé beaucoup d'importance ; mais, par la suite, j'ai commencé à m'interroger sur ce comportement et j'ai fini par me convaincre qu'il cachait quelque chose de bizarre. Malheureusement, j'étais loin de soupçonner la vérité vraie. Si j'avais su la gravité de ce qui se passait tout près de moi, sans doute aurais-je agi autrement. Mais si j'avais confié mes soupçons à qui que ce soit, personne ne m'aurait cru et je me serais exposé au pire ridicule. Mais il vaut mieux commencer par le commencement...

Leur âge respectif laissait à penser qu'il s'agissait de la mère et de la fille, et, de ce point de vue, leur apparence ne laissait pas place au doute. Toutes les deux étaient minces, avaient un nez proéminent, les yeux bleus et mesuraient environ un mètre quarante. Elles avaient toujours les cheveux courts. Elles portaient des vêtements différents de couleurs très criardes et arboraient des chapeaux, des sacs à main ou des foulards extravagants. Pour un quelconque observateur, elles auraient passé pour un couple de fofolles plus ou moins asociales. Comme je l'ai déjà dit, la première fois que je les ai vues, je leur ai pas tellement prêté attention, mais j'ai eu un étrange pressentiment qui m'a amené à les observer quand je les croisais ou quand je les voyais passer sous mon balcon. Mes doutes se sont accrus quand j'ai commencé à les rencontrer dans la rue, lorsque j'allais travailler de bonne heure ou que je rentrais à la maison aux premières heures de la matinée. J'ai observé qu'elles suivaient un curieux itinéraire, comme si elles sacrifiaient à un rite occulte. Sans manteau, malgré l'humidité peu clémente de l'hiver valencien, elles sortaient tous les soirs et parcouraient les rues en bavardant dans un jargon bizarre. Une fois, l'une d'elles s'arrêta à un angle de rue, regardant dans le vide, tandis que l'autre allait jusqu'au prochain coin de rue et faisait de même. Puis, elles se sont parlé, en criant d'angle en angle. Elles semblaient converser en castillan, mais je n'ai jamais pu comprendre ce qu'elles disaient. Elles donnaient l'impression d'attendre l'arrivée de quelqu'un qui, nuit après nuit, n'arrivait pas.

La journée aussi, elles sortaient, se promenaient dans le quartier, regardaient les étalages, bavardaient, comme l'auraient fait d'autres voisines. Les gens disaient que c'étaient deux folles et que leur maison sentait très mauvais parce qu'elles la laissaient pleine de vieilleries et d'ordures.

À les voir si souvent, je pressentais de plus en plus que quelque chose de sinistre nous attendait. Peu à peu, mes soupçons se renforçaient, et je me suis mis à les surveiller en secret. Quand j'allais travailler, je sortais un peu plus tôt et me cachais pour les écouter, essayer de comprendre leur charabia et noter leurs mouvements, afin de donner un sens à leurs allées et venues dans le quartier. Bientôt, j'ai cru découvrir leur stratégie, un plan subtil et sans doute terrifiant. Une idée s'imposait : il s'agissait de deux sorcières qui pratiquaient des envoûtements. Je les imaginais en train d'ajouter d'étranges ingrédients dans une grande marmite bouillante, de préparer peut-être une potion magique pour jeter un sort sur des enfants innocents, les attirer dans leur antre et les dévorer vivants. À en croire ce que j'avais lu un jour, on peut reconnaître une sorcière à une marque qu'elles portent

dans un œil, mais je n'ai pas osé m'approcher suffisamment pour vérifier. Tout ça me préoccupait tellement que j'ai commencé à souffrir d'insomnie.

Lorsque je réussissais à dormir, je rêvais que les deux femmes invoquaient un esprit infernal, un être effrayant qui apparaissait entouré de ses acolytes diaboliques, une armée de créatures abominables horriblement difformes. Des monstres aux terribles griffes et aux énormes pénis bifides qui hurlaient et se contorsionnaient. Sur un ordre de leur maître, ils se précipitaient sur les humains sans défense et, après les avoir cruellement torturés, dévoraient leurs corps et leurs âmes. Je voyais ces monstres sortir de l'enfer et parsemer la Terre d'esprits malins, faisant de notre monde un chaos de dépravation adapté à leurs sinistres besoins. Puis, après avoir liquidé le dernier être humain, ils se livraient entre eux à d'effroyables batailles sans règle ni trêve, rien qu'une orgie de destruction.

Au réveil, un épouvantable mal de tête me vrillait le crâne, comme si une mèche, entrée par la nuque, me l'avait percé jusqu'au front. Au travail, je n'arrivais pas à me concentrer, par manque de sommeil et je me heurtais bientôt aux réprimandes de mon chef ainsi qu'au mépris de mes collègues. Ma famille commençait à s'inquiéter à mon sujet, insistant pour que je voie le médecin, mais je n'y prêtais pas attention et je n'en avais nulle envie.

Pour éviter les cauchemars, je passais la nuit posté au balcon, muni de jumelles, d'un microphone directionnel et d'un appareil photo avec téléobjectif chargé d'une pellicule très sensible. Après avoir attrapé quelques mauvais rhumes du fait du froid nocturne, j'ai enfin découvert que leurs mouvements obéissaient à un schéma. Leurs promenades avaient toujours lieu la nuit et, suivant l'heure, le parcours variait selon un tracé complexe que moi seul pouvait décrypter. De toute évidence, ces deux bonnes femmes étaient deux ensorceleuses qui pratiquaient un rituel de magie et nourrissaient des projets invouables.

J'ai demandé un congé sabbatique et j'ai commencé à consulter en bibliothèque les vieux livres de magie et d'occultisme. Dans l'un de ces ouvrages, l'alchimiste Paracelse explique comment créer un *homuncule*. La recette consiste à mettre dans un récipient des os, du sperme, des fragments de peau et du poil d'animal. Il faut enterrer tout ça entouré de crottin de cheval pendant quarante jours, temps pendant lequel se formera l'embryon. J'ai renoncé à cette idée en raison de la difficulté de trouver du crottin de cheval dans le quartier, tout en me demandant si on ne pouvait pas tenter l'expérience en utilisant des crottes de chien dont les rues regorgent.

Ensuite j'ai étudié un traité d'ésotérisme et d'art divinatoire. Je n'ai pas réussi à installer des caméras cachées dans leur logement et je n'ai donc pas pu voir si elles tiraient les cartes ou lisaient dans le marc de café. Il m'a donc fallu essayer autre chose.

Je me suis tourné vers l'astrologie. Je ne connaissais pas le signe zodiacal des suspectes mais, quoi qu'il en soit, elles ne frayaient ni avec le facteur qui était Taureau ni avec le balayeur qui était Sagittaire. Par contre, quand elles faisaient leurs courses au supermarché, elles se plaçaient toujours dans la file d'attente de la caisse numéro cinq, celle d'un employé nommé Paco qui était Gémeaux. En dehors des coïncidences avec les phases de la lune, je ne voyais pas de rapport.

Je n'ai pas eu plus de succès avec le Feng Shui et l'astrologie chinoise. Puis, après beaucoup de recherches, de calculs et d'hypothèses j'ai découvert que nous étions dans l'Année du Porc aigre-doux. Ce qui ne m'a pas paru très clair, et j'ai donc changé de piste.

Pour un athée pratiquant comme moi, ça peut sembler bizarre, mais j'ai également cherché dans la Bible. Après avoir lu le *Livre des Révélations*, également appelé *Apocalypse*, je suis arrivé à la conclusion que le dénommé Jean, supposé être l'auteur du texte, devait fumer de la marijuana ou quelque chose d'équivalent et qu'il était au bord du *delirium tremens*. Je perdais mon temps, car apparemment les suspects ne se droguaient pas.

Dans aucune bibliothèque, je n'ai trouvé le *Nécronomicon*. On a voulu me faire croire qu'il s'agissait d'un livre fictif, mais, de toute évidence, on mentait. Insensible au découragement, j'ai continué à fréquenter, parmi les librairies spécialisées dans l'occultisme, celles qui semblaient les moins susceptibles d'appartenir à la Grande Conspiration. Pendant ce temps, mes voisines poursuivaient leurs déambulations et leurs manigances dans le quartier.

Heureusement, tout ça s'est terminé par une nuit d'hiver, froide et pluvieuse, où j'étais posté sur la terrasse, juste au-dessus de mon logement, à les surveiller. J'avais revêtu un imperméable noir pour passer inaperçu et m'étais muni de mon viseur nocturne Patriot XD-4 équipé du casque qui permet de déclencher l'appareil photo. Il m'avait coûté trois mille Euros et une violente dispute avec ma femme, mais ça valait le coup. Les deux se tenaient dans la rue. Elle regardaient en l'air, vers le ciel couvert d'où commençaient à tomber des gouttes de pluie aussi froides que des aiguilles de glace. Jamais je ne les avais vues aussi calmes. Cette fois, elles ne bavardaient ni ne gesticulaient ; elles restaient là, debout, les yeux braqués sur le pan de ciel qui se découpait entre les édifices.

Alors j'ai levé les yeux et je l'ai vu. À l'œil nu, je n'aurais rien distingué, mais mon viseur nocturne m'a permis d'observer tous les détails.

C'était un vaisseau spatial immense et obscur qui ne reflétait pas l'éclairage des rues. Il s'est ouvert un passage à travers les nuages, si discrètement qu'il ne semblait pas les déranger. Je me suis souvenu d'un film célèbre de science-fiction dans lequel les extra-terrestres descendaient à bord d'un vaisseau gigantesque, de la taille d'une ville, pour détruire l'humanité. J'ai compris que les deux femmes, en dépit de leur aspect inoffensif, constituaient l'avant-garde d'une armée extra-terrestre d'invasion. Comme par hasard, cela avait été ma dernière ligne de recherche ; je m'étais abonné à diverses revues de parapsychologie et j'avais acheté une collection complète d'ouvrages spécialisés.

Mon esprit s'est emballé, je ne savais plus quoi faire. Je me suis reproché de ne pas les avoir assassinées, coupées en morceaux et de n'avoir pas dispersé leurs restes dans toutes les poubelles du quartier de façon qu'on ne puisse pas régénérer leurs corps.

Depuis mon poste d'observation, je m'attendais à ce que, d'un moment à l'autre, ils passent à l'attaque, à ce qu'ils déclenchent une pluie de rayons qui feraient fondre les bâtiments dans un fracas d'explosions. Le vaisseau ne semblait jamais finir. J'avais beau regarder à droite ou à gauche, il occultait le ciel ; il devait avoir plus de vingt kilomètres de diamètre, en supposant que sa forme soit circulaire. Sa surface n'était pas lisse, car des sortes de coupoles faisaient saillie. Régulièrement espacées, elles comportaient, à la base, un cercle non éclairé. Fasciné par la majesté du vaisseau, j'en avais oublié le pourquoi de ma présence là-haut quand la chose s'est produite. J'ai eu la colique en voyant l'une des coupoles émettre en son centre un rayon de lumière qui m'aveuglait. J'ai brusquement levé le viseur et, quand ma vue a de nouveau accommodé, abasourdi, j'ai constaté que le

faisceau éclairait mes deux voisines. J'ignore si, à ce moment-là, j'ai cessé de respirer ou si ce n'était qu'une impression, mais j'ai soudain eu mal au cœur quand, immobiles au milieu de cercle de lumière, elles se sont effacées jusqu'à disparaître, comme si elles avaient fondu dans l'air.

Le brillant faisceau s'est alors éteint, me laissant de nouveau dans l'obscurité. J'ai abaissé le viseur et j'ai vu que le vaisseau commençait à s'élever, à traverser délicatement l'océan de nuages avant de s'évanouir dans l'obscurité. Mon cœur battait la chamade, mes jambes fléchissaient et je suis tombé à genoux sur le sol humide en essayant de ne pas devenir dingue. Enfin j'ai compris ce qui s'était passé. Mes deux voisines excentriques étaient deux extraterrestres égarées qui allaient et venaient dans l'attente angoissée d'un secours. Quel idiot j'avais été de ne pas m'en rendre compte ! Si je l'avais su plus tôt, j'aurais peut-être pu leur offrir mon amitié. Sûr qu'elles se sentaient très seules.

Plusieurs mois se sont écoulés, et voici l'été. Ma famille m'a abandonné, et les voisins me fuient, ils disent que je suis fou, mais peu m'importe. Je ne travaille plus, je fais semblant de souffrir d'une maladie mentale et j'ai obtenu une pension qui me permet de continuer à surveiller. J'utilise les jumelles de jour et le viseur de nuit ; je cherche d'autres extraterrestres parmi mes voisins. J'enregistre en vidéo les mouvements des habitants du quartier, puis j'étudie leurs itinéraires. Cette fois, ils ne m'auront pas. Je commence à suspecter deux types à turban et longue barbe qui passent souvent devant chez moi. Il faut que j'arrête d'écrire, car c'est l'heure à laquelle ils vont au supermarché contacter d'autres créatures de leur espèce. Aujourd'hui, je vais essayer mon déguisement. Le turban me va bien et la barbe me donne vraiment l'air d'un intellectuel.

Je vous tiendrai au courant.

FIN

Le Dernier clochard

(Jean-Pierre Planque)

Marc Lorrain est chez lui. Simplement vêtu d'une robe de chambre à carreaux rouges et noirs enfilée à la diable, il semble plongé dans une tâche mystérieuse. Factures, graphiques, traités de commerce et d'économie sont étalés sur son bureau. On sent l'homme d'affaires, le financier scrupuleux. La pièce est vaste et feutrée, meublée style ancien. Du solide, du cosu, du confortable. Tapis chinois, canapés, fauteuils, bibliothèques. Tableaux de maîtres et panoplie d'armes blanches de collection. Un soleil d'août pénètre à flot à travers deux larges baies vitrées dans ce salon orienté plein sud.

Des coups sont frappés à la porte, d'abord discrets, puis violemment autoritaires. Lorrain se lève avec lenteur et va ouvrir, non sans avoir jeté un vague coup d'œil au judas. Entre aussitôt un homme en complet noir-cravate, genre fonctionnaire bon teint, avec à la main l'attaché-case de circonstance. Il est suivi de près par deux ouvriers en bleus de travail transportant un matériel hétéroclite : l'un pousse une brouette grinçante contenant des briques, du sable et des truelles ; l'autre peine sous le poids d'un lourd sac de ciment jeté sur ses épaules.

Lorrain, ahuri : « Mais, que... »

Complet noir-cravate : « Nous sommes là pour murer vos fenêtres. »

Les ouvriers retournent la brouette sur les tapis sans hésiter une seconde, puis, juchés sur de fragiles guéridons, entreprennent de décrocher les lourdes tentures violines.

— C'est grotesque, s'insurge Lorrain, je n'ai rien à me reprocher, et...

— Désolé, Monsieur Lorrain, coupe l'autre, mais l'ordre vient d'en haut.

— Madame Ursula de Gravas ? s'étonne Lorrain. Mais c'est une délicieuse voisine ! Nous sommes en excellents termes, et...

Sourire indulgent de Complet noir-cravate. D'une voix volontairement condescendante :

— Ne vous méprenez pas, cher monsieur, l'ordre nous vient de très haut.

— La Préfecture ? Le Sénat ? Les Renseignements Généraux ? La Présidence ? énumère Lorrain. Un coup de fil à donner, et...

— Tss ! Tss ! De plus haut, monsieur, de bien plus haut !

Lorrain est fort contrit. Il fixe stupidement la pointe de ses orteils avant de conclure prudemment en lui-même que l'ordre vient probablement de Dieu.

Pendant ce temps, les ouvriers se sont mis gentiment au travail. Ils gâchent du ciment et empilent des briques dans les ouvertures des fenêtres. On distingue encore un petit coin de ciel bleu. Lorrain, atterré, s'est laissé tomber dans un fauteuil.

Complet noir-cravate a ouvert son portable et griffonne des chiffres sur un formulaire à en-tête. Les ouvriers rangent leurs outils et lui font signe qu'ils ont terminé.

C.n.C présente la feuille à Lorrain :

— Je vous saurais gré, cher monsieur, de me remettre la somme indiquée là, en règlement de ces menus travaux. Bien entendu, c'est intégralement déductible de vos impôts.

— C'est un peu fort ! s'exclame Lorrain.

— Je vous demande pardon ? »

Les deux maçons s'approchent discrètement.

Pris de court, Lorrain bredouille :

— Euh... Je veux dire que je vais être contraint d'éclairer jour et nuit... »

Après le départ de ces gens, Marc Lorrain regarde d'un œil vide le salon dévasté. Les tapis sont jonchés de saletés diverses et de ciment, un fauteuil est renversé, les fenêtres obstruées donnent au champ de bataille une note d'obscénité.

« C'est incongru, délicieusement surréaliste, mais surtout pas absurde, déclame Lorrain très haut, car rien, non, rien n'est absurde aujourd'hui ! »

Il se frotte les yeux, se lève péniblement, puis disparaît dans la salle de bains. Il repasse dans le salon un quart d'heure plus tard, fort élégamment vêtu, empoche la facture restée sur une table basse et sort.

*

— Ça y est, s'exclame Lorrain très théâtral, Ils m'ont muré !

Nous sommes dans un pub très class des Champs-Élysées. Une table dans un coin discret. Lorrain est assis en face d'un homme visiblement plus riche et plus âgé que lui.

— Ah, vous aussi ! Comme je vous le disais, nous y passerons tous, mon cher. Il est question de murer toutes les fenêtres donnant sur l'avenue Georges Sarre. Nous n'y pouvons rien.

— Oui, peut-être, admet Lorrain, mais c'est très désagréable. Surtout en cette saison.

— Oh, vous verrez, affirme son vis-à-vis philosophe, on s'y fait.

— Mais enfin, bon Dieu, s'insurge Lorrain, pourquoi ? Nom de Dieu, pourquoi ?

— Je vous reconnais bien là, mon cher Lorrain. Toujours vif et emporté. Dites-vous bien que ceci est dans l'Ordre des Choses. Il faut savoir rester citoyen.

— Vous en avez de bonnes !

— Je vis avec mon temps, tout simplement. À l'époque de la réhabilitation des vieux quartiers, souvenez-vous, croyez-vous que ces pauvres bougres comprenaient pourquoi on les mettait dehors ? Après le 10 mai, faut avouer que c'était culotté, non ?

— Vous avez de ces comparaisons...

— Pardonnez-moi et ne vous choquez pas. C'est une métaphore. On les *déplaçait* simplement en banlieue. Tout ceci pour vous dire que leur manque de civisme, d'éducation, de clairvoyance historique, ou simplement de politesse, ne leur permettait pas de saisir l'urgence de la situation. Nos cadres s'impatientsaient, que diable !

— Vous voulez dire qu'on va nous mettre dehors ? demande Lorrain avec inquiétude.

— Mais non, mais non. Quand je dis qu'il faut vivre avec son temps, cela signifie qu'il faut savoir s'adapter à toutes les situations. Vous verrez ça quand vous aurez atteint ma dimension. C'est une vaste question de *fair play* historique. Figurez-vous qu'il y a derrière tout cela une volonté supérieure que nous ne sommes pas en mesure de contrarier.

Lorrain, très pratique :

— Vous voulez dire qu'il va se passer quelque chose, sur l'avenue Georges Sarre, que nous ne devons pas voir ?

— Quelque chose de ce genre, oui, qu'il serait malséant de vouloir tenter d'appréhender.

— C'est étrange, chuchote Lorrain. À vous entendre, j'ai le sentiment que vous en savez plus que moi... Auriez-vous une oreille dans les hautes sphères ?

— Dans celles de l'après-10 mai, concède l'autre, j'avais plus d'une oreille, comme vous vous en doutez. C'est ce qui m'a permis de... Bon, je ne prétends pas vous enseigner votre métier. Vous connaissez comme moi les finesses du marketing politique. Dans les nouvelles, je n'ai personne. Il est impossible d'en avoir.

Un silence. Un long silence pendant lequel Marc Lorrain et son vis-à-vis en profitent pour renouveler leurs consommations. Après mûre réflexion, Lorrain revient à sa préoccupation première ; à savoir l'aspect peu engageant de son salon.

— Je vous en conjure, mon bon, faites comme moi. Prenez la chose avec le sourire. Faites-vous installer un holo-système. Ils en font de très fiables chez IBM-Soyuta, ou encore (sourire entendu) chez Kradok Réal, le champion du popuVidéo. À la place de l'avenue Georges Sarre, vous aurez vue sur Rio, Katmandou ou Palma de Majorque comme si vous y étiez. Je vais vous faire une confidence : c'est mieux qu'avant ! Tenez, s'ils avaient la mauvaise idée de venir me démurer, ça me ferait beaucoup de peine.

— Tout ceci m'inquiète, confie Lorrain. Cette confiance que vous semblez leur témoigner...

— Allons ! Vous êtes jeune dans le monde des affaires, mon cher. Croyez-en mon expérience : nous ne sommes menacés par aucune sorte de gouvernement passé, présent ou à venir ; nous sommes des montagnes. Si je vous disais qu'avant le *Crash* de 1929, mon cher père ressentit une horrible douleur dans la quatrième vertèbre et qu'il m'a légué ce pouvoir avec sa fortune. Ah, que de mauvaises affaires n'ai-je pas évitées grâce à lui. (Il se caresse le dos avec attendrissement.) C'est héréditaire. Et là, je ne sens rien !

*

Le cafard. Marc Lorrain entamait ce soir-là son troisième whisky sec. Ecroulé dans son fauteuil favori, il toisait l'adversaire tel un boxeur groggy entre deux reprises. Les battants vitrés, ouverts en grand, mettaient à nu l'horrible mur et Lorrain ressassait des projets ridicules.

« Vendre ? se demandait-il à voix haute. À moitié prix, et encore ! Sans lumière, cette pièce est sinistre. »

Mercier en avait de bonnes avec ses holo-systèmes ! À croire qu'il avait investi une part de ses capitaux dans l'affaire. Ce serait un bon coup, car combien d'appartements au total sur l'avenue ? Non, la vraie raison était ailleurs.

« Ce mur est une bavure, décida Marc Lorrain. C'est en quelque sorte la manifestation irrationnelle d'une volonté non-humaine, car jamais les hiatus de l'administration – il y en a eu de gratinés ! – n'ont atteint une telle démesure. Cela tient de l'ordinateur central devenu fou et qui décide un beau jour de murer toutes les ouvertures... »

Sortir, marcher. Lorrain se sentait prêt à faire n'importe quoi pour tirer un trait sur ses tentatives récentes et dont ce foutu mur ne portait pas la moindre trace. Le plus gros foret, du 30 mm spécial, avait pété comme une allumette contre la brique. En fait de brique, le matériau utilisé semblait à l'épreuve de toute charge explosive. Ses poignets tremblaient encore des coups rageurs qu'il avait donnés ensuite avec marteau et burin. De la folie !

Marc Lorrain descendit dans l'avenue, jeta un coup d'œil écoeuré aux façades aveugles. Personne ne réagit plus, songea-t-il, ça ne peut venir que des invisibles, ces êtres mystérieux que nul n'a jamais vus et qui, patiemment, assurent le bonheur et la prospérité du pays.

Il erra un moment, le cerveau engourdi par l'alcool. Il faut te secouer, mon gars, se morigéna-t-il, tu vas finir chez les cinglés, faire des affaires minables et prendre le bouillon. Partir en province, se décentraliser, vendre pour une bouchée de pain – pas moins de 150 unités, corrigea-t-il – acheter une de ces dernières fermes à retaper et repartir à zéro ou presque. Tous les matins, le *jogging* à travers champs pour garder la forme, rien à voir avec la course timide dans les allées du Parc...

« Le Parc ! Ils ont muré le Parc ! » hurla-t-il.

Une palissade de la hauteur d'un immeuble de cinq étages cachait les arbres, la verdure, les allées, le chant des oiseaux. Ce n'était plus, à l'infini, que paroi lisse et luisante, verticale froide et roide, un gigantesque couperet tombé des nues dont l'assemblage ne semblait pas achevé. Marc Lorrain avisa une brèche où s'activaient une dizaine d'ouvriers. D'énormes engins hissaient les poutrelles dans un vacarme de fin du monde ; les becs-benzène jetaient des lueurs bleutées sur les masques des soudeurs qui, eux, travaillaient en silence, peuple diabolique né de la nuit. Marc Lorrain se hissa sur la pointe des pieds pour distinguer les arbres. Les avait-on abattus ?

Il héla une silhouette anonyme penchée sur un appareil de levage : « Eh, vous ! À quoi rime cette plaisanterie ? »

Une voix cassée s'éleva dans son dos :

— Ça vous intrigue, pas vrai ? »

Lorrain sursauta comme un enfant qu'on surprend le nez fourré dans des secrets d'adultes et se tourna avec lenteur. L'être était vieux et pitoyable. À première vue, il tenait à la fois du clochard et du bouffon avec son couvre-chef crasseux couvert de badges comiques, sa tenue débraillée, ses chaussures avachies. L'ensemble était inqualifiable. Une sorte de fantôme hirsute et barbu accoutré d'oripeaux arrachés au temps. Pourtant, dans cette face fatiguée, mangée de rides et de pustules, au fond de ces orbites quasi-squelettiques brillait un regard vif, jeune et pur. Oui, de cette pureté rare qui est celle des étoiles dans un ciel d'hiver. Lorrain se raccrocha à leur éclat, oubliant tout le reste pour demander :

— Vous savez ce qu'ils font ?

Une voix lointaine lui répondit :

— Ils ont muré vos fenêtres, n'est-ce pas ?

Ce diable d'homme répondait-il toujours par une question ?

— Oui, concéda Lorrain, mais savez-vous pourquoi ?

Je lui ai dit vous, s'étonna-t-il, et je lui demande la clé d'une énigme que Mercier lui-même ne possède pas, lui qui n'ignore rien de ce qui se trame dans les coulisses et qui peut se payer un député, un ministre, un cabinet au grand complet !

— Les gens que vous voyez là, répondit le vieux en pointant un doigt douteux en direction des ouvriers, ne sont pas des humains. Ce sont des mécaniques, des robots ou, si vous préférez, des androïdes. Leur programmation est travail-travail, et leur langage est uniquement technique. Vous n'y comprendriez rien.

— Qui les commande ?

— Ah ! Vous voulez tout savoir. Venez donc vous asseoir avec moi sur ce banc et ne prenez pas garde à mon aspect physique, ajouta le clochard en guise

d'excuse, c'est une enveloppe commode. Je n'en ai pas trouvé de plus... habitable en ce bas monde. »

Marc Lorrain se surprit à le suivre le long de l'avenue à cette heure désertée de la nuit. Son cerveau retrouvait lentement un fonctionnement correct. Le vieux lui offrit une place à ses côtés sur la planche de bois peint, puis se mit à le scruter, comme pour peser s'il était digne de recevoir ses confidences. Visiblement satisfait, il lança perfidement son énième question :

— Vous vous souvenez quand Ils ont débarqué en plein Conseil des ministres ?

Lorrain tenta de se remémorer les événements vieux de trois ans. Tout avait évolué très vite, comme dans un film passé en accéléré. Du jour au lendemain, les figures du pouvoir, d'ordinaire tristes, fades et usées, étaient apparues sereines et pleines de joie. Le langage longtemps surfait devenait tout à coup divin. Un second état de grâce qui ne tenait plus de la formule. Comme si tous ces hommes et femmes se trouvaient détenteurs de moyens illimités, comme s'ils avaient signé un pacte avec quelque puissance supra-humaine. "On nous les a changés." entendait-on partout. Les rumeurs les plus farfelues circulèrent qui parlèrent notamment d'un contact avec une civilisation extra-terrestre.

— La France, pays de la Liberté, de l'Asile politique, et tout le tra-la-la. Ça devait arriver, non ? »

La voix du vieux ramena Marc Lorrain au présent. Peu à peu, la vérité fut révélée à tous. En exil politique, Ils venaient de la Constellation du Cygne. Après avoir soigneusement dissimulé leur vaisseau de reconnaissance dans la campagne, Ils s'étaient télématérialisés à Matignon.

— Oh, faut dire que ça vous a bien arrangés, commenta le Clochard, dans la mouise – je veux dire, dans le brouillard – où vous étiez ! Ils ont mis leurs belles connaissances au service de vos experts économiques pour commencer. Des champions ! Ils vous ont sortis de la crise en deux ans et ont ainsi pris le pouvoir en douceur. Indispensables dans tous les secteurs et populaires, pensez donc ! Votre pays pouvait briguer partout le premier rang mondial : biotechnologie, médecine, armement... Et puis alors, intraitables, hein ? Pas question d'acheter leurs services. Finie la magouille ! Incorruptibles et ne servant que les intérêts de la communauté. L'utopie, la joie, le bonheur permanent dans l'abondance pour tous...

— Ce chantier, qu'est-ce que c'est ? demanda Lorrain avec une pointe de lassitude.

— M'est avis que cette palissade est à la dimension de ce qu'elle va cacher. La plus grande entreprise jamais vue dans le monde. Le top des tops, comme on dit ! Ce sont eux qui fournissent la main-d'œuvre : androïdes constructeurs 24 heures sur 24. Le secret sera bien gardé, vous pouvez me croire !

— Pourtant, vous semblez très au courant de tout ceci.

— Eh, oui, admit le vieux. Je sais tout ceci et aussi la raison de tout ceci.

— Mais... qui êtes-vous ?

Le clochard planta son regard bleu dans celui de Marc Lorrain. Ses yeux brillaient d'une joie paisible, d'une indulgence sereine.

— On m'appelle Jack-La-Lanterne¹, répondit-il. Je suis le dernier des clochards. La liberté n'a pas de prix, mon ami, et sur moi nul n'a d'emprise, pas même les Mégalocs du Cygne !

— Ce n'est pas votre vrai nom ?

¹ En anglais, *Jack-o-Lantern* signifie feu follet.

— Ah ! Tu aimerais bien le connaître, mon vrai nom, n'est-ce pas ? Tout le monde voudrait le savoir pour pouvoir m'enfermer dans une boîte aussitôt. Enfin, tu m'es sympathique, pose-moi une autre question.

— Qu'y aura-t-il, là, derrière ?

— Un immense hôpital de deux cent mille lits doté du matériel le plus perfectionné qui soit, une université gratuite ouverte à tous, un capteur d'énergie cosmique qui sera relié à chaque foyer, que sais-je encore... Tout ceci constituant la partie visible de l'iceberg, comme on dit.

Comme le vieillard semblait vouloir, une fois de plus, ménager ses effets, Marc Lorrain s'impatienta :

— Ensuite, ensuite ? Dis-moi tout !

— Sous toutes ces belles choses qui attireront le monde sera Iléa, et Iléa régnera bientôt sur la planète entière. Ils vont l'amener ici quand tout sera en place.

— Qui est Iléa ?

— Leur entité femelle, pardi !

— Leur entité... ?

— Oui, leur dieu si tu préfères. Leur foutu dieu de merde !

Le clochard sourit avec roublardise. Il réfléchit un moment avant de poursuivre :

— Je peux te dire mon nom. Mettons que je sois MOI et que j'aie choisi d'habiter le plus pauvre, le plus moche d'entre vous : Jack-La-Lanterne ; l'ultime représentant de sa noble classe dans le monde d'aujourd'hui où tout baigne dans l'utopie réalisée, le bonheur, la santé, le confort. Je l'ai rencontré un matin d'hiver, transi de froid sur ce banc. Oui, celui sur lequel nous sommes en ce moment assis. Son foie était bouffé par une cirrhose au dernier degré ; son cerveau rendu débile n'enregistrait rien d'autre que le vide, et son corps tout entier était sur le point de se rompre comme le tronc d'un arbre mort. Quand il est tombé, j'ai pris sa place, rallumé le grand feu dans toute sa carcasse et vogue la galère ! Jack-La-Lanterne et MOI ne font plus qu'un. Nous nous sommes jurés de mettre Iléa en pièces une bonne fois. Ne t'effraie pas, l'ami, je viens du Cygne moi aussi. Je sais qu'ils vont tenter ici ce qui a échoué là-bas : instaurer le règne de leur Vampire sur la biomasse terrestre. Ensuite, ils s'attaqueront au Firmament. Tu sais ce qu'est le Firmament ? C'est le monde des esprits en attente. Ils vont les geler, immobiliser leurs cycles et leur évolution pour les mettre au service d'Iléa. Ils vont se substituer à Dieu !

C'était beaucoup trop pour la soirée. Marc Lorrain pensa que le bonhomme était fou à lier ou carrément génial. Il se leva pour prendre congé. Le vieux lui tapa sur l'épaule :

— J'ai pris beaucoup de plaisir à converser avec vous. Quand tout sera rentré dans l'ordre, écrivez donc un livre, racontez-leur ce que je vous ai dit.

— Tout va rentrer dans l'ordre ? s'étonna Lorrain.

— Oui, mon ami. La lutte que je mène contre cette salope d'Iléa remonte aux temps immémoriaux. Il est rare que je perde. Dès demain, plus de Mégalocs, plus d'Iléa, vos fenêtres inondées de soleil à nouveau, le Parc beau comme avant. Ton pays tout petit, et la Crise à nouveau. Pour toi, c'est l'Utopie, non ?

Marc Lorrain s'éloignait déjà en direction de son immeuble. Il se retourna vers le vieillard :

— Eh ! Vous ne m'avez pas dit votre vrai nom !

Le dernier clochard éclata d'un rire tonitruant et répondit :

— Je suis DIEU !

FIN

Le Doute et la preuve

(Pierre Jean Brouillaud)

- Vous l’avez vu ? lança le docteur Snyder à la cantonade.
- Quoi ? demanda distraitement Harry, le professeur.
- Tout San Juan ne parle plus que de ça, soulignai-je.
Aussitôt l’ambiance monta de plusieurs crans dans le saloon du *Blue Buzzard*.
- Oui, Steve, fit Johnny, j’ai lu l’entrefilet dans ton canard.
- Tu l’as remarqué. Au *San Juan Chronicle* on y est allé mollo. Avec les précautions d’usage.
Johnny insista :
- Il y a bien une photo, mais on n’y distingue pas grand-chose. Rien qu’une traînée lumineuse...
- Pendant ce temps, les langues se délient, dit le docteur. On aurait vu comme des feux derrière la pinède.
- D’autres prétendent qu’il se serait posé, ajouta Johnny.
- À la suite d’une rumeur persistante, ai-je rappelé, notre fringant shérif a mené son enquête.
- Tant que vous y êtes, coupa une voix, vous auriez pu parler de Joselito. Voilà un truc qui fait vendre de la copie.
- Joselito..., dit Harry, songeur. Qui s’en souvient encore ? Ça remonte à...
- Trente ans, coupa Jeff Bartholomew, le pharmacien retiré des affaires.
Snyder hocha la tête :
- Ah ! C’est vrai, Jeff, dans le temps tu collectionnais ce genre d’histoires. Mais tu nous as toujours dit... Je cite, de mémoire : « Les Extraterrestres n’existent pas. Dans l’état actuel de nos connaissances, c’est la conclusion vers laquelle je tends. Il nous reste à étudier le phénomène sous l’angle de la psychologie collective. Comment d’innombrables êtres humains peuvent-ils, de plus ou moins bonne foi, croire à l’existence des E.T. ? » Et tu conclusais : « Nous assistons à la naissance d’un mythe. » Exact ?
- Oui, c’est bien la thèse que j’ai défendue avec passion dans ma jeunesse. Il y a de cela... quelque trente, voire quarante ans. – Alors, cher ufologue, reprit Snyder après une gorgée de Guinness, qu’est-ce que tu penses de ce nouvel incident ?
- Bartolomeo sembla rougir. Il hésita, but une gorgée d’ale et reprit :
- Hier soir, je suis sorti me promener sur les hauteurs qui dominent la ville. C’était une belle nuit d’été. J’admirais le ciel de velours noir. Le manteau d’étoiles dont parle le poète... Mais pas un signal autre que le clignotement de ces mondes pour longtemps, et peut-être à jamais, inaccessibles. Seul message sonore, le chant des grillons. Dans ce coin, il en reste encore. Un paysage que nous connaissons bien. À droite, l’inflexion des collines. Devant nous, le port, la mer piquée de constellations qui dansent avec la houle. Tout à droite, la découpe noire de la pinède... La pleine lune...
- Bon, ça on connaît, on y est allé, rappela le professeur. Mais où sont les E.T. ? C’est vrai que la Lune ne constitue qu’une banlieue...
- Snyder se racla la gorge :
- Alors, Jeff, ces fameux OVNI ? ...Un mythe né des peurs de la guerre froide, d’après toi Depuis ces années-là, on n’en parle plus guère, sauf parmi quelques hurluberlus qui échangent leurs blogs et parmi les adeptes des sectes. Mais pardon, nous t’avons interrompu...

– Je rêvassais... Soudain, un nuage passa sur la Lune... Puis, de derrière les troncs, jaillirent deux lumières. Des phares. Voilà, me dis-je. Il n'en fallait souvent pas plus. Une lueur dans la nuit et, tout de suite, ils voyaient des OVNI... Bon, les phares d'une voiture. Tout bêtement... Ils s'éteignent. L'ombre complice. Des amoureux dans le soir d'été... Quand une autre lumière vive m'a fait lever les yeux. Des feux brillaient dans le ciel. Disposés en courbe, ils laissaient deviner sous un éclairage diffus... un sphéroïde. Matière lisse, métallisée, de teinte rose. Au centre, transparent, on distinguait des hublots qui projetaient des lueurs multicolores.

Bruits divers dans la salle.

Snyder claqua des mains et cria :

– Please !

– Chers amis, vous ne me croirez pas, comme je n'en croyais pas mes yeux... Une soucoupe !!!

Mouvements divers.

– L'engin se déplaçait sans émettre le moindre bruit, et ce silence le rendait encore plus impressionnant. ... Il grossissait. Il occupait tout un pan du ciel. Il glissait sur la cime des pins qui se découpaient ainsi à contre-lumière et prenaient des teintes irréelles. Tout le ciel était rose électrique, avec des giclées d'orangé, de bleu, des irisations. J'écarquillais les yeux. Je rêve debout. Non ! Je suis fatigué... Il a suffi que j'y pense tout à l'heure... Les vieilles rengaines qui reviennent, avec l'âge. Les OVNI n'existent pas. La conclusion à laquelle je suis parvenu après vingt ans de travaux, d'enquêtes, d'interviews. Entre le doute et la preuve.

Maintenant le silence régnait au *Blue Buzzard*, dans une salle attentive. Tonio, le patron, s'était assis derrière le comptoir.

– Aussitôt, je me remémore : demain j'aurai soixante-dix ans. Une blague que me font les amis et ex-collègues pour cet anniversaire que j'aurais préféré oublier. Ou bien un coup monté par mes anciens adversaires, par le dénommé Baltasar, qui ne recule devant rien... J'ai fermé les yeux. Je les ai rouverts. L'engin était toujours là. Pire ! Il prenait un virage à 45 degrés, fonçait droit sur moi. J'ai failli, m'écartier, m'enfuir, lâchement. Il y aurait une poursuite, comme dans les rêves, comme au cinéma. Mais j'ai tenu bon. Les E.T. n'existent pas...

Bartholomew leva ses mains ouvertes et les laissa lentement retomber :

– L'engin se pose dans une aveuglante lumière blanche. Il devait avoir 15 mètres de diamètre. Aussitôt à terre, il éteint ses phares. La structure pâlit. Diaphane, transparente, elle laisse voir derrière elle le décor de la pinède. L'engin s'éteint presque, une seconde, comme pour mieux me convaincre que je suis victime d'une vision, d'une illusion d'optique. Il se rallume ; s'éteint, pour mieux entretenir le doute sur sa réalité. Il se rallume, se précise. Il a retrouvé consistance et relief. Dans la coque, une porte s'ouvre en iris. À la sortie du sas apparaissent deux petits hommes verts, hauts d'environ 90cm, macrocéphales, chauves, affublés d'antennes et vêtus de combinaisons phosphorescentes. Décidément, il ne manque rien à ces Martiens de carnaval. Le plus trapu des macrocéphales me salue, levant son énorme main, écartant ses longs doigts ridés comme ceux des singes. Des doigts difformes, en caoutchouc. Son nez, en forme de courte trompe, se dresse, phallus au milieu de la figure. Sous le bourrelet qui remplace les cils luisent des yeux verts et veloutés, presque tendres. Bas les masques ! ai-je crié. C'est très drôle, mais la plaisanterie a assez duré. Les yeux accommodent, expriment. Quoi ? L'indulgence ? La pitié ? Pourquoi pas ? Ils me prennent pour un vieil imbécile. Une voix sort de cet amas difforme.

Mais une sirène hurla du côté du port, obligeant Jeff à interrompre son récit.

– Une voix, reprit-il, une voix qui semble mal assurée, qui cherche à se placer. Un cran trop haut, pour le moment. Une voix qui, *good gracious !* ne m'est pas inconnue, car elle rappelle curieusement celle de Baltasar... C'est trop fort ! J'essaie de me calmer... Jeff Bartholomew ? dit-elle. Alors se noue un invraisemblable dialogue. Je réplique : Vous connaissez mon nom ! C'est la preuve. La preuve d'un coup monté. Comment des E.T. me connaîtraient-ils ? Sur l'énorme tête s'esquisse ce que je n'ose appeler un sourire ; la voix réplique : Depuis si longtemps tu nous poursuis de ton doute. Tu nous as traqués à travers la mythologie, chez les Papous, les Précolombiens, les Africains, sur les Andes et dans le Tell, dans le Tassili, dans la Bible. Enoch et le char de feu. Moïse et le Sinaï. Autant d'épisodes qui témoignent, selon toi, de la permanence du mythe et de notre irréalité. De notre côté, nous avons tout répertorié : nos machines ont lu, classé, synthétisé tout ce que vous avez publié sur les extraterrestres. Mais nous n'apparaissions qu'à ceux qui croient en nous. Je ricane : Alors vous vous trompez d'adresse. Je ne crois pas en vous. Nouveau « sourire » : Tu nous vois. Je crie : Illusion d'optique. Vous n'existez pas. La voix s'adoucit. Elle n'a plus les intonations du maudit Baltasar : Au fond de toi-même, tout au fond, tu crois en nous, malgré les dénégations de ton esprit critique. Depuis quarante ans, tu n'attendais, tu n'espérais que cette rencontre. Ta raison renâcle, mais ton cœur bondit de joie. Tu es bien notre homme... C'est notre apparence qui te choque ? Qu'à cela ne tienne. - Avouez-le, dis-je, vous avez fait exprès de vous déguiser en Martiens. Les antennes gigotent : Pour t'éprouver, oui. Mais nous ne pouvons paraître que sous une forme adaptée à notre interlocuteur. J'objecte : Il y en avait d'autres. – Beaucoup d'autres, Jeff Bartholomew. Alors pourquoi pas celle-ci ? Nous pensions te faire plaisir en te rappelant ta jeunesse.

Le narrateur secoua la tête, s'humecta le gosier. De son ton le plus docte, le docteur Snyder prit un instant le relais :

– C'est l'image convenue. Avec le développement cérébral qu'exigent les progrès de la connaissance et ceux de la technologie. Pour nous, grosse tête est synonyme d'intelligence, petite tête vaut cervelle d'oiseau. Encore que... Mais poursuis !

– Quant aux antennes, me dit le macrocéphale - et il les caresse et, à la façon des escargots, fait monter ses yeux à l'extrémité des cornes - comment nous en passer si nous devons fouiller le cosmos et recevoir nos instructions ? Je lui réponds qu'il aurait pu m'épargner ce cliché. Il insiste : Admets un instant, pour la démonstration, que je me présente en Terrien, de race blanche, bien sûr. Comment te prouver que je suis un E.T. ? Par un tour de parapsychologie ? De lévitation, par exemple ? C'est pour le coup que tu crierais à la mystification. Nous pourrions, tiens, pourquoi pas ? Stupéfait, je me trouve alors devant mes propres doubles. Tes clones, raille le visiteur, ainsi, nous pouvons obtenir une armée de Bartholomew qui peupleront le cosmos. Un peu monotone, non ? Puis, par un effet de fondu enchaîné, deux silhouettes ont remplacé mes doubles. Deux clones ventripotents, humains, trop humains, décatés, avec leurs cheveux longs et rares – encore plus rares cette fois. Baltasar, l'ennemi ! En deux exemplaires ! Deux sourires sarcastiques. Deux voix trop aiguës, éraillées par l'âge, deux fois celle de Baltasar. Elles piaulent en duo : Alors, Jeff Bartholomew, si nous parlions mythe ? Tu disais, t'en souviens-tu ? Je hurle : Faites-moi grâce de cet imbécile ! Je préfère les Martiens. On aurait juré qu'un sourire imperceptible flottait dans l'obscurité. Sur l'écran de la nuit ont surgi des anatomies animales : tête de lion, corps de chèvre, queue de... dragon. Les trois éléments tournent, cherchent à s'associer, s'échangent et ils finissent par s'accoupler pour former ce que l'on appelait jadis une chimère. Et la chimère crache

des flammes. Oui, ai-je grogné, on peut de même intervertir : tête de bique, ventre de dragon, queue de lion. C'est en quoi consiste l'originalité de la plupart des auteurs et artistes. Mon interlocuteur ébauche une horrible grimace : Tu n'es pas bon public. Je riposte : Le cosmos n'est pas le carnaval. Le macrocéphale a le bon goût d'approuver : Exact. Et les chimères sont aujourd'hui le produit du génie génétique. Exaspéré je lâche : Avez-vous un vrai visage ? Redressement des antennes : Bonne question. Si nous l'affichions, tu ne le verrais pas. Et pour nous le dilemme est le suivant : ou bien nous apparaissions tels que les naïfs nous voient, et tu ne nous crois pas parce que tu sais que nous ne pouvons pas être construits selon vos lois. Ou bien nous apparaissions tels que tu nous imagines, mais tu ne peux imaginer ce qui, dans ton monde, n'existe pas et n'a jamais existé. C'est la loi énoncée par l'un de vos auteurs...

– Edgar Poe, précisa le professeur.

– Nous ne pouvons donc, à tes yeux, comme à ceux de tous les hommes, être composés d'éléments qui n'existent ni dans votre nature ni dans vos créations antérieures. Vous pouvez à la rigueur admettre le principe des formes d'organisation du vivant différentes des vôtres, mais vous ne pouvez pas vous les représenter. Et si votre intelligence n'était pas assez grande pour contenir votre réalité ? Tu te souviens de l'ange qui voulait vider la mer avec une petite cuiller, ou quelque chose d'approchant. On peut retrouver la référence en moins de temps qu'il n'en faut à vos ordinateurs. Il s'agissait, si mes souvenirs sont exacts, d'illustrer votre mystère de la Trinité. Parabole du mystère. Mystère de la parabole. Une des rares fois où votre superbe intelligence a reconnu ses limites. J'ai cru le moment venu de lui tendre un piège : Vous prendriez-vous pour Dieu ? - Non, répondit-il, mais c'est ainsi que nous voient certains d'entre vous. À dire vrai, nous possédons au moins un de ses attributs, l'inconcevabilité, si le mot lui-même existe. Alors comment savoir si nous existons vraiment ? Il faudrait en appeler à la concordance des témoignages. Mais tu es seul. Pour tout témoin, tu n'as qu'un voisin qui se tait et se cache. Ce qui semblerait indiquer qu'il nous voit. Mais il reste la possibilité d'une hallucination collective. Hein, Jeff Bartholomew, c'est bien l'une de tes hypothèses. Et il a cru bon d'expliquer : Sais-tu qu'il n'est pas si facile de prendre corps à votre façon. Il nous faut opérer une réduction à l'humain. Dans votre peau, ce sac où s'enveloppent vos organes, nous ne sommes pas à l'aise. C'est alors qu'intervint le second visiteur qui jusque-là n'avait rien dit et dont je me demandais s'il maîtrisait notre langage

Jeff s'appuya contre le dossier de la banquette, reprit son souffle et croisa les bras :

– Songe, fit-il, songe, Bartholomew, peut-être n'avons-nous pas de vrais visages. Ne sommes-nous que des esprits, des forces mentales ? Ce qui n'est encore qu'une image. J'objecte : Vous parlez. - Bartholomew, la parole est un son,. Tu le sais, le son est une vibration de l'air. Il nous suffit donc de faire vibrer cet élément d'une certaine manière pour reproduire votre parole. C'est pour nous l'enfance de la technique. Nous produisons le son, l'image et la matière par la force de notre esprit. - Peuh ! ai-je craché, un exercice d'illusionniste ! Le premier énergumène reprit la parole : Nous créons réellement la matière, avec son poids, sa densité, son grain. Tu peux toucher. Donne-moi ta main. J'ai un mouvement de recul. Tu ne risques rien. Nous sommes décontaminés. - C'est vous qui risquez la mort, si vous êtes de vrais E.T. Il émit un raclement qui pouvait passer pour une forme de rire : Nous sommes immunisés contre toutes les souches terrestres. Je me force à tendre la main. Puisqu'ils n'existent pas ! Surmontant mon dégoût, j'ai touché les longs doigts ridés, mous, tièdes. D'une tiédeur j'allais dire bêtement : extraterrestre.

D'une tiédeur irréaliste. Ce qui ne veut rien dire. Si, pourtant. Je n'avais jamais remarqué qu'il pouvait y avoir des nuances dans la tiédeur – pas de degré mais de nature. Ça tient beaucoup au contact de la matière. Un grain, un épiderme différent. Le degré aussi. La tiédeur varie. La créature doit moduler. Elle expérimente, cherche le contact. Pour m'influencer. Faire passer en moi un courant, un flux. Me soumettre à son pouvoir. Faire de moi un instrument. Je ne pourrai plus retirer ma main... Mais je la retire sans difficulté. À peine un picotement. Je m'obstine : C'est de l'hypnose, vous me suggestionnez. - Nous le pourrions, mais profiter de notre supériorité psychique serait indigne de nous. Nous pourrions alors t'imposer de monter à bord, comme, à les en croire, ont fait certains d'entre vous. J'éructe : À bord d'un engin qui n'existe pas ! Les antennes frémissent : Il existerait. Tu y trouverais tout ce que tu attends : des matériaux inconnus, plus résistants que vos meilleurs alliages ou synthétiques, des énergies aussi nouvelles que fantastiques, indéfiniment renouvelables. Rien de ce que vous avez conçu, imaginé : l'antigravitationnel, l'ionique, le photonique, etc. Un mode de propulsion auquel vous ne pouvez songer, car il sort de votre cadre mental et vous n'avez pas de mot pour l'exprimer. Tu y trouverais tout ce qui est nécessaire à un homme : une cellule où se glisser. Nous jouerions les équipages. Nous te ferions visiter l'engin. Par la supériorité de notre technique nous t'éblouirions. Puis nous te relâcherions pour te permettre de témoigner et de convaincre, avant de nous échapper dans une énième dimension. Pour tes semblables, tes amis, nous laisserions des traces visibles dans le paysage. Nous avons des boosters qui font cela très bien. Je saisis l'occasion : Joselito, ça ne vous dit rien. Un silence. Pourquoi ? - Il ferait partie de ceux que vous ou vos semblables auraient kidnappés. - Tu permets ? Ils se regardent ou font semblant, paraissent se concentrer, solliciter leur mémoire. Je précise : un petit brun, maigrichon, avec un œil qui dit zut à l'autre. – Pardon ? Enfin, je marquais un point. J'avais touché leurs limites. L'expression, trop familière, leur échappait. Par politesse, j'ai rectifié le tir : strabisme divergent. Ça, ils connaissaient. Mais, par ailleurs : Joselito, non, ça ne nous dit rien.

La salle a frémi.

– Le gaillard était couvert de dettes, lança Johnny, et sa femme le trompait depuis dix ans avec un cul-de-jatte. Il en a profité pour se tirer sans laisser d'adresse. Et on a fait un rapprochement qui ne repose sur rien.

Brouhaha.

– *Please !* fit à nouveau le docteur Snyder, laissez Jeff poursuivre.

– J'ai enfin posé la question qui me turlupinait : Pourquoi vous manifestez-vous ce soir ? Pourquoi seriez-vous revenus au bout de 30 ou 40 ans, près d'un demi-siècle ? Réponse : Nous n'avons jamais quitté les pages des livres, les écrans, l'Internet ni les rites des sectes pour lesquelles nous sommes l'alpha et l'oméga, l'origine et l'avenir de votre espèce, les sauveurs d'une humanité incapable de se sauver elle-même. Foutaises, diras-tu. Mais si ça leur plaît... Pourquoi chercherions-nous à les en dissuader ? - Alors pourquoi vous présenter à moi qui n'ai rien à voir avec ces « foutaises » ? - Bartholomew, à croire que , plongé dans tes chères études ou perdu dans tes souvenirs, tu ne suis pas l'actualité. Sur votre boule terraquée, ça recommence à sentir le roussi. À nouveau, de sanglants conflits vous déchirent à l'échelle du globe. Votre incorrigible espèce pille, saccage, salope, empoisonne son habitat alors que, tu le sais bien, je l'ai lu maintes fois dans ta pensée, elle n'a que le rêve, mais pas l'assurance d'en trouver un autre. Donc, on est revenu voir. Au train où vont les choses, on ne s'ennuiera pas... Si nous sommes pareils à un dieu, c'est à celui qui suit vos palinodies en se curant les ongles. Une fois de plus, je cite un de

vos auteurs, un certain James Joyce, À cette différence près qu'au lieu de rester sur ce qui nous tiendrait lieu de nuage, nous descendons voir... Ces salopards ne manquent pas de culot, ai-je pensé. C'est donc pour ça qu'ils sont revenus...

Jeff secoua la tête et poursuivit :

– Un instant de ténèbres précéda la levée d'un éclairage a giorno qui baignait la clairière et toute la pinède. Invisible, un des visiteurs reprit : Tu peux tenir notre rencontre secrète afin de ne pas te déjuger. Personne ne nous a vus. – Oh ! c'est ce que vous dites. Et cette silhouette qui s'est glissée dans le buisson ? ai-je rappelé. Que crains-tu ? C'est le sourd-muet. Allons ! Tu te demandes si tu ne nous as pas inventés un soir de pleine lune. Un soir où tu te laissais aller, malgré tes dénégations. La vérité, c'est que nous t'avons inventé en tant qu'ufologue... Sans nous tu n'aurais même pas vécu dans le doute, mais dans l'inconscience, prisonnier de soucis dérisoires – comment dites-vous ? au ras des pâquerettes. Nous avons suscité l'intérêt que tu nous portes, nous l'avons nourri de nos apparitions, celles-là mêmes que tu contestes. Le cosmos n'est pas le carnaval. Mais il n'exclut pas sa part de mystification. Après t'avoir séduit, nous t'avons amené à douter de nous. Nous avons fait en sorte que les preuves, lors de tes enquêtes, prêtaient toujours à controverse. Nous avons aussi cela de commun avec les dieux : nous exigeons un acte de foi. De quel prix serait cette foi si notre réalité ne faisait aucun doute ? - Mais enfin, ai-je crié, excédé, d'où venez-vous ? - C'est la seule question à laquelle nous ne répondrons pas, car elle est superflue. Tu connais la réponse. Sinon, sa recherche occupera utilement le reste de tes jours. À la prochaine, Jeff Bartholomew. La lumière se contracte autour de deux corps transparents, corps célestes qui s'effacent, passent dans un monde à autres dimensions. Dans le ciel, une lueur en forme de toupie. Le sphéroïde prend son virage à angle droit. Disparu, il a franchi la barrière photonique ? Ou quoi ? Sphéroïde. Pour la galerie. Quelle galerie ? Tommy, le sourd-muet, sort du buisson, mime la rencontre et la silhouette de l'engin... La preuve ! Trouver la preuve ! Très agité, Tommy me montre un cercle d'herbe brûlée. Et ça sent le roussi. J'hésite. Je balance entre le réflexe professionnel du chimiste : cueillir des brins d'herbe en vue d'analyser les gaz de combustion ou les substances en cause, et la crainte de toucher aux preuves, car le phénomène appelait une enquête. Le doute, toujours le doute... Je n'ai rien fait, sinon raconter ma mésaventure au shérif. Je présume que Bob s'est rendu sur les lieux, qu'il a vu la preuve, qu'il a pris des photos... Mais je dois dire que moi-même, je suis revenu sur les lieux ce matin. L'herbe était écrasée, mais ne portait plus trace de brûlures. Peut-être avions-nous mal vu dans la nuit qui retombait après les flots de lumière.

– Le doute, ironisa Johnny.

– Et notre sourd-muet ? demanda Snyder. Bob l'aura-t-il...

– Entendu ? coupa l'insolent Johnny.

– Fait venir, corrigea Snyder, agacé.

Bartholomew haussa les épaules :

– Qui sait ce qu'il a pu en tirer ?

J'ai confirmé :

– Bob a déjà envoyé son rapport.

– Hum ! fit Harry, on peut craindre qu'il soit classé sans suite.

Après un silence général, Snyder s'adressa de nouveau à l'assistance.

– Je vous conseillerais bien de tenir vos langues, mais vous ne les tiendrez pas.

– Never mind, interjeta Harry, on pensera qu'ils fabulent...

Et notre journaliste, gloussa Johnny. Qu'est-ce qu'il en dit ?

- Encore une histoire qu'on ne peut pas diffuser de crainte d'affoler la population, répondis-je. Mais qu'importe ! Un scoop comme celui-ci, un vieux pisseur de copie n'y renonce pas. Je le passerai... Je le passerai, avec les précautions d'usage, dans le supplément du week-end.
- Sous quelle rubrique ? demanda le docteur Snyder.
- Fiction.

FIN

Une fosse grande comme le ciel

(Renato Pestriero)

Il se rendit compte qu'il allait faire un faux pas avant même de poser le pied. À travers l'écran transparent du casque il y eut un tournoiement de gris et de noir, de stries rouge foncé et d'éclairs aveuglants.

Le corps de l'homme resta immobile dans le fond de la crevasse – telle une blessure sur l'uniformité de la plaine – et la combinaison était maintenant un point de lumière immobile, visible seulement d'en haut et sous un certain angle.

Le temps commença à s'écouler lentement, l'étoile autour de laquelle la planète effectuait sa rotation changea de position par rapport à la ligne d'horizon. Les ombres des rochers s'allongeaient, la chaîne de montagnes se découpait, noire sur le fond du ciel. Beaucoup plus loin, invisible, un astronef attendait dans une clairière vitrifiée par les gaz des moteurs.

Quand l'étoile fut entièrement cachée par la chaîne de montagnes, il se produisit un mouvement sur la surface. Cet unique signe de vie atteignit le bord de la fissure et y pénétra. Puis tout s'immobilisa de nouveau dans l'immensité du silence. Comme la lumière de l'étoile, la perception du temps avait progressivement cessé. On aurait dit que tout retenait sa respiration, comme en attente d'un événement.

Le froid commençait à pénétrer dans la combinaison ; il y eut alors un déclic, et la température intérieure augmenta. Au loin, quelques hommes lançaient des messages qui se diffusaient en vain à travers la plaine. Pour l'homme dans la crevasse, tout ça se passait plus loin que la Terre même.

Il avait repris reconnaissance. Que faire ? Il resta immobile. Tout d'abord, il écouta le rythme cardiaque précipité et aspira profondément l'oxygène des réservoirs. Il n'essaya pas de se relever : la combinaison pouvait s'être accrochée à quelque relief rocheux ou avoir été endommagée par le frottement, et un mouvement rapide, brusque, risquait de déchirer le tissu. Il avait beau ouvrir grands les yeux, il ne voyait rien. *Je suis devenu aveugle*, pensa-t-il. Un instant, il perdit le contrôle de ses nerfs, et la peur, jusque-là tenue en échec, l'envahit. Mais aussitôt, il secoua la tête. *Il fait probablement nuit... mais les étoiles, où sont-elles ?* Puis il pensa : *Peut-être que dans cette position je ne peux pas voir le ciel.*

Voilà que la douleur à la jambe, restée sourde jusque-là, prenait le dessus et explosait pour se répandre dans tout le corps. Alors seulement, l'homme se rendit compte qu'elle avait toujours été là, depuis qu'il avait repris conscience. Mais, dans une situation grave, où il avait besoin de s'assurer que sa vie n'était pas immédiatement en danger, la douleur avait été refoulée à un niveau inconscient ou, plutôt, avait cessé d'être perceptible, ce qui lui avait permis de procéder avec assez de lucidité à un premier examen.

Il sentait son bras droit qu'écrasait le poids du corps ; sa jambe était un amas de douleur. Il fallait faire quelque chose. Il passa ses doigts gantés sur l'épaule gauche pour atteindre la trousse à outils. Il en tira un petit cylindre métallique et le plaça devant la visière. Quand il pressa le bouton, ce fut comme s'il allumait l'arbre de Noël de son enfance. Il projeta le rayon de la torche tout autour de lui pour voir où il se trouvait, puis il le braqua sur cette foutue jambe. Elle était cassée, bien sûr. De même que l'émetteur-récepteur. En revanche, la combinaison avait tenu le coup.

Derrière lui, le haut de la paroi formait comme un auvent, de sorte qu'à la surface, la crevasse n'avait pas cinquante centimètres de large et ne lui permettait pas de voir le ciel. Il se retourna lentement. Tandis qu'il observait les rares étoiles, il

fut pris d'une grande fatigue. À la façon d'une vague, une torpeur tiède le submergea, monta jusqu'aux yeux. De nouveau, il perdit connaissance.

La lumière était un peu bizarre. Dorée, plus chaude. En tout cas, elle lui plaisait, lui donnait une impression de sécurité. En plein jour, la crevasse avait perdu l'aspect mystérieux dû à l'obscurité et aux ombres trompeuses que créait la torche. L'homme restait assis à regarder à travers la fissure au-dessus de lui. En allongeant le bras, il aurait pu atteindre le bord de la fente. Et puis, ses compagnons le cherchaient. Il sourit. Il réussit à bouger la jambe blessée et fut surpris de la facilité avec laquelle il semblait avoir résolu un des problèmes les plus graves. Un petit effort, et il était debout. Au lieu d'une douleur lancinante, un million de fourmis qui montaient et descendaient dans sa jambe. *Bon*, fit l'homme à voix basse. *Bon*.

Il regarda encore vers le haut, parce qu'il y avait quelque chose dans cette lumière... et, tout à coup, il comprit : la lumière qui fusait était pareille à l'éclat doré du Soleil par une splendide journée d'été sur la Terre. Il resta stupéfait, clignant des yeux.

Maintenant, il ne restait plus qu'à chercher le meilleur endroit pour sortir à la surface et rejoindre ses compagnons. Lentement, il se mit en route. L'obstacle se présenta aussitôt derrière une masse courbe qui, raisonnablement, n'aurait pas dû exister. Elle surgissait de la paroi à droite, couvrait toute la largeur de la crevasse et s'étendait vers le haut. Un entrelacement de racines et de branches, vraie barrière végétale.

Les yeux écarquillés, l'homme s'immobilisa, tandis que son esprit enregistrerait des choses impossibles : la couleur, le feuillage luxuriant, la plante elle-même. *Je délire*, conclut l'homme. Et pourtant, cette lumière et, maintenant, ce végétal, tout ça est bien réel !

Il commença à avancer vers la forme enchevêtrée. Plus il s'approchait, plus il sentait décroître sa peur face à cette chose si extravagante, tellement illogique. Puis la sensation initiale d'étrangeté fit place à un sentiment de sympathie, comme s'il avait retrouvé un voisin dans un pays lointain, et, soudain, une digue se rompit en lui ; telle une onde, une émotion le submergea. De grosses larmes lui vinrent. Il s'agenouilla en sanglotant devant ces branches pareilles à des bras familiers, doux, caressants, se laissa tomber sur cette couche accueillante, s'abandonna, comme sur le lit d'une amante. En une immense étreinte, ses bras se joignirent à d'autres bras, qu'il découvrait et qu'il avait toujours connus, tandis que les fleurs, pareilles à des doigts légers caressaient son casque et son corps maladroit enfermé sous la combinaison et que la mousse offrait ses lèvres aussi douces que celles d'une femme... Souvenirs resurgis en foule. L'homme ferma les yeux. Amitié, amour, non pas à la mesure de l'humain, mais à la mesure de l'univers, d'intelligence vivante à intelligence vivante, indépendamment, au delà, des sentiments humains impurs et limités. Lui, avec ses « limitations », devait, en fait, « humaniser » ces sentiments, les rendre compréhensibles.

Il eut l'impression que son être se dissolvait et voulait atteindre les dimensions du cosmos pour l'embrasser en une étreinte muette, mais, en même temps, dans sa lucidité et son humilité, il se heurtait à ses limites humaines, à l'impossibilité de transmettre son expérience.

Alors, la douleur à la jambe l'emporta, et il se retrouva appuyé à la paroi de boue, immergé dans les ténèbres, hurlant.

Sous la combinaison, ses membres avaient enflé. À travers le gant, il sentait le

gonflement qui avait transformé la jambe en une masse turgescente. *Je suis foutu*, dit-il à haute voix. *Je ne sortirai plus de cette saloperie de fosse, c'est sûr.* Il suçà un peu d'eau au tuyau d'alimentation. Le témoin d'oxygène indiquait un flux régulier et une réserve suffisante pour une quinzaine d'heures. *Qu'est-ce que je peux faire en quinze d'heures si les autres ne me retrouvent pas ?* se demanda-t-il.

Au-dessus de lui, le ciel s'éclaircissait. *Il se lève*, pensa-t-il. *Et ce sera la dernière fois que je verrai le soleil de cette planète. J'espère qu'il y aura la lumière que j'ai vue en rêve... on aurait vraiment dit le Soleil de la Terre ? Je voudrais...* Une vague de nausée le gagna soudain et il eut du mal à ne pas vomir. *Oh ! non ! Pas ça*, dit-il d'une voix cassée. Une autre vague survint, plus violente, et, cette fois, il ne réussit pas à la contenir. Les spasmes se succédaient. Puis l'homme glissa lentement et s'écroura, épuisé.

Quand il retrouva quelque force, une heure ou quelques minutes après, il eut l'impression que la douleur à la jambe s'était un peu atténuée, mais, maintenant, il n'aspirait qu'à dormir et, peut-être, à épuiser la réserve d'oxygène avant de se réveiller.

Il en alla autrement. Encore une fois, la lumière filtra dans la crevasse et arracha l'homme au refuge de l'inconscience. Quand son cerveau sortit des brumes, il sentit enfin qu'il était prêt. Il suffisait d'une légère entaille dans la combinaison.

Il avait déjà le couteau en main quand il fut arrêté par le témoin d'oxygène. Flux régulier et réserve pour environ vingt-trois heures. *Peut-être que la première fois, je n'ai pas bien vu*, pensa-t-il. *Il faisait sombre, et j'ai lu quinze heures et pas vingt-cinq. Si je dispose encore de vingt-trois heures, quelque chose peut encore arriver... mais comment savoir si ce que je vis, c'est la réalité ?* Il saisit sa jambe au niveau de la blessure et serra de toute la force qui lui restait. Il hurla, mais, en même temps, il se rendit compte que son cri avait été un réflexe conditionné, parce qu'il n'était pas tellement utile.

— Ça va, dit l'homme à haute voix. Maintenant, il ne devrait plus y avoir de doutes. Il suçà une bonne dose de concentré vitaminé et quelques gorgées d'une eau agréablement fraîche. Et il se mit sur ses pieds.

Il n'y avait pas à hésiter sur la direction à prendre. Derrière la courbe, pas trace de végétal, bien entendu, rien que le fond accidenté de la crevasse qui montait légèrement. Monter ? Sa condition physique le lui interdisait, mais, en lui-même, l'homme eut un sursaut de joie. Lentement, s'appuyant à la paroi, il continua à monter le long de l'étroit boyau, parvint à une deuxième courbe, la dépassa. À ce point, il aurait dû se trouver à la surface.

Mais le sentier continuait à monter. La paroi de gauche gardait une hauteur constante, alors que celle de droite s'abaissait progressivement. À une dizaine de mètres, une autre courbe se présenta, cette fois en direction opposée. De nouveau, l'homme ne savait plus où il en était. Il s'arrêta, inquiet, et regarda autour de lui. *Je comprends*, dit-il. *Malgré le témoignage de mes sens, ça, c'est encore le délire. Donc, conscient ou non, je dois continuer.*

Ce qu'il découvrit au delà de la dernière courbe fit que, d'un coup, ça n'avait plus aucune importance de savoir s'il vivait dans la réalité ou dans le labyrinthe de l'inconscient. Soudain, une seule chose était primordiale : sa présence dans cette portion d'espace. Aussitôt, la situation lui apparut claire, limpide. Il n'y avait plus de problème de survie. L'unique, l'impérieuse nécessité était de participer le plus intensément possible à ce qui se produisait. Le fond de la crevasse n'était maintenant qu'un plan étroit, ouvert à pic sur la mer, et l'homme eut l'impression de

se trouver sur une terrasse suspendue dans le ciel. Appuyé à la paroi, il sentit que tout le paysage n'était que couleur, comme l'azur du ciel, qui n'avait plus le sens habituel du mot « azur » – il ne fallait pas dire que le ciel « avait », mais qu'il « était » cette couleur. C'était la seule et logique conséquence de cet état de choses... Et le rythme était tellement parfait que toute variation modifiait l'ensemble, de telle sorte que l'équilibre des couleurs restait constant. Et l'homme ne se sentait pas étranger à l'ensemble, car, avec sa combinaison couverte de terre et le casque plein de vomis, il constituait un élément, une tesselle irremplaçable dans toute une mosaïque. Sa présence physique et colorée était indispensable dans ce fragment d'espace et de temps, si on voulait que la symbiose ait lieu avec tout ce qui l'entourait, jusqu'au niveau le plus intime, car chaque molécule de son corps vibrait en résonance avec des milliards et des milliards d'autres molécules...

Alors il comprit ce qu'aucun autre homme n'avait compris à ce point. Il vit ce que signifiait la beauté, ce que les artistes avaient toujours essayé de traduire par la couleur, la forme et le rythme, ce que les hommes, depuis leur apparition sur la Terre, avaient voulu dire par la musique, la peinture et la sculpture, avec des mots et avec toutes les autres formes d'expression. Il mesura les tentatives passées pour traduire naïvement la beauté dans les limites des possibilités humaines. Il éprouva de la sympathie pour les erreurs et les insuffisances.

Il fit un pas en avant. Des vibrations parcoururent l'espace, donnant l'impression que l'ensemble était vu à travers un kaléidoscope, même si, pour un œil humain, seule la position de l'homme avait changé. *Mais pourquoi tout ça, pour une douleur provoquée par une simple fracture ?* se demanda-t-il.

Il cherchait une réponse quand la sensibilité nouvelle qu'il venait d'acquérir l'avertit soudain que la perfection laissait apparaître un défaut, une fausse note dans le puissant rythme dont il faisait partie. Il le repéra aussitôt : dans l'espace entre le sentier et la surface de la mer, il fallait la présence de ce segment bleu en suspension. L'homme se demanda pourquoi la splendeur du spectacle avait été brusquement compromise, ce qui le mettait physiquement mal à l'aise. La beauté s'était évanouie dès que s'était imposé ce volume bleu suspendu au-dessus de l'eau. Maintenant, il se trouvait impuissant devant une situation qui lui échappait et, en même temps, lui était intolérable.

C'est alors que, de l'autre côté du sentier, l'être apparut.

Lentement, il s'approcha de l'homme, en projetant sa partie antérieure vers le haut, le reste du corps n'ayant apparemment pas de contact avec le sol, comme pour éviter de trop se matérialiser. Un être éthéré, translucide, élégamment réduit à ses lignes essentielles, lisse mais sans rien de visqueux.

L'apparition s'immobilisa, et à cet instant l'homme éprouva de nouveau le sentiment d'amitié et d'amour ressenti devant le végétal. Aussitôt, il essaya de s'approcher de la petite créature.

Mais celle-ci, en un seul mouvement harmonieux, sortit du sentier et se précipita dans le vide qui dominait la mer.

L'homme hurla, portant ses mains gantées devant sa visière dans un geste de terreur incontrôlable. Quel sacrifice ! Quelle façon de mourir ! Même s'il ne connaissait pas la nature de cet être, il avait la certitude que ce n'était pas un geste normal comme le vol pour un oiseau, mais un acte tout à fait étranger à son caractère, un suicide.

— Pourquoi ? s'écria l'homme. Pourquoi ?

La créature se précipitait vers les vagues, mais son mouvement n'était pas

chaotique. En accord avec sa structure, elle planait, élégante, douce et tranquille, en beauté. L'homme s'approcha du bord du sentier et leva les yeux. Alors tout devint clair. Au cours de la chute, la lumière frappait la créature sous un angle qui faisait ressortir de son corps une très nette tonalité bleue. Et, comme, en fait, elle ne tombait pas mais diminuait harmonieusement de taille, elle formait maintenant un volume suspendu au-dessus de l'eau. L'ensemble du paysage s'était recomposé, et l'homme sentit que la perfection se rétablissait. Il éprouva de nouveau un sentiment de complétude.

Mais aussi une grande fatigue. Il avait trouvé un frère dans l'immensité du cosmos, pour le perdre aussitôt. De nouveau, il se sentit humain, minable, limité, fruste, dégoûtant. Avec une douleur atroce à la jambe...

Il ouvrit les yeux. Autour de lui, il ne vit que la pierre sombre et bourbeuse de la crevasse, mais il ne ressentit ni déception ni révolte. Puis il resta les yeux fixés sur la paroi d'en face, sans rien voir. Par la suite, il s'aperçut à peine que l'oxygène s'épuisait.

Une paix profonde l'avait gagné.

Quand la créature s'approcha de lui, sa joie fut complète. Il lui sourit et il perçut dans son esprit un sourire qui lui répondait. *Merci*, dit l'homme. La créature s'immobilisa près de lui. *Je suis content de te retrouver*, dit encore l'homme. *Je croyais t'avoir perdu. J'ai tant souffert. Je n'avais pas pleuré depuis mon enfance.*

Dans l'esprit de l'homme, la créature répondit : *je ne me suis jamais éloigné de toi.*

— Comment as-tu fait pour diriger mon délire ? demanda l'homme. Comment as-tu fait pour reconstruire dans ma tête le spectacle de la Terre ? Et, dans l'attente de la réponse, il ferma les yeux, épuisé.

— Quelquefois, ton esprit était comme un cadre dans lequel je pouvais voir et comprendre la signification du monde d'où tu viens et ce que tu es au-delà de ta réalité matérielle. Mais, d'autres fois il descendait un voile qui obscurcissait le cadre et je ne pouvais rien lire. Je crois que ça dépendait de ta blessure.

L'homme demeurait les yeux fermés. Il haletait. *Oui*, dit-il, dans un souffle. *J'ai compris. Et quand je n'étais pas conscient, tu as fait en sorte que je te connaisse...* Il se tourna vers la créature à côté de lui et la regarda. *Le végétal, dit-il. C'était ça la signification de notre monde comme il était autrefois... tu as atteint ton but... j'ai compris l'amour et l'amitié, et puis, ton sacrifice sur la roche pour me faire comprendre la beauté et ce qu'il faut faire pour l'atteindre... j'ai compris. Mais, maintenant, dis-moi... qu'est-ce que je peux faire pour toi ?*

La créature demeurait immobile. *Tu as déjà assez fait quand tu m'as rencontré.*

— Mais je n'ai rien fait, dit l'homme avec toute la force qui lui restait, je suis simplement tombé.

— Tu aurais pu ne pas me répondre, ne pas accepter ma présence physique.

Il y eut un long silence pendant lequel les deux créatures restèrent immobiles, l'une à côté de l'autre, dans le silence infini de la planète. Puis la créature reprit : *Il y a eu ici des êtres venus d'autres mondes. À tous j'ai fait la même offre, mais personne ne l'a comprise. Tes semblables, là bas, à la surface, ne n'ont pas compris, eux non plus. Dans les moments où leur esprit s'éclaircissait et où je pouvais lire, je les ai appelés et je les ai invités à une rencontre... mais personne n'a répondu.*

L'homme ne parvint pas à comprendre les dernières paroles de la créature. Le casque pencha imperceptiblement d'un côté. Il y eut comme un cri, et, pendant encore un instant, l'homme retrouva sa lucidité. *Attends-moi !* cria la créature dans

son esprit. *Quand ton vaisseau est descendu, le feu qui le soutenait était trop proche de moi. Pour nous aussi il existe une mort physique... et maintenant je suis moi aussi en train de mourir. Je voudrais être plus près de toi...*

L'homme regarda la créature à travers un voile de plus en plus épais et sourit. Il étendit un bras, mais il ne put l'atteindre. Alors quelque chose bougea dans le corps de la créature, elle s'allongea dans une émouvante tentative pour former un bras humain et, à l'extrémité, elle se divisa lentement en cinq petits doigts, jusqu'à finir par rassembler à une main humaine. Quand les deux mains purent se toucher, elles s'étreignirent. Et elles ne bougèrent plus.

Le sol tremblait sous la progression du gros véhicule. Puis celui-ci s'arrêta, deux hommes en descendirent et avancèrent précautionneusement vers le bord de la crevasse. Soudain, une voix résonna dans les écouteurs : *Je l'ai trouvé ! Il est là en bas, il est là en bas !* Un juron étouffé, puis les écouteurs se remplirent à nouveau d'exclamations superposées, désordonnées : *Il y a quelque chose avec lui – On dirait... on dirait quelque chose de vivant. Eh ! Toi ! Vite ! Viens ici ! Tu la vois, toi aussi, cette saleté ? J'ai l'impression que c'est cette monstrueuse saloperie qui l'a tué ! Maintenant...*

— Attends ! cria l'autre. Mais déjà l'arme avait fait feu avec précision et avait atteint sa cible.

— Et alors ? dit l'homme à son compagnon qui était resté silencieux depuis que le véhicule avait repris le chemin du retour. On dirait presque que tu m'en veux d'avoir nettoyé cette ordure. Je devais la laisser faire, d'après toi ?

— Elle était déjà morte, dit-il d'un ton neutre. Ils étaient déjà morts tous les deux.

— Et comment tu le sais ? Tu habites sur cette cochonnerie de planète, toi ? Qui était ce tas de merde, hein ? Ton frère ?

L'autre ne répondit pas. Il regardait par la vitre. Encore quelques centaines de mètres, et ils auraient atteint l'astronef.

— Peut-être que tu as raison, dit-il enfin. Et pourtant... cette espèce de tentacule que Den tenait serré dans sa main, en souriant... On aurait dit... bof ! je ne sais pas.

FIN

L'Extraterrestre de MIR

(Joëlle Brethes)

— Y'a un extraterrestre sur la station MIR !

— Vraiment ?

— Parfaitement, ma chère, et il paraît que... »

Depuis que la nouvelle, qui aurait dû rester secrète, s'était ébruitée, la Terre était en ébullition.

Les médias avaient essayé d'avoir des détails croustillants à mettre sous les yeux de leurs fidèles ou à verser dans leurs oreilles, mais les instances politiques et scientifiques avaient frappé sur la table. Furieuses que l'événement eût été divulgué, elles avaient clairement fait savoir que l'extraterrestre serait d'abord vu, étudié, interrogé et mis en fiches par un comité international avant d'être présenté aux caméras et aux appareils photographiques des *paparazzi*.

Par prudence, évidemment ! Car enfin, ce personnage, d'où sortait-il ?

Venait-il vraiment des espaces sidéraux ?

N'était-ce pas plutôt un espion ? Ou un farceur de génie ?

Et puis d'abord, existait-il vraiment ?

— Un extraterrestre ? Allons donc ! avait d'abord dit le technicien américain qui, le 29 septembre 1997, avait été le premier à recevoir l'information. Et il l'avait clamée haut et fort comme une bonne plaisanterie.

Le médecin de la base qui supervisait l'opération s'était quant à lui inquiété. S'agissait-il d'un délire ? D'une hallucination collective ? On pouvait tout craindre puisque l'ensemble des spationautes de la station, les anciens comme les nouveaux, avaient confirmé la véracité de l'affirmation.

— Faites-le nous voir, ce phénomène ! avait-il exigé.

Mais il s'était heurté à un refus catégorique. L'extraterrestre était timide et se refusait, selon l'équipage, à s'exhiber. Il suffisait d'être patient : on le verrait quand il serait sur Terre. Si toutefois on l'autorisait à débarquer dans la dignité et la discrétion. Dans le cas contraire...

— Qu'est-ce qui se passera dans le cas contraire, hein ? Qu'est-ce qui se passera ? tonna Youri Koptev qui, dès l'annonce de la nouvelle, avait frété un avion spécial, et venait d'arriver de Moscou.

— Dans le cas contraire, il partira comme il est venu, répondit Titov penaud.

— Et il est venu comment ? demanda le médecin de la NASA.

Il y eut un moment de silence. Les spationautes n'avaient aucune idée de la façon dont l'extraterrestre s'était introduit dans la station. À un moment, il avait été là, un

point c'est tout. Il ne s'était même pas présenté et avait tout de suite entrepris de leur donner un coup de main.

Et il avait l'air " calé "...

Et il avait l'air costaud...

Et il avait l'air...

Il avait l'air de quoi, au fait ? La question cruciale circulait à mi-voix dans les travées de techniciens installés devant leurs claviers d'ordinateurs. Elle finit par trouver son expression dans la bouche agressive du Russe qui semblait avoir pris les choses en mains :

— Il ressemble à quoi, votre extraterrestre-timide-qui-refuse-de-venir-devant-la-caméra ?

Nouveau silence perplexe d'un des spationautes, plein cadre sur les écrans de contrôle de la NASA.

— Ben...

D'autres questions s'étaient succédées qui n'avaient attiré qu'un silence embarrassé unanime. Il était inutile, apparemment, de harceler l'équipage. Le plus raisonnable était d'attendre le retour de la mission.

Sur MIR, les spationautes contemplaient cependant le nouveau venu avec curiosité. À quoi ressemblait-il, en effet ?

À pas grand chose.

C'était une sorte d'amibe grand format dans laquelle il eût été vain de chercher un équivalent humain.

— Ils vont avoir un choc quand tu débarqueras, fit Chrétien pensif.

— Pourquoi auraient-ils un choc ? Vous n'avez pas eu l'air choqué, vous, en me découvrant à bord, fit remarquer l'extraterrestre.

— C'est vrai... Mais c'est sans doute dû à l'atmosphère. Cet infini qui nous entoure...

— Je comprends, fit l'extraterrestre : *à grands espaces, esprits ouverts ; à espaces bornés, esprits étroits...* Ce n'est pas illogique. Heureusement que vous vous ressemblez tous étonnamment. J'imagine, dans le cas contraire, les problèmes posés par la moindre différence : les moqueries, les insultes, les mises à l'écart...

— Ben... bredouilla Jean Loup Chrétien.

— À vrai dire... surenchérit David Wolf.

Et chacun soupira, évoquant intérieurement les drames de son petit coin de planète. Guerres, persécutions, sottises chamailleries. C'étaient de simples mais terribles constats que ne tempérerait aucun remords, juste un soupçon de lassitude.

L'extraterrestre frissonna. Il avait machinalement pénétré ces pensées humaines, et avait reçu le choc d'images d'une violence et d'une sottise insoutenables.

— C'est affreux, gémit-il... Êtes-vous tous aussi sectaires ? Aussi persuadés que votre couleur, votre religion, vos idées sont les meilleures ?

— Ben...

Il y eut quelques regards en coin, et l'extraterrestre en fut très affecté : il perdit ses jolis reflets verts et devint grisâtre. Il sembla aussi se recroqueviller sur lui-même.

— Ça ne va pas ? demanda Wolf.

Mais il n'eut aucune réponse et l'extraterrestre fut inerte et silencieux pendant quelques heures. Comme il était inutile de le regarder en se tournant les pouces, les spationautes le laissèrent à ses tristes réflexions pour mettre en route les expériences de leur programme.

— Il faut absolument que je sache ce qui se passe sur votre planète, fit soudain l'extraterrestre en sortant de sa torpeur. Je veux la voir.

Il devait avoir fini sa crise de mélancolie car il avait presque retrouvé ses couleurs initiales.

— Comment ça, *voir notre planète* ? demanda Chrétien. N'importe qui peut la voir par le grand hublot de la station juste en face du principal ordinateur de bord.

— Ce n'est pas un spectacle que je veux, protesta l'extraterrestre, je veux voir comment on vit chez vous. Vous communiquez avec votre base terrestre, n'est-ce pas ? Vous devez donc avoir un moyen de capter des images d'actualité. Je veux voir ces images.

— Nous ne sommes pas équipés pour ça, mon vieux, désolé, fit Chrétien.

— Ce ne doit pas être compliqué de capter les enregistrements que vos satellites diffusent sur l'ensemble de votre globe !

— Non, ce n'est pas compliqué, mais nous avons été envoyés ici pour autre chose que pour nous affaler devant des émissions de télévision.

— Vous, peut-être, mais moi, j'ai tout mon temps et je dois savoir.

— C'est impossible. Le matériel disponible n'est pas adapté à ce genre de retransmissions.

— Je peux me débrouiller tout seul. Montrez-moi ce que je peux utiliser et laissez-moi faire.

Après concertation, les spationautes confièrent à leur hôte du matériel périmé ou abîmé destiné à revenir sur Terre. Après tout, si ça l'amusait...

Grande fut donc leur surprise, quand, peu après, ils se rendirent compte que l'extraterrestre, lové dans un siège, regardait défiler des images sur l'écran d'un moniteur qu'il devait avoir bricolé.

— Comment est-ce qu'il a fait ça ? balbutia Parazynski.

— Va savoir ! répondit Wolf.

Et les spationautes, aussi admiratifs qu'étonnés, s'agglutinèrent dans l'étroit passage pour essayer de " voir " ce que regardait leur hôte... Mais leur cerveau était bien incapable de profiter des images tant elles défilait vite. Le spectacle, d'ailleurs, ne devait pas être très réjouissant à en croire la teinte grisâtre qu'avait de nouveau pris l'extraterrestre.

— C'est affligeant ! Affligeant ! murmurait celui-ci périodiquement. Affligeant et incompréhensible !

— Qu'est-ce qui est affligeant et incompréhensible, mon vieux ? lui demanda Chrétien.

— Tout ! À vrai dire, je ne comprends rien à rien.

— Rien, c'est vague ! Et c'est vaste !... Par exemple ?

— Des exemples, il y en a des milliers. Parmi les plus sots, celui de la misère et de la famine : comment peut-on laisser mourir ses voisins alors qu'on ne sait plus où stocker ses propres réserves ? Pourquoi détruire des tonnes de marchandises au lieu de les distribuer à ceux qui sont totalement démunis ? Ce serait plus logique, non ?

Les dix spationautes se regardèrent ébaubis.

— Non, ce ne serait pas logique, lança Wolf avec détermination, ce serait même idiot, au contraire. Voyez-vous, l'ami, quand une denrée devient rare, elle prend de la valeur. Alors vous pensez bien que...

Et il se tut devant l'énormité de ce qu'il allait dire et dont l'horreur venait de lui sauter aux yeux.

— Évidemment, ce serait différent si l'argent n'existait pas, fit-il confus.

— On ne peut pas vivre sans argent, coupa Foale. D'ailleurs, s'il n'y avait pas d'argent à gagner, qui travaillerait ?

— Celui qui a l'argent a le pouvoir de décision, fit pensivement Parazynski.

— Les femmes le regardent d'un autre œil, fit Chrétien en lorgnant Wendy qui se contenta de hausser les épaules avec dédain.

— En tout, cas, sans argent, pas moyen d'acheter des objets, de se nourrir, de... Bref, de consommer...

Une grande dispute s'ensuivit sur les bienfaits et les méfaits de l'argent, sur ses avantages et ses inconvénients. Sans perdre une miette de la conversation, l'extraterrestre entreprit d'achever le déchargement de la navette. Les spationautes tireraient meilleur parti d'une telle discussion que d'un pénible transbordement en apesanteur. Il ferait cela bien plus facilement qu'eux, lui, et bien plus rapidement !

Après des heures et des heures de confrontation, la discussion n'avait pas avancé ; ou plutôt le problème s'était déplacé. Les défenseurs de l'argent

l'attaquaient maintenant avec virulence tandis que ceux qui le vomissaient lui trouvaient brusquement des vertus insoupçonnées. L'extraterrestre leur fit remarquer qu'ils étaient d'accord, l'argent n'étant ni bon ni mauvais par nature mais dépendant de l'usage qu'en faisait son possesseur.

Peu après, ils surprirent l'extraterrestre devant un défilé d'images publicitaires. Il avait capté la *Nuit des Publivores* de l'année précédente, et venait d'arrêter l'image sur un superbe mâle tirant pensivement sur sa cigarette. Autour de lui, se pressaient de jolies jeunes femmes admiratives...

— Voir une vie partir en fumée est-ce vraiment poétique, pour vous autres, Terriens ? interrogea l'extraterrestre.

Et la discussion glissa vite sur l'inutilité de beaucoup des produits dictés par le marché et dont, on pourrait facilement se passer... Que de problèmes posés par nombre de ces produits souvent nocifs : cancer du poumon causé par le tabac, alcoolisme générateur de maladies mais aussi de troubles divers dans des familles, d'accidents souvent mortels sur les routes... Autant de maux créés de toute pièce par une société qui s'effiloçait. Une minorité de ses membres en vivait grassement, d'autres, beaucoup plus nombreux, en mouraient. Ceux qui restaient regardaient le spectacle avec, au cœur, un épouvantable sentiment d'impuissance et de lassitude.

Et l'argent, encore l'argent comme moteur infernal...

Heureusement qu'il y avait la poésie, la peinture, l'ART en général... Mais à y regarder de plus près, l'Art était-il si désintéressé que cela ?...

Et les spationautes n'en finissaient pas de discuter tandis que l'extraterrestre, faisait les relevés des expériences délaissées, prenait l'initiative d'en lancer d'autres, accomplissait à lui seul les différentes tâches de la mission.

Le lendemain, les spationautes cherchèrent en vain leur nouveau passager.

— L'ami !... Où es-tu ? appelèrent-ils en commençant à fouiller l'étroit espace qui n'offrait pas beaucoup de cachettes et qu'ils auraient tôt fait de passer au peigne fin.

— Ne me cherchez pas, vous ne pouvez pas me voir pour le moment, fit une voix sourde ; je suis en train de me mettre à votre portée.

— Comment ça, à *notre portée* ? demanda Wolf.

— Je me prépare à notre retour sur Terre. Ne vous inquiétez pas : je serai très bientôt parmi vous, et tel que vous et les autres me souhaitez sans doute. Laissez-moi me concentrer sur ma tâche et faites comme si je n'étais pas là.

Ainsi firent les spationautes. Et le matin suivant :

— C'est... c'est toi l'ami ? fit Chrétien en découvrant un humanoïde, installé dans un siège.

— Ce n'est pas *moi*, tout au plus une représentation de ce que vous pouvez, si vous le voulez, appeler mon *moi*. Mais quelle importance ?... J'ai pris un peu de chacun d'entre vous ; j'espère que cela vous conviendra et conviendra aux autres le moment venu. Tout de même... Je ne pensais pas que des organes aussi spécialisés seraient aussi mal commodes.

— Mal commodes des jambes pour marcher ? Des bras pour saisir ? Un système pour respirer, se nourrir, se reproduire ? Tu plaisantes, l'ami... Je ne sais pas comment tu fonctionnais *avant*, mais...

— Mais tu as pu en voir les résultats : sans jambes, je me déplaçais mieux que vous sur cette station ; sans bras, j'ai pu faire à votre place le déchargement de votre navette... Et il serait trop long de vous expliquer le reste. Trop long et trop compliqué.

— Mais enfin... D'où viens-tu, et qui es-tu exactement ? intervint Wetherbee.

— Vous êtes nombreux, comme ça, à vous balader dans l'espace ? demanda Bloomfield.

— Et comment diable est-ce que tu as fait pour te métamorphoser de façon aussi radicale ? s'enquit à son tour Parazynski.

Les autres spationautes s'étaient approchés, eux aussi, et faisaient cercle autour de l'extraterrestre qui les regarda alternativement avec une grande douceur avant de répondre :

— Je viens de nulle part en particulier et je peux aller n'importe où. Ce que je suis ? Comme vous, un assemblage d'atomes différant à peine des vôtres...

Les spationautes se regardèrent, interloqués, puis se laissèrent aller à une douce rêverie, de celles qui préludent aux grandes découvertes poétiques ou philosophiques.

C'est le moment que choisit prosaïquement la Terre pour se rappeler à eux. La NASA s'inquiétait de la raréfaction des liaisons entre la mission et la base. L'extraterrestre avait-il contaminé l'équipage ? l'avait-il perverti ?... Les grands patrons du programme, Daniel Goldin en tête, commençaient à envisager l'anéantissement total de la mission, hommes et matériel.

Un seul regard suffit à l'ensemble de l'équipage pour se mettre d'accord et les deux commandants de bord, Wetherbee et Soloviev allèrent posément mettre la transmission radio en panne. Puis, l'opération terminée, ils revinrent parmi les autres, autour de leur hôte. L'expédient leur procurerait trente-six ou quarante-huit heures de paix. Ensuite, on verrait bien. La menace de destruction de la mission ? Il y avait fort à parier qu'elle ne serait jamais mise à exécution. Les enjeux de tous ordres étaient trop importants.

— Où en étions nous ? demanda Soloviev en rompant le silence songeur de l'aréopage. Ah oui ! l'importance de votre *population*, je crois...

L'extraterrestre opina et reprit avec gravité :

— Nous sommes quelques-uns, en effet, à errer ainsi au milieu des galaxies pour veiller à l'harmonie de ses mécanismes, mais nous n'avons que récemment pris conscience de votre existence. Nous vous observons de très loin depuis quelque temps, et je suis venu voir de plus près ce que vous étiez exactement et s'il y avait lieu de vous... *accompagner* ou de vous ignorer.

— Ce que vous avez vu *de plus près* n'a pas eu l'air de vous plaire beaucoup, murmura Wendy Laurence qui n'avait rien dit jusqu'alors. Quelles sont vos intentions exactes, maintenant ?

— Il y a chez vous de bien belles choses et de bien belles personnalités... soupira l'extraterrestre. Dommage qu'elles soient aussi rares, aussi périssables et aussi vite oubliées par ceux-là mêmes qui devraient les prendre pour modèles.

— Vous êtes de belles personnalités non périssables, vous et les vôtres ? ricana Foale.

— De belles personnalités, oui, je le pense, fit l'extraterrestre. Périssables ?... Moins que les vôtres. Beaucoup moins... Car notre *mort*, pour employer un équivalent que vous puissiez comprendre, est une semence pour ce qui nous entoure. Une infime parcelle de notre *moi* éparpillé se posant sur le roc ou le sable stérile de n'importe quelle contrée de l'univers, et c'est l'amorce d'une oasis... Une autre rencontrant un organisme vivant et c'est un Gandhi, un Luther King ou un Christ qui se lève...

Vinogradov et Wolf échangèrent un sourire gentiment narquois :

— Peut-on inversement supposer qu'il existe d'autres êtres vivants, d'une apparence semblable à la vôtre, mais malfaisants ? lança Vinogradov un tantinet provocateur.

— De vilaines âmes, en quelques sorte, ajouta Wolf, des affreux qui viendraient *s'éclater* au-dessus de notre planète pour provoquer, exprès, des catastrophes ou pour créer des monstres de cruauté et de bêtise.

— Vous ne savez pas si bien dire, acquiesça l'extraterrestre. Et si nos semences de vie tombent plus rarement sur vous que leur semence de mort, c'est qu'ils vous ont sans doute repérés depuis plus longtemps, qu'ils rôdent depuis plus longtemps autour de vous, et se plaisent à vous déformer à leur image.

— Et vous ne pouvez rien faire, vous, les *parfaits* pour rendre impossible cette situation ? Vous avez peur d'eux ? Peur qu'ils vous éliminent ?

L'extraterrestre eut un joli sourire triste et un geste gracieux de la main :

— Nous les tenons à distance, mais nous ne pouvons pas les détruire sans semer leur mortel poison, de même qu'ils ne peuvent pas nous anéantir sans

répandre nos germes de vie... Que nous le voulions ou non, nos destins sont liés. Nous sommes obligés de cohabiter pacifiquement... dans l'intérêt de tous.

— Si seulement nous pouvions en faire autant ! murmura Wendy. Ce serait la solution à tous nos problèmes...

Il y eut de nouveau un long silence, chacun se laissant pénétrer par ce sentiment de plénitude mystique qui, ils le savaient bien, se ratatinerait comme une pomme au soleil dès qu'ils seraient de retour sur la planète bleue. C'est Vinogradov qui rompit le charme :

— Vous ne nous avez pas dit comment vous aviez pu aussi vite devenir ce que vous êtes pour le moment. On pourrait se métamorphoser, nous aussi ? Devenir par exemple ce que vous étiez le jour de votre arrivée ?

L'extraterrestre rit doucement. Ce n'était pas moquerie mais tendresse et c'est d'ailleurs ainsi que le prirent les dix spationautes, de nouveau pendus aux lèvres de leur hôte.

— Avec un stock de pierres, ne peut-on faire indifféremment un chemin, un hangar, une maison d'habitation, un château ? murmura-t-il. Tout dépend de leur agencement, de la technique mise en œuvre et bien sûr, *bien sûr*... de l'habileté de l'artisan.

Les spationautes acquiescèrent, pensifs. Ils étaient sans nul doute de piètres artisans comparés à l'extraterrestre. Mais ils se regardèrent et regardèrent ce qui les entourait avec un regard neuf. Quand ils retourneraient sur la Terre, ils reprendraient sans doute leurs œillères et en souffraient déjà.

Chaque jour qui passait apportait sa moisson de découvertes. Après les grands problèmes humains, les spationautes réfléchissaient sur ces petits défauts qui rendent la vie impossible aux autres ou à soi-même...

Alors, la veille du retour programmé d'Atlantis :

— Je voudrais ne pas retourner sur terre, confia Wendy à l'extraterrestre. J'ai peur de ce qui nous y attend. Ne pouvez vous m'emmener avec vous dans l'espace ? Apprenez-moi comment devenir comme vous.

L'extraterrestre la regarda avec bonté.

— Quand je déciderai de retourner là d'où je viens, je ne suis pas sûr que vous aurez encore envie de m'y accompagner.

— Pourquoi ? protesta Wendy.

— À cause de tous ces liens avec la Terre que la distance a relâchés mais qui se feront de nouveau sentir dès que la navette aura quitté cette station.

Wendy baissa la tête. Elle allait bientôt revoir des amis qu'elle aimait et qui l'aimaient ; elle allait bientôt reprendre possession de choses auxquelles elle était

attachée... Ce ne serait pas facile, en effet, de les retrouver pour renoncer aussitôt à eux.

— Il faut être plus léger que le souffle du vent pour me suivre là où je dois nécessairement retourner un jour, murmura l'extraterrestre. Et vous autres, terriens, êtes pieds et poings liés à vos possessions, à vos affections... Chacun sa voie, chacun sa vie.

— Vous n'aimez personne, vous ?

— Mon amour enveloppe tout, pénètre tout...

— Même les *malfaisants* ?

— Ma pitié est tendresse et j'ai beaucoup de pitié pour eux...

— Et vous ne possédez vraiment rien ? Je ne peux pas m'imaginer sans rien, moi. Ceux qui n'ont rien sont malheureux et ils font tout pour posséder quelque chose comme les autres.

— Quand on ne possède rien, murmura l'extraterrestre, on ne peut rien perdre.

— C'est inhumain, cette façon de voir.

— Je ne suis pas humain...

— Êtes-vous...

Elle hésitait, n'osant pas poursuivre. Il se moquerait d'elle. Ses yeux brillèrent d'ailleurs de malice car il devait déjà connaître la pensée qui venait de germer en elle.

— Êtes-vous Dieu ? se décida-t-elle.

— Dieu, c'est la perfection absolue, sourit l'extraterrestre. Vous le cherchez en moi qui suis moins imparfait que vous... Je le cherche peut-être moi aussi dans un être encore plus parfait que moi...

— Alors, vous êtes un ange ?...

L'extraterrestre secoua légèrement la tête, mais il ne répondit pas.

Le 5 octobre en fin d'après-midi, Atlantis pénétra sans problème dans l'atmosphère terrestre. Une curieuse torpeur s'empara aussitôt de l'équipage.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? tonna Koptev en pointant un doigt tremblant vers l'immense panneau de contrôle mural de la NASA.

Une semence d'or entourait la navette et commençait à s'éparpiller dans l'air. C'était très beau, très mystérieux et très émouvant...

Quand Atlantis se posa à Cap Canaveral, l'extraterrestre n'était plus à bord.

FIN

La Machine

(Eduardo Julio Carletti)

© Eduardo Julio Carletti. Reproduit avec l'aimable autorisation de l'auteur. Traduit de l'espagnol (Argentine) par Pierre Jean Brouillaud. Inédit dans sa version française.

Il n'y avait pas de brume ce jour-là. On distinguait les voies sur une assez grande distance, jusqu'à la courbe de la montagne, pour être précis. Marini appuya prudemment le pied pour faire un pas de plus. Il était nu. Entre les traverses du chemin de fer, une infinité de pierres cassées montraient leurs bords tranchants. S'il se blessait le pied, il lui faudrait abandonner, et tout le village devrait attendre que la coupure guérisse. Les gens porteraient sur lui un autre regard. Bon, il se montrait utile, mais un peu fou.

Marini était fort. Il avait passé les trois-quarts de sa vie à charger des charrettes dans les champs de son oncle et il avait développé une solide constitution. Depuis sept ans, il faisait travailler ses muscles au moyen d'exercices spéciaux qui renforçaient l'équilibre et fortifiaient le cœur. À une époque où tant de gens souffraient de la faim, tout le village l'avait nourri et protégé, lui permettant de penser à autre chose qu'à sa subsistance.

En plus de ses activités agricoles, il avait étudié la mécanique et l'électricité. Presque tout le monde étudiait ce genre de choses. Ce n'était pas des matières faciles, car on n'avait pas la possibilité de pratiquer. Vu la façon dont les livres étaient conçus, il aurait fallu, pour apprendre la mécanique, avoir les instruments devant soi, s'en servir et résoudre de la sorte les problèmes. Aucun des auteurs de ces livres n'avait eu à affronter la mécanique comme s'il s'agissait d'une étude théorique. Mais, depuis l'Évènement, beaucoup de tâches manuelles se présentaient ainsi.

Heureusement, Marini s'était bien débrouillé en physique et avait une bonne formation. Maintenant, il lui fallait montrer à quoi ça servait.

La locomotive se trouvait à une vingtaine de pas, un peu rouillée mais intacte. Elle restait là depuis plusieurs générations. Marini fit un pas mais commença à sentir le Tenseur. Ça donnait l'impression d'étouffer, comme si vous dormiez sur le ventre avec un bras replié sous le corps. Une pression diffuse, mais une gêne sur la poitrine.

Il fit quelques pas. Chaque centimètre se faisait plus difficile. La résistance se manifestait de deux façons : l'étouffement dans la poitrine dû au Tenseur qui, bientôt, deviendrait douloureux et le terrain qui semblait se modifier et qui exigeait toujours plus d'effort de ses muscles, car la pente ne cessait d'augmenter.

Il n'existait pas vraiment de déclivité : le terrain paraissait plat, et la différence tenait à la force de gravité. Pour ses jambes, la rampe semblait avoir atteint trente degrés.

Marini transpirait abondamment, bien que le jour se soit à peine levé et que la température soit basse. Il fit un pas de plus. À douze pas de la machine, il eut l'impression qu'une main puissante lui saisissait le cœur, le serrait et, en même temps, tirait en arrière comme pour l'arracher dans son dos. Le Tenseur. Il lui résistait.

À sept pas, par l'effet conjugué de ces barrières – la force de gravité croissante et le Tenseur – il avait l'impression de se cramponner sur un versant à soixante degrés, suspendu au-dessus de l'abîme, avec un poids de cent kilos tenu par un crochet fiché dans son cœur. Cette chose qui tirait sur le cœur, c'était qu'on appelait le Tenseur. Sa fonction consistait à empêcher les hommes d'atteindre tout ce qui était interdit. La force du Tenseur augmentait de façon exponentielle à mesure que l'on avançait vers ces interdits.

Marini avait envie de crier. Il enfonça les doigts de pied entre les pierres, à la recherche d'un terrain solide où s'accrocher. Sa progression se comptait alors en centimètres. Maintenant, il n'essayait plus de calibrer la douleur dans son cœur et dans ses muscles. Peut-être s'arrêterait-il. Parce qu'il serait mort.

Il se donna un répit, à cinquante centimètres de la locomotive, et il l'observa, tandis qu'il tentait de reprendre des forces. Il sentait son cœur qui, par instants, flanchait, s'arrêtait, puis recommençait à bondir par spasmes, comme un animal blessé qui essaie de s'échapper. Il avança d'un centimètre, de deux, de trois.

On dit que nos gènes gardent la trace de nos plus lointains ancêtres. Marini redevenu reptile se servit de ses pieds comme de griffes pour s'accrocher, et il poussa.

La rampe était de près de quatre-vingt-dix degrés. Le Tenseur le tuait.

Les derniers centimètres furent une véritable agonie. Plusieurs fois, il se crut déjà mort, mais il continua. Il grimpa sur la locomotive, se glissa par la rambarde latérale, ouvrit la portière d'un coup, écarta le squelette du conducteur et se mit à vérifier les commandes.

Maintenant, son cœur battait librement. À l'intérieur de la locomotive, la gravité était normale – il n'y avait pas de pente – et le Tenseur n'opérait plus. Le tableau de bord était intact. Les témoins de l'Évènement avaient entendu le moteur s'arrêter, comme ils l'avaient écrit dans le Livre. Les contacts étaient en position de marche, mais, d'après le Livre, la machine s'était arrêtée après la mort du conducteur parce que celui-ci était tombé sur le levier. À l'époque où tout était encore normal, à la suite de divers accidents ferroviaires provoqués par la mort soudaine du conducteur, on avait décidé que les commandes resteraient dans une position déterminée pour permettre à la machine de fonctionner.

Marini pensa qu'à en juger par les livres de mécanique – et il avait le *Manuel de la motrice diesel* bien gravé dans la tête – il devait rester du combustible dans la soute.

La locomotive s'était arrêtée un mardi à 12h05, dix minutes après le début de l'Évènement. Il faisait beau, un temps clair, et il y avait donc peu de chances pour que l'électricité soit restée allumée dans la machine. Alors la question, la seule, se posait en ces termes : l'entreprise de Marini se solderait par un terrible échec si la batterie de la locomotive était à solution d'acide, parce qu'alors elle se serait détériorée, mais une batterie de la dernière génération, scellée et à électrolyte semi-solide, aurait très probablement tenu la charge.

À la droite du conducteur se trouvaient trois sacoches contenant du matériel d'entretien. Il en prit une, passa dans la courbure latérale et ouvrit les accès au moteur. Il utilisa les lubrifiants, nettoya les conduits, purgea ce qui devait l'être, testa les embrayages, tourna et ajusta les manivelles, démontra plusieurs pièces, les nettoya et les lubrifia comme s'il s'agissait d'objets précieux.

Avant de tester le démarrage, il essaya tous les appareils de mesure et tous les leviers.

Sur le pare-brise étaient collées une gravure représentant San Cayetano et une photo de Gardel². On ne distinguait presque plus ces images tellement elles étaient décolorées. Il toucha la gravure du bout de l'index ; elle se détacha. Il l'approcha révérencieusement pour l'embrasser.

² Chanteur et acteur argentin, célèbre interprète de tangos.

Il pensa à une femme, petite et jolie, qui l'aimait passionnément. Il pensa aux enfants qu'il n'aurait pas.

Il poussa les leviers en position de départ et actionna le démarrage.

Il y eut un moment de silence. Puis le cri aigu des engrenages. Rien. Il actionna de nouveau. Grincement. Série d'explosions. Chaque fois plus rapprochées. Un rugissement.

Il eut la joie de sentir vibrer la cabine. Le moteur fonctionnait. Il le laissa tourner, se stabiliser. Il attendit patiemment, tandis que les larmes coulaient sur ses joues. À une douzaine de mètres, le long de la voie, on voyait les habitants du village qui s'agitaient et brandissaient des drapeaux.

Le levier de marche avant s'engagea sans difficulté. Une plainte s'éleva de toutes les parties mobiles de la machine, mais celle-ci avançait. Lentement.

Le village fit fête à son héros. Musique, drapeaux. Et, sur une estrade rudimentaire, les plus belles filles se lancèrent dans une danse énergique. Le maire, ridicule dans son complet noir fané, le salua de la main.

Marini arrêta la machine devant l'estrade. Acclamations.

Marini avait une belle femme. Elle était là, très calme, les épaules tombantes et les mains croisées dans son giron.

Il crut qu'il allait la voir saluer, mais c'était beaucoup lui demander.

Il vit qu'elle portait une petite fleur sur la poitrine et, dans un élan ridicule, puisque, quelques heures plus tôt, il était encore en sa compagnie, il eut très envie de s'approcher pour sentir son parfum.

Tous savaient que maintenant il ne pourrait plus descendre de la machine. Au moyen de fils et de cordages, ils lui passeraient la nourriture, l'eau, les récipients pour sa toilette, un peu de matériel pour qu'il s'installe un lit et un tuyau à insérer dans l'entrée de la soute, de manière à remplir le réservoir quand ce serait nécessaire.

Personne ne pourrait s'approcher davantage de la machine. Quand la fête serait finie, ils se retireraient et ne pourraient revenir aussi près, à moins qu'ils ne soient disposés à lutter contre le Tenseur et à supporter ce que Marini avait supporté. Aucun autre habitant du village n'en aurait été capable, et l'avaient choisi pour ça.

Ils lui lancèrent des pierres auxquelles ils avaient fixé des fils en plastique. En ayant tiré un, il attachait une corde fine à l'une des extrémités. Le reste était formé de fils solides utilisés par les pêcheurs. Il les fixa dans la cabine, et, de leur côté, les villageois les tendirent. C'était comme ça qu'il communiquerait avec le monde.

Il tira la corde jusqu'à ce que lui parviennent les extrémités de câbles électriques qui avaient été fixés au bout. Il dénuda soigneusement les fils de cuivre et les terminaux, comme s'il avait opéré dans le ventre de sa mère. Il les connecta au panneau d'électricité et actionna un interrupteur.

Il vit les lumières s'allumer sur le trottoir et entendit les acclamations. L'émotion lui serra la gorge.

C'était une locomotive diesel électrique. Dorénavant, le village aurait l'électricité.

Il n'y eut pas de feux d'artifice, mais des mannequins de carton. Les extraterrestres étaient minces, de grande taille et de peau bleue. Ils avaient les yeux en amande, entièrement blancs, comme ceux de certains poissons. Les mannequins faisaient des grimaces de sévérité et d'aversion. Ils exprimaient avec assez de force et de précision la souffrance et la haine que l'artisan éprouvait.

Le jour de l'Évènement, ils étaient arrivés sur leurs vaisseaux à propulsion magnétique pour exécuter une sentence. Au nom de qui ? Personne ne le savait. En quelques heures, ils avaient mis fin aux technologies de l'humanité et avaient laissé derrière eux leurs tenseurs, gardiens chargés de s'assurer qu'on ne pourrait plus utiliser ce savoir. Comme ils étaient plutôt mesquins, ils avaient calculé la force des tenseurs selon l'importance des installations. Personne ne pouvait s'approcher d'un réacteur nucléaire, parce que, là, les tenseurs se révélaient invincibles. Les industries de pointe étaient inaccessibles, de même que les centrales électriques.

Ils avaient ramené l'humanité à l'âge de pierre.

Puis les extraterrestres étaient repartis, et maintenant les hommes voulaient recommencer.

Le maire du village s'approcha et en termina avec la cérémonie. On brûla les mannequins bleus, et la foule acclama. On agita les drapeaux.

Marini vit que tout le monde s'étreignait, s'embrassait, comme si c'était la nuit de Noël.

Il vit les larmes couler sur la joue de sa Lucia, si tranquille là-bas, sans que personne n'ose l'embrasser ni la toucher.

Le reste de la foule se retira, peu à peu, jusqu'à ce que la délicate silhouette de femme, de sa femme, petite, fragile et tremblante, reste seule sur l'estrade, fleur entre les fleurs qui avaient décoré la cérémonie.

Tandis que le vent séchait ses larmes, elle le regardait. Tout ce que ces yeux exprimaient, Marini pouvait le lire.

Longtemps après – un siècle peut-être – elle leva la main, fit un faible salut et partit en courant.

Marini resta seul, goûtant ce qu'ils appelleraient son triomphe, que ça lui plaise ou non.

FIN

Nous trois

(Sergio Gaut vel Hartman)

© Sergio Gaut vel Hartman. Traduit de l'espagnol (Argentine) par Pierre Jean Brouillaud.
Inédit dans sa version française.

Je monte, j'escalade, je rampe le long des parois du puits, m'accrochant des ongles et des dents aux aspérités. Je sors la tête. J'observe.

Alina est en train de le caresser. Le peignoir de ma femme ouvert sur la poitrine laisse voir la peau blanche marquée de cinq lignes rouges parallèles. À sa façon, l'envahisseur doit savoir ce que c'est qu'une caresse. On pourrait dire que j'assiste à une scène dont la tendresse n'est pas absente.

— Chéri ! s'écrie Alina dès qu'elle s'aperçoit que je suis revenu de l'état stuporeux qui me submerge d'ordinaire. Elle se dégage de l'étreinte et s'approche de mon lit. Elle m'embrasse sur la bouche et passe les doigts dans mes cheveux.

— J'étais si inquiète...

Je ne parviens pas à former les mots que commande mon cerveau : Inquiète ? Est-ce que ça ne serait pas une libération si je ne revenais pas, une fois pour toutes ? Salope !

— Non, ne parle pas, dit Alina qui pose la paume de la main sur ma bouche. La main sent mauvais, l'odeur de cet... inhumain qui a pris d'assaut mon foyer, s'est approprié ma femme, a bouleversé mon univers ; ce serait étrange qu'il sente le jasmin.

— Tu as une forte fièvre, diagnostique Alina qui effleure de ses mains mon front, mes joues. Je n'ai pas d'argument à opposer à ses paroles ni le moyen de lui indiquer que je ne pourrais pas parler, même si je le voulais

Je dégringole. Je sombre. Je patauge dans la boue de l'inconscience. Au fond, cerné d'immondices, avec une lune rose pour toit, je rêve à ma vie près d'Alina ; avant, hier.

Nous nous aimions ? Je ne sais pas. Je n'ai jamais été capable de faire la différence entre un sentiment et un autre. Nous formions un couple ordinaire, banal, sans discorde. Il n'y avait pas grand-chose qui nous distinguait de notre milieu. Mais cette routine bien commode a cessé quand les envahisseurs sont arrivés et ont pris possession de la planète. Oui, oui. Vous l'entendez ; je ne suis pas fou, je n'ai pas le délire. Les envahisseurs, comme dans les mauvais films. Bien souvent, d'un côté ou de l'autre de la barrière, je me suis demandé quel sens a tout ça. S'approprier un monde qui n'est pas fait pour ces corps couverts d'écailles ? Ils ne pourront pas boire nos liqueurs, et leurs oreilles ne sont pas préparées pour écouter notre musique. Pourtant, je le vois renversé, maladroit, inconfortable, dans le fauteuil à bascule en merisier, en train d'écouter *Monk* comme s'il savait ce que ça veut dire. À cet endroit, j'avais l'habitude de lire mes auteurs favoris, certains soirs d'été. Lem, par exemple... Oh ! Qu'est-ce qu'il a à voir avec Lem.... ?

Ou peut-être qu'il n'en va pas ainsi. Peut-être que ça n'est pas exact. Je mens ou je délire, sans doute. Occuper la place de la victime, c'est intéressant. Ça facilite les choses. Mais, dans le fond, je sais que ça ne correspond pas à ma personnalité. Je dirai *la véritable histoire*.

Je suis resté handicapé à la suite d'un accident d'automobile, il y a deux ans. Alina ne s'était pas encore résignée à mon invalidité quand les envahisseurs sont arrivés pour se rendre maîtres de la planète. Ils n'ont rien à voir avec mon état actuel, même s'il est vrai qu'ils n'ont pas contribué à l'améliorer. Si j'étais tombé dans les combats contre l'envahisseur, comme un soldat en première ligne... Il adore mon fauteuil ; je suis sûr que dans le monde d'où il vient il n'existe rien de semblable... Il

— passe des heures à se balancer, bercé par les grincements, les gémissements du bois de merisier et le frôlement des ongles d'Alina sur les plaques pectorales de sa cuirasse. Ai-je dit qu'il m'a tout pris ? Ai-je dit qu'il a possédé Alina totalement et absolument dès le premier moment ? C'était tragi-comique. L'envahisseur a ouvert la porte de notre maison et a embrassé de ses yeux acérés tout ce que nous avons possédé jusque là. Alors j'ai découvert que ma femme se résignait doucement. Alina a coulé aux pieds de l'extraterrestre comme une gelée. Mais je ne voudrais pas être dur avec elle. Il y a longtemps que je ne sers à rien, et peut-être suis-je incapable de mesurer la profondeur de l'angoisse chez ma femme. Et, en échange, lui... lui doit posséder des dons et des attributs dont je ne peux apprécier la qualité, mais je peux imaginer qu'ils sont impressionnants. Je ne peux pas non plus décrire ses gestes et son comportement. Et quelquefois je vais jusqu'à croire qu'il n'existe que dans mon imagination.

— Il revient à lui, docteur.

Il y a un médecin au premier plan. Je me suis habitué à les percevoir par l'odeur, surtout depuis l'accident. Celui-ci m'ausculte, me passe une main nerveuse et humide sur le front, me prend le pouls. L'intrus se balance sur son trône de merisier, le fauteuil qui appartenait à ma bisaïeule. Est-ce qu'il boit du genièvre ? Cet alcool n'est-il pas nocif pour le métabolisme d'un batracien ? Ou est-ce la fumée de cigarette qui leur est fatale ? Peut-être le médecin sera-il l'un de mes fantasmes.

— Depuis combien de temps est-il comme ça ?

— Depuis l'accident de voiture. Mais ça s'est aggravé ces dernières semaines. Maintenant il ne parle même plus et il tombe dans de longues périodes d'inconscience.

— Et avant ? Comment était votre vie avant cette... crise ?

Cochon ! Tous les mêmes. Médecins ou plombiers. Tout ce qu'ils veulent savoir, c'est comment font les estropiés pour copuler. Alina se trouble ; il lui déplaît d'aborder ce thème. Elle s'aperçoit que le peignoir s'est de nouveau ouvert ; elle le ferme de ses doigts crispés dont les articulations sont blanches. Mais son mouvement n'a pas été assez rapide ; le médecin a vu les lignes de sang coagulé qui courent parallèlement entre les seins et la gorge de ma femme. Le médecin a les yeux brillants ; il ne fera pas de commentaire. Sans doute pense-t-il qu'il vaut mieux ne rien dire. C'est très curieux que les envahisseurs aient cinq doigts aux mains. Sans doute réfléchit-il aux compatibilités et incompatibilités entre les espèces. Est-ce que ce sera plus ou moins facile de faire l'amour avec un reptile ?

— Avec un peu d'astuce, on arrive à tout, fait enfin Alina, d'un ton résigné.

Très drôle ! Un peu d'astuce, dit-elle. Elle appelle *astuce* le choc obscène, dans le lit, de deux corps dont l'un ressemble à un tronc pétrifié ou à un sac de sable. Mais Alina accomplit froidement son travail volontaire. Elle peut éprouver du plaisir à visiter un asile de vieillards ou la salle des grands brûlés dans un hôpital d'enfants. Je crois qu'elle m'a toujours traité en infirme, avant, bien avant l'accident. Je pense aussi qu'elle conçoit le sacrifice comme une forme de jouissance. Sa soumission à l'envahisseur en fournit encore un bon exemple. Etre victime, en quoi ça consiste ?

— Et maintenant ?

Le médecin paraît attendre une confession morbide, une supplique. Aucun des deux ne mentionne explicitement l'intrus, comme si celui-ci n'existait pas. Peut-être n'existe-il pas, d'ailleurs. Qu'est-ce que ça change ?

— Je ne sais pas, dit-elle.

Sa voix se casse en un sanglot qui monte des profondeurs de son être. Pour ce qui est des profondeurs, j'en connais un bout. Je me vautre sans cesse dans les

excréments de l'abîme. Avant, nous étions liés l'un à l'autre. Il nous restait l'espoir et un avenir effiloché, mais c'était mieux que rien. Quelquefois, j'ai encore rêvé d'un rayon de lumière sur les corps dénudés qui frémissaient un instant. Intacts. Ensuite, j'appuyais la tête entre les seins d'Alina et je mourais. Voilà mon rêve. Là-bas, la mort était plus douce que la douleur.

Je reviens.

C'est curieux, mais ce retour ne ressemble à aucun autre, surtout parce que je ne me souviens pas d'être parti. Je me contente de vérifier, comme s'il s'agissait d'un réveil ordinaire, que le médecin n'est plus là et qu'Alina est couchée aux pieds de l'intrus à la façon d'une chatte en chaleur, obéissante. Elle lui parle à voix basse, lui susurrant des mots voluptueux. Ils ne se sont pas aperçus de mon retour. Leur conversation le montre bien ; ils ne parlent de moi que lorsque je suis au fond du puits. Il est probable qu'à chaque retour, je pousse des gémissements, ce qui les prévient. Mais pas cette fois-ci. Ignorant qu'ils devraient faire semblant, ils s'expriment sans contrainte.

Je garde les yeux fermés. J'écoute.

— Calme-toi ! Calme-toi ! dit Alina. Ce n'est qu'une question de temps.

L'envahisseur, comme dans les films et les romans bon marché, est directement connecté au cerveau de ma femme. J'ai l'impression qu'il réclame ou proteste. Il dit – j'imagine – qu'il faut me liquider. Son objectif d'extermination ne souffre pas de délais.

— Encore un jour, supplie Alina.

Non, je ne crois pas que l'envahisseur soit une hallucination de mon cerveau désintégré, le fantôme d'un invalide. Le médecin l'a vu. Il avait peur que l'extraterrestre l'attaque, et ses yeux allaient d'un côté à l'autre de la pièce le temps qu'il est resté dans la chambre. Le médecin pourrait-il être aussi une production de mon cerveau ? Il y a un flacon avec des pilules, un sédatif que le docteur a laissé avant de s'en aller. J'en prendrai exactement six. Dix, ce serait trop. Bien que le suicide ne contribue pas à élever le niveau spirituel de l'espèce, il me paraît préférable au sort qui m'attend : exterminé par l'envahisseur ou empoisonné par ma femme qui est passée à l'ennemi sans aucune pudeur.

Peut-être que je me trompe ; peut-être éprouve-t-elle quelque chose que mon cerveau ne peut comprendre. Quelque chose comme une passion extravagante, absurde en un sens, mais dont la nature singulière et cosmique – il faut bien l'appeler ainsi – imposerait un certain respect. Maintenant cosmique et comique fusionnent, comme dans les mauvais comics, comme dans un jeu de mots déplorable ; et je m'aperçois que mes propos sont le produit du délire. Les reptiles envahisseurs ne doivent pas être terribles – sexuellement parlant, mais Alina sait qu'un poisson pourrait lui offrir des émotions plus fortes que celles qu'elle peut attendre de moi. Pour autant que je sache, le poisson vient au-dessous du reptile, du point de vue des attributs sexuels. Oui, en effet, je délire.

— Je finirai par me convaincre que c'est le mieux – susurre Alina de son ton le plus affecté – que, finalement, ça nous sera bénéfique. On verra disparaître l'angoisse qui m'obsède, la décomposition, la maladie. Le bonheur se répandra sur la Terre, et vous serez nos maîtres.

La salope ! Pourquoi l'idolâtre-t-elle ? Ce n'est pas nécessaire. Ils ont gagné. Ils ont pris possession de tout. Personne ne libère, personne ne donne la paix, personne ne supprime la corruption, sinon pour mieux corrompre sans entrave. Il

faudra payer un prix, un prix absurde. Nous contracterons une dette que nous ne rembourserons jamais...

Mais ils font l'amour. Est-ce possible ? J'imaginai que l'incompatibilité des corps serait un obstacle insurmontable. Ils supposent que je continue à mourir à petit feu et se livrent sans remords à un simulacre de résistance et de fusion, qui ressemble désagréablement aux fantaisies que nous nous offrons, Alina et moi, il y a encore quelques jours. Ils ne sont pas faits l'un pour l'autre. Est-ce que ça a de l'importance ? Pour qui ? Pourquoi s'acharnent-ils à offrir ce grossier simulacre ? Alina, hystérique, s'accroche au reptile comme s'il détenait la vie. Je ne parviens pas à l'accepter. Pourtant, l'intrus ne semble pas plus intéressé à pénétrer Alina qu'un mineur à provoquer un éboulement. C'est elle qui le séduit. Je ne comprends pas. D'ordinaire, elle est réservée, froide, presque tous les animaux lui répugnent, à commencer par les lézards.

Ils en ont terminé. L'envahisseur, épuisé, somnole. Le fauteuil bouge légèrement, et les craquements rompent le silence nocturne. La planète entière est un tombeau depuis que les extraterrestres ont brisé la faible résistance des humains écrasés par la supériorité des armes.

Moi aussi je souhaite mourir. Je suis moins qu'un fantôme. L'abîme s'ouvre comme un refuge définitif. Sincèrement, je crois que nous gagnerons tous à ma disparition. Mais je ne tombe pas, quelque chose me retient. C'est Alina. Elle est près de moi. Elle me parle. Sa voix est un faible murmure.

— Ne meurs pas, dit Alina, approchant ses lèvres de mon oreille. Que veut-elle ? Peut-être a-t-elle toujours su que j'étais conscient et chacun de ses mouvements était-il délibéré. Maintenant elle cherche à atteindre des sommets de sadisme, à battre des records de lascivité.

Peut-être ma totale impuissance l'excite-t-elle plus que la nature extravagante de l'envahisseur. Maintenant, plus que jamais, j'ai envie de mourir, mais je ne peux pas.

— Observe bien la suite, dit-elle en revenant sur ses pas pour se pencher sur le corps inerte de l'intrus.

Elle tient le couteau à large lame que, par plaisanterie, nous appelons Excalibur. Jamais, jusqu'à ce moment je n'avais compris pourquoi elle le maintenait aussi affûté qu'un scalpel. Pourquoi ? Un simple couteau de cuisine. Que fait-elle ? Elle le lui enfonce dans la poitrine, entre les plaques une fois, deux fois, trois fois. Elle lui renverse la tête, actionne le couteau transversalement. Elle lui tranche la gorge. Je n'en crois pas mes yeux. Alina dépèce l'envahisseur, l'immonde reptile qui, il y a quelques minutes, la pénétrait, l'inondait de sa... substance. C'est ignoble. J'ai toujours su que ma femme était folle, même si j'ai toujours refusé de l'admettre. Pourquoi a-t-elle agi ainsi ? À quelle fin ? L'extraterrestre est maintenant un puzzle de pièces dispersées ; c'est sûrement moi la prochaine victime.

L'obscurité se dissipe. La gravité s'évanouit. Alina s'emploie à me faire boire le contenu d'un bol chaud. Ça pique et c'est tiède. Ça sent mauvais.

— C'est tout ce que je peux t'offrir, dit-elle sèchement .

— Qu'est-ce que c'est ?

Je suis surpris de m'apercevoir que je peux parler. Inévitablement, j'établis un rapport avec la mort de l'envahisseur.

— Allons ! insiste Alina.

— Non, si je ne sais pas ce que c'est.

— Faut-il que je te le dise ?

La nausée devient irrésistible. Je vomis le peu que j'ai dans l'estomac. Je coule.

Je reviens, une fois de plus.

— Imbécile ! Tu vas mourir de faim. Tu n'as que la peau et les os.

— Je veux mourir, sale garce !

— Comment te faire comprendre ?

Alina menace de me frapper, mais se retient. Ses yeux sont noyés de larmes. Elle est très affaiblie, maigre, émaciée. On dirait que ses yeux pendent sur ses joues comme deux figues trop mûres.

— Qu'est-ce que c'est ?

Sur l'assiette il y a une viande foncée, île dans une mer brune. Question inutile. Je sais ce que c'est.

— Au restaurant on lui donnerait un nom français, et tout ce qui s'ensuit.

Alina s'efforce de sourire. Elle se passe le revers de la main sur les yeux :

— S'il restait des restaurants...

— Est-ce vrai ?

Je veux dire : était-ce vrai ? J'aurais juré que c'est le produit de la fièvre, une construction du délire.

— De quoi parles-tu ? Tu crois que ça n'est rien, ce que j'ai dû faire ? Il faut manger.

— Tu es folle. Tu as fait... ça avec lui, puis tu l'as tué, maintenant tu veux que je me nourrisse de sa chair.

— Il faut manger quelque chose, reprend-elle, d'un ton à nouveau froid, déterminé.

— Pas ça. C'était une... créature douée de raison. Un envahisseur venu de l'espace mais... Tu l'aurais tué et...

— Comment t'expliquer ? La nourriture se fait rare. Dehors il se passe des choses terribles. Seul un hasard exceptionnel, une conjonction de faits imprévisibles nous place dans une situation idéale, unique.

— Nous pouvons manger du thon, du riz, du vermicelle, des petits pois. Tu as toujours eu la manie d'accumuler les aliments dans le placard. Mais... le manger... lui, c'est déraisonnable, inadmissible, nous sommes des personnes, nous ne pouvons pas manger...

— Tais-toi ! Tu ne comprends pas ! Les gens se révoltent contre les envahisseurs ; je suppose que c'est pareil dans le monde entier, bien que nous n'ayons pas le moyen de le savoir. Il y a des millions de morts. Des millions ! Ils nous massacrent. Leurs armes sont supérieures, et nous n'avons pas d'armée ni de résistance organisée. Les gens pillent pour se nourrir, mais bientôt il n'y aura plus rien. Oui, c'est vrai, j'ai stocké de la nourriture, je la garde pour après, quand toute la viande aura été mangée. L'argent vaut moins que de la crotte.

— Tu n'as jamais parlé comme ça, dis-je.

Ma remarque est idiote. Alina s'impatiente. Elle veut mettre fin à la conversation tout de suite.

— Il faut manger. Ça n'est pas le moment de discuter.

— Ça fait combien... ?

— Trois jours.

— Tu l'as ...découpé ? Comment est-ce qu'il se conservera ?

Je me rends compte tardivement que depuis plusieurs jours nous vivons dans la pénombre.

— Les appareils électriques ne fonctionnent pas. Il est conservé au frigo ?

— Oui. Ça n'est pas comme la viande de bœuf.

— Le commentaire paraît énigmatique, et les bovins conduits à l'abattoir m'inspirent d'autres questions :

— Comment se fait-il que l'électricité n'ait pas été coupée ?

— Tu me fatigues. Il a mis des accus ou un générateur, je ne sais pas. Ils savaient qu'il se produirait une période de résistance irrationnelle, et, après les combats, le chaos. Avec le secteur, ça ne marche pas.

— Mais nous sommes dans l'obscurité.

— Idiot ! Un foyer éclairé correspond à une maison habitée, à des survivants, et, par conséquent, à de la nourriture. Les gens feraient n'importe quoi pour de la nourriture. Les survivants ne font pas de distinction entre les humains et les envahisseurs.

J'entends le moteur du frigo qui ronronne doucement et j'imagine l'envahisseur découpé en rations subtilement accommodées, à la manière d'Alina. Canard ou blanc de volaille ?

Je cède. Un goût curieux, un goût d'ailleurs, comme on pouvait s'y attendre... Je mâche et avale la viande fibreuse. Je me dis que ce sont des protéines. Cuisses de grenouilles ? Lui, il était plutôt du genre reptile. Mais la biologie n'est pas mon fort. Ce qui me surprend, c'est mon aptitude à accepter l'étrange, le bizarre. Ma femme a séduit un extraterrestre, s'est laissée pénétrer par lui, mais elle l'a tué et maintenant nous le mangeons. Est-ce réel ? Bon Dieu ! C'est à moi que ça arrive !

On s'habitue à tout, me dis-je. J'ai commencé après l'accident et je n'ai pas pu m'arrêter. Qu'est-ce qui viendra ensuite ? Nous avons perdu la Terre et nous ne la récupérerons jamais, mais nous nous alimentons en cuisinant les extraterrestres. On s'habitue à tout, à ce qu'Alina le tue, le coupe en morceaux et le conserve comme les vivres qu'elle a l'habitude d'acheter au supermarché.

Et reste la plus grande des surprises : Alina porte dans ses entrailles une créature engendrée par l'envahisseur. Impossible ? Les unions entre des espèces différentes sont stériles ? Comment le sait-on ? En a-t-on fait la preuve ?

Alina assure le contraire. Elle est folle mais pas idiote !

Alina est enceinte. Pas de moi, évidemment. Quelque chose de vivant s'agite dans son utérus. Et si les envahisseurs n'avaient de reptiles que les apparences ?

— Tu vas te faire avorter, dis-je d'une voix éteinte et sans conviction.

— Sûrement pas, réplique-t-elle. J'ai voulu être enceinte.

— Je ne te comprends pas. Mais pourquoi ? S'il te plaît !

Elle ne répond pas. Elle me tourne le dos. Elle estime que je ne mérite pas de plus amples explications. Maintenant elle est dans la cuisine, à ranger des boîtes, à accommoder différemment des portions d'extraterrestre, à faire l'inventaire des provisions pour savoir combien de temps elles dureront. À voir comment Alina s'efforce de stocker la nourriture je dois admettre qu'elle est douée pour exploiter les situations. Je savais que ça se passerait ainsi dès avant l'invasion, avant l'accident, avant qu'elle ne me connaisse.

— Tu devrais te sentir écœurée, ai-je crié. Quel genre de monstre peut sortir de cette union ?

Alina revient vers moi et m'observe, mi provocante, mi compatissante. Par moments, j'ai l'impression qu'elle va éclater en sanglots de repentir, et, à d'autres, je découvre chez elle une détermination surhumaine, inhumaine. Se pourrait-il que ce soit cette force qui lui permette d'aller de l'avant, obstinée et solide comme un roc ?

— Je n'ai pas à te demander pardon, dit-elle. Je sais ce que je fais et pourquoi. Alina a un projet, je le sais. Je ne sais pas lequel. Il lui appartient. La volonté m'abandonne. Peut-être que, comme avant, comme toujours, je ne veux pas savoir.

Une nouvelle occasion. Cette fois, je suis disposé à connaître la vérité. Pour de bon ?

— Alina !

Elle arrive aussitôt, en s'essuyant les mains sur son tablier. La maison demeure dans l'obscurité. Le frigo n'a pas cessé de ronronner. Si on excepte les nuances surréelles, une scène banale, conventionnelle.

— Quoi ? Elle semble agressive, mais il y a dans ses yeux comme un démenti moqueur.

— Je veux la vérité.

— Je te dis toujours la vérité.

— Tu n'es pas enceinte. Il s'agit d'une plaisanterie cruelle pour me mortifier.

— Je suis enceinte.

Maintenant, sa voix semble trahir une fatigue infinie.

— Si c'était vrai, quel genre d'être pourrait se nicher dans ton ventre ? De quoi a-t-il besoin ? Qu'est-ce qui peut lui nuire ?

— Je sais tout ce qu'il me faut et ce qu'il lui faut. Je suis la mère, si tu ne t'en es pas rendu compte. Nous, les mères, savons tout ce qui se rapporte à nos enfants.

S'entendre dire que cette chose en gestation est un enfant ! Ça paraît grotesque. Mais qu'est-ce que peux lui reprocher ? Elle ne m'a pas abandonné, et, bien qu'elle me soigne et me protège avec une froideur impersonnelle, je dois reconnaître que, livré à mon sort, je ne tarderais pas à crever, étouffé par les immondices. Pourtant, il y a une question qui n'a pas été formulée et qui n'a donc pas trouvé de réponse. Me maintenir en vie, est-ce une forme de vengeance ?

— Pourquoi, Alina ? Que t'ai-je fait ? C'est à cause de l'accident, parce que je suis resté handicapé ? C'est parce que j'ai pas pu te donner un enfant, parce que je n'ai jamais bien su te faire l'amour ?

Alina me regarde droit dans les yeux, ahurie, furieuse, effarée :

— Tu me crois assez malade pour avoir agi de la sorte, tu crois que je me serais soumise à cet enfer pour vous punir ? Nous vivons ensemble depuis tant d'années et nous ne nous connaissons pas. Tu n'as pas compris ? La comédie avec l'envahisseur, mon amour de femme soumise... Tu n'as rien compris ?

— Maintenant je comprends moins que jamais, dit-je, désespéré. Pourquoi as-tu fait ça ? Dis-le moi. Admettons que je sois un imbécile.

Alina éclate d'un rire que j'entends pour la première fois depuis longtemps, et sans doute pour la dernière fois. Maintenant oui, j'en suis sûr, elle a perdu la raison. Les dernières traces d'humanité qui lui restaient ont été absorbées, digérées par la créature qui vit en elle.

— Mon fils, dit-elle en montrant son ventre, mon fils va naître. Je suis certaine qu'il naîtra. Il aura un cerveau et un cœur d'homme dans un corps d'extraterrestre. Ne me demande pas comment je le sais ; je suis la mère. Une mère sait des choses qu'aucun mâle d'aucune espèce ne peut comprendre ou imaginer. Mon fils passera inaperçu parmi eux, il les trompera ; personne, absolument personne ne le découvrira, jamais. Ce sera notre Cheval de Troie, secret, impassible.

— Et moi, quel rôle est-ce que je joue dans ton plan ?

— La seule question que tu te poses ! Moi, pauvre moi, la victime, moi si injustement laissé de côté, abandonné, blessé. Moi ! Moi !

— Alors, je pourrais être un... père pour ton fils ?

— Un père ? Absurde. Ce dont mon fils a le moins besoin, c'est d'un père humain. Mon fils a besoin de protéines, de connaissances, d'astuce, de mensonges habilement enveloppés. La tâche qui m'attend, je le sais, me dépasse, mais je dois l'entreprendre. Les possibilités sont minces. Il est très probable que j'échouerai. Mais, tant qu'il me restera une once de vie, j'alimenterai soigneusement le rêve de la reconquête. Pour ça, il faut qu'il devienne grand et fort. J'ai sous les yeux la nourriture dont j'ai besoin pour aller jusqu'au bout, tu ne t'en es pas rendu compte ?

Si, maintenant. Je vois qu'elle saisit notre couteau à la large lame, Excalibur. L'acier capte l'éclat fugitif de la pénombre et le reflète. À cet instant, je comprends ; du simple fait qu'elle l'abaisse vers ma poitrine, la reconquête de la Terre a commencé.

FIN

Le Cadeau du Martien

(Joëlle Brethes)

— Oh ! Ai-je dit en m'inclinant pour mieux voir et en écarquillant les yeux.

— Oh ! a-t-il fait, désolé. Je vous croyais aveugle.

Il aurait mieux valu que je le fusse, en effet : la " chose " que j'avais devant moi, bien que parlant ma langue n'avait rien d'humain.

Ni rien d'animal.

Ni rien de quoi que ce soit de connu.

C'était une forme disparate, sans organes sensoriels apparents. Ça n'avait ni bras ni jambes. C'était court, volumineux, avec des parties angulaires et des parties arrondies. « Aigugrocourond » ai-je murmuré pour définir ce que je voyais. La chose a enflé, ce qui devait être un soupir et a poursuivi :

— Vous pouvez m'appeler comme ça si vous voulez. Je ne pense pas en effet que vous puissiez prononcer mon vrai nom.

— C'est quoi, votre vrai nom ? ai-je demandé davantage par politesse que par véritable intérêt.

— Edftsssyrtzzzytttss WhdWhdykjkj.

Ça enflait, ça sifflait, ça chuintait. On aurait dit une cocotte minute au bord de l'explosion. J'ai refait « Oh ! », il a de nouveau soupiré et m'a répété que Aigugrocourond lui convenait parfaitement.

— Eh bien, Monsieur Aigugrocourond, quel bon vent vous amène ?

— Ma foi... Je vous croyais aveugle, Monsieur Mayenne.

C'était la deuxième fois qu'il revenait sur le sujet. Qu'est-ce que l'état de ma vue pouvait bien lui faire, à cet étrange visiteur ? ! Comment savait-il, d'ailleurs, que j'avais des problèmes de vue ?

— Asseyez-vous, je vais vous expliquer.

C'était bien la première fois qu'un visiteur m'offrait un siège dans ma propre demeure. J'ai failli protester mais la situation était si étrange que j'ai obéi. Et puis, plus vite il aurait fini de m'expliquer, plus vite il repartirait.

J'ose à peine rapporter ce qu'il me raconta tant c'était farfelu : il se prétendait Martien, en mission sur notre planète bleue. Après moult recherches pour dénicher l'hôte idéal, ses commanditaires m'avaient choisi, moi ! J'étais, selon leurs critères, aussi raisonnable qu'un humain puisse l'être, j'habitais une ville intéressante à tous égards, et mon handicap visuel supposé me préservait de la crainte et du dégoût d'accueillir chez moi un être aussi différent de mes références culturelles.

— Eh bien, c'est loupé ! ai-je articulé avec fermeté. Je vous vois... euh... suffisamment pour me rendre compte que vous êtes très très très éloigné de mes références culturelles ! Vous auriez dû venir huit semaines plus tôt, monsieur Aigugrocourond. Puisque vous étiez si bien renseigné sur mon infirmité, vous auriez dû savoir qu'on allait m'opérer !

— Certes, mais...

Et j'ai appris, effaré, que mon hôte et ceux qui l'avaient envoyé avaient tablé sur un échec de la médecine me concernant. Mon cas était si délicat et la médecine terrienne si balbutiante !

— Il est fâcheux que nous nous soyons trompés a repris la voix.

Pour eux, peut-être ! Pas pour moi ! Et j'ai sur-le-champ invité ce prétendu Martien à retourner d'où il venait.

— Écoutez, c'est impossible. Cela fait deux mille ans que nous essayons d'entrer en contact avec les Terriens. C'est notre dernier essai et, s'il est négatif, on nous coupera définitivement les crédits... Vous savez ce que c'est... Voyez-vous, si vous étiez gentil, vraiment gentil...

Je ne sais pas si je suis gentil mais je suis poli. J'ai donc attendu la proposition de ce curieux explorateur interplanétaire. Je l'ai réfutée aussi sec :

— Vous faire visiter la ville et vous introduire chez mes amis ? Vous n'y pensez pas ! Je ne veux pas déclencher d'émeutes !

— C'est ce que nous craignons tous, nous aussi ! Mais vous avez supporté sans vapeurs et sans cris les bizarreries de ma personne : pourquoi vos concitoyens ne réagiraient-ils pas de la même façon ?

— Primo parce qu'ils voient beaucoup mieux que moi qui n'ai récupéré que deux dixièmes à chaque œil, deuzio parce qu'ils sont beaucoup moins gentils que moi pour reprendre ce qualificatif que vous m'avez fait l'honneur de m'attribuer... Au mieux, on vous chassera ! Au pire, on vous tirera dessus pour vous éliminer, et on vous coupera ensuite en morceaux, dans un laboratoire, pour voir ce que vous avez dans le ventre.

— Ce serait fâcheux, évidemment. J'aurais pourtant voulu...

Et il s'est mis à m'expliquer les domaines qu'il souhaitait explorer. Moi, je suis resté de marbre.

Il a fait appel à mon cœur, à mon intelligence...

Si, au moins, j'acceptais de répondre à quelques-unes de ses questions, il s'en contenterait. Il s'arrangerait ensuite pour bricoler un rapport qu'il présenterait à ses supérieurs et commanditaires.

Bricoler un rapport ! J'ai explosé et lui ai de nouveau montré la porte. Il n'a pas protesté mais j'ai senti un courant froid me glacer les épaules : sa déception ?

— D'accord, je m'en vais ! a-t-il capitulé. Excusez-moi pour le dérangement. Ah !... J'oubliais : je vous avais apporté ces opercules à mettre sur vos yeux. Pour améliorer votre vue... Les dernières avancées de notre technologie... On les utilise pour les Bytwythsss qui ont des organes sensoriels semblables aux vôtres. Ça devrait marcher pour vous. Je devais vous les remettre en partant... Je pars, les voici.

J'ignore d'où il les a tirés et comment il me les a mis dans la main, mais je me suis aussitôt retrouvé avec une boîte translucide contenant deux sphères rosâtres...

Qu'auriez-vous fait à ma place ? Moi, j'ai eu honte de mon intransigeance :

— Restez ! ai-je soupiré. Je devrais pouvoir vous supporter deux ou trois jours. Mais après, il faudra décaniller.

J'ai posé la boîte sur une étagère tandis qu'il gargouillait ce qui devait être, dans sa langue, un remerciement ou un acte de grâce à une divinité martienne. À supposer que ces gens-là aient une ou plusieurs divinités.

De très agréables effluves floraux ont envahi la pièce. Ce devait être l'odeur de sa joie... Curieusement, ça m'a ému.

— *Et moi ? Tu lui as demandé si je pouvais rester ?*

J'ai sursauté.

Posée d'une voix de crécelle, la question venait de nulle part. Aigugrocourond s'est tortillé et il en est sorti un machin d'abord informe qui n'en finissait pas de tressauter.

— C'est quoi, ça ? ai-je éructé.

— Un... un *pwoydod*, a-t-il dit avec confusion.

— Ça ne me dit pas ce que c'est ni à quoi ça sert !

— Eh bien, je pense que dans votre vocabulaire ce serait proche de... Voyons... Disons... d'une secrétaire. Mais les nôtres sont beaucoup plus performantes, bien entendu.

Les leurs étaient surtout nettement moins canon ! Ce que j'avais devant moi ressemblait maintenant à un petit flacon rempli aux neuf dixièmes d'un liquide très pâle. Son long col flexible était en train de s'allonger et de se tortiller dans tous les sens. Ça m'a donné la chair de poule.

— Vous en avez encore beaucoup, des comme ça, dans votre...

Je n'ai trouvé aucun mot et j'ai capitulé. Aigugrocourond s'est répandu en excuses. Le pwoydod et lui étaient couplés depuis si longtemps qu'il ne le distinguait plus de sa propre personne...

L'incident étant clos, nous nous sommes mis au travail. Je veux dire qu' "ils" se sont mis au travail. Moi j'ai répondu à leurs questions. Je leur ai loué des films, des documentaires, en cassettes ou DVD, et des logiciels de simulation. Ayant tripatouillé mon matériel, Aigugrocourond (qui devait être le Mac Gyver de Mars : il bricolait tout !) faisait défiler tout ça sur l'écran à une vitesse prodigieuse. De temps en temps, le pwoydod et lui s'interrompaient. C'était chaque fois pour vrombir, chuintier, tressauter de concert, me donnant la désagréable impression qu'ils se révoltaient ou se moquaient de nos petites habitudes. J'ai bien failli plusieurs fois les flanquer à la porte.

Les piles de cassettes diminuaient à vue d'œil et j'avais du mal à assurer leur renouvellement ! C'est fou ce que j'ai pu courir pendant les premières heures. J'ai failli plusieurs fois me faire écrabouiller en traversant la rue. Les gens ne respectent plus rien ! À croire qu'ils ne voyaient ni ma canne blanche que je brandissais pourtant haut, ni ma paire de lunettes sombres.

Ça ne pouvait pas continuer comme ça : le téléphone et une armada de coursiers, seraient plus efficaces et me fatigueraient moins. Mon compte en banque n'en souffrirait pas : les compatriotes martiens de mon hôte m'avaient crédité, Dieu seul sait comment, d'une somme rondelette dont il me reste à ce jour la majeure partie.

Aigugrocourond et le pwoydod ont passé deux nuits et trois jours à NOUS étudier par fictions ou documentaires interposés. Au début de la troisième nuit :

— Eh bien, Monsieur Mayenne, il est temps de nous quitter a dit Aigugrocourond... Mon pwoydod et moi nous vous sommes...

Il a de nouveau vrombi et chuinté : plus de pwoydod !... Ce dernier ne tenait pas en place depuis qu'il était sur notre Terre. Où diable était-il passé ? Aigugrocourond l'a appelé, on a cherché partout. En vain.

L'extraterrestre s'est calmé aussi vite qu'il s'était affolé : chez les Martiens, on est raisonnable ! Sans doute son compagnon était-il allé faire une balade dans le quartier, histoire de confronter ce qu'il avait vu sur l'écran à la réalité du terrain. Les deux missionnaires se retrouveraient près de leur module C'est du moins ce qu'Aigugrocourond espérait. Dans le cas contraire, il serait dans une très fâcheuse posture. Mais à quoi bon s'empoisonner l'esprit avec des choses qu'on ne maîtrise pas ?

— Au fait, vous ne voulez pas essayer vos opercules devant moi ? m'a proposé Aigugrocourond en prenant congé. Cela me permettrait de faire des ajustements si par hasard...

Mais l'expérience ne me tentait guère. J'avais, une fois, sorti les deux objets de leur boîte et leur consistance m'avait déplu. Mous et gluants... N'allaient-ils pas

s'incruster dans ma chair et me clore la vue à tout jamais ? Sans compter que les bricolages de mon hôte, je m'en méfiais un peu.

Peut-être à tort.

Sans doute à tort étant donné ce à quoi j'avais assisté.

Mais les sentiments ne se domptent pas si facilement. J'ai donc décliné l'offre d'Aigugrocourond, bien décidé à jeter ces horreurs suspectes dès qu'il aurait tourné le dos.

Il s'est excusé de nouveau pour le dérangement, m'a salué puis est parti en laissant dans l'appartement une odeur fruitée très délicate : l'odeur de sa reconnaissance ?

J'ai saisi les opercules, ai ouvert le vide ordures...

Allez savoir pourquoi j'ai renoncé à y balancer le cadeau étrange de mon étrange visiteur.

J'ai reposé la boîte sur l'étagère et j'ai allumé le poste de télévision. Aigugrocourond avait tout remis en ordre et il fonctionnait normalement. Le faux contact au niveau du son avait même disparu. Le Martien avait par ailleurs mis son nez dans tous les appareils de la maison : les fils dénudés de mon grille-pain avaient une gaine neuve, le va-et-vient du salon fonctionnait, le minuteur du micro-ondes aussi... Dommage que mon bricoleur n'ait pas pensé à s'occuper du mélangeur de la salle de bain.

Peu après, la curiosité s'est emparée de moi. Que se passerait-il si je mettais finalement les fameux opercules ?

J'ai sorti les rondes flasques pour les réexaminer. Franchement, comment ajuster "ça" ! ? Ça ne resterait jamais en place ! J'allais les ranger de nouveau quand :

— Un peu de courage, voyons !

La voix de crécelle du pwoydod m'a fait sursauter. Il a jailli de ma poche, s'est ébroué comme un chien, a déployé son col-périscop. J'ai remarqué que le liquide pâle était devenu, en trois jours, d'un orange très soutenu.

— Vous avez bonne mine, ai-je dit stupidement.

— Le *bon air pollué* de la Terre n'y est pour rien, a grincé le pwoydod. Ce sont toutes ces nouveautés que j'ai enregistrées chez vous qui en sont la cause. Et pourtant, elles ne sont pas réjouissantes.

Le col-périscop a fait le tour de ma maison, est revenu se pointer sur moi, accusateur.

— Comment faites-vous pour vivre de cette façon ? N'entendez-vous pas le râle d'agonie des fleurs que vous avez achetées ce matin au marché ? N'entendez-vous pas les lamentations des arbres que vous avez coupés pour que cet immeuble et ceux qui l'entourent étalent leur hideur au grand jour ? Les Hommes sont des barbares !

J'ai bien sûr protesté de nos bonnes intentions : le confort du plus grand nombre, le progrès...

— ... ne justifie pas tout, Monsieur Mayenne, m'a coupé le pwoydod. Un jour, si vous n'y prenez garde, votre planète sera désertique... Les conditions de vie seront telles, que les survivants devront s'exiler dans les entrailles de la terre... Comme nous avons dû le faire, nous, il y a des millions d'années. Ce serait dommage : c'est si joli, ici !...

— Peut-être... ai-je murmuré, un peu ahuri. Ça fait si longtemps que je ne vois que de vagues formes.

— Eh bien ! Qu'attendez-vous pour mettre les opercules de mon collègue : vous verrez mieux ce que vous risquez de perdre. Allons ! Ne soyez pas si couard !

J'ai donc fini par écarter les paupières de mon œil droit et j'en ai approché l'un des opercules. Comme attiré par un aimant, il s'est mis lui-même en place. J'ai installé le second avec la même facilité et j'ai regardé autour de moi : miracle ! Je voyais tout avec une acuité extraordinaire.

— Vous voyez que ce n'était pas si difficile ! On va se promener un peu ?

Et il a disparu dans un éclair couleur flamme. Je me suis fouillé : il n'était dans aucune de mes poches. Il devait s'être glissé entre deux vêtements et je n'ai pas perdu de temps à le chercher. S'il ne voulait pas être trouvé, je ne le trouverais pas.

Malgré l'heure tardive, je suis sorti dans la rue pour suivre le conseil du pwoydod et profiter de ma vue toute neuve. Puis j'ai foncé au bar tabac de mon vieux copain Henri : lui payer un coup et lui raconter mon aventure, voilà ce que j'allais faire.

Mouvement de recul en arrivant devant le bistrot. Henri essayait des verres et il était trop absorbé pour voir, autour de lui, les êtres immondes qui grouillaient au comptoir. J'ai tapé légèrement sur la baie vitrée pour attirer son attention, j'ai fait de grands gestes ; il a fini par m'apercevoir et m'a fait signe d'entrer. Son visage rayonnait de cette gaieté qui lui attire toutes les sympathies et contribue à remplir son bar. Suivant ma pantomime, il a regardé autour de lui avec surprise, a écarté les bras pour me signifier son incompréhension, m'a rejoint dehors :

— Eh bien, Jean ! Qu'est-ce qui te prend ?

— Mais enfin, Henri, tu ne vas pas rester au milieu de cette ménagerie !

Il m'a regardé, mi-amusé, mi-inquiet, m'a saisi l'épaule :

— Ils vont être contents, tes potes, de savoir que tu les traites de ménagerie ! Viens- t'en un peu leur dire ça en face !

J'ai essayé de résister mais il est costaud, Henri. Il m'a tiré malgré moi à l'intérieur.

J'ai réussi à éviter le comptoir où un chameau, un goret et deux serpents semblaient en bonne intelligence. Aux tables, des porcs, des poules et des rats étaient assis près d'humains qui semblaient trouver normale cette stupéfiante situation. J'ai salué. " On " a eu l'air content de me voir, content d'apprendre, par Henri, que mon opération avait porté ses fruits, content de savoir que je recommençais à sortir seul. Une vache ruminait sur une banquette, et Caroline, la serveuse, prenait la commande.

Je devais rêver.

Ou halluciner.

Je me suis pincé, j'ai fermé les yeux... Rien n'avait changé quand je les ai rouverts. Que contenait le vin martien de l'amitié offert par Aigugrocourond avant qu'il ne me quitte ? Le liquide vert, légèrement acidulé, que j'avais hésité à boire s'était révélé excellent. Peut-être aurais-je dû me méfier davantage.

Une grosse chienne s'est approchée de moi et a murmuré :

— Alors, Monsieur Mayenne, on se décide, ce soir ?

Elle m'a frôlé avec une concupiscence sans ambiguïté. Le pire, c'est qu'elle avait la voix de Solaine, la petite fleuriste qui traîne son panier de roses dans tous les lieux publics du quartier. Le bruit courait qu'elle vendait autre chose que ses fleurs. Moi, j'avais toujours haussé les épaules et refusé de prêter attention à ces ragots. Et voilà que...

— Pour vous, je ferai un prix, Monsieur Mayenne.

Je l'ai regardée avec horreur et elle n'a pas insisté. Henri ne me quittait pas des yeux. Il semblait inquiet.

— Tu es sûr que ça va, Jean ? Je t'assure que tu fais une drôle de tête. Je t'offre un café ? Quelque chose de plus fort ? Un cognac ? Oui, je pense qu'un cognac est tout indiqué. Ne bouge pas : je reviens.

Il est allé s'affairer à son comptoir, m'a préparé un verre, a servi et encaissé au passage une demi-douzaine de clients, est revenu s'asseoir près de moi. J'ai repoussé le breuvage, bien sûr : un simple fond de verre me fait léviter ! Je n'allais pas en avaler un entier pour risquer de voir tous ces monstres en double. Ils ne semblaient pas dangereux, mais on ne sait jamais. Ce qui était sûr, c'est qu'il fallait que je parte avant de piquer une crise de nerfs !

— Je reviendrai à une heure creuse, ai-je lancé en me levant. Je t'expliquerai tout.

— Mon ami, a fait Henri que mon état semblait bouleverser, j'ai l'impression que tu es en train de subir le contrecoup de ton opération. Tu veux que je te raccompagne chez toi ?

J'ai fait signe que non et me suis précipité vers la sortie.

— Un petit poker tournant, Jean ?

Allons bon ! L'Émile m'arrêtait au passage. À sa table, une hyène et un serpent se sont esclaffés. J'ai cru reconnaître le rire en cascade d'Eugène et celui, stupide, de sa Patricia. Était-ce possible ? Entre Eugène-hyène et Patricia-serpent, un bel inconnu me souriait avec gentillesse :

— Eh bien, Henri ! Depuis qu'on t'a rendu la vue, tu snobes les copains ? a-t-il dit.

Là, j'ai failli sauter au plafond. Pourtant, la voix et un certain reflet dans les yeux n'autorisaient aucun doute.

— Julien ? C'est toi ? C'est bien toi ? ai-je balbutié.

Julien, c'est un chômeur qu'Henri a pris sous sa protection. Il lui confie de menus travaux en échange du gîte et du couvert.

Il est gentil, Julien. Le seul problème, c'est (je devrais dire " c'était " car il ne l'avait plus) une tache de naissance qui lui couvre presque entièrement la joue gauche et fait peur à tous ceux qui le voient pour la première fois. Sans compter que sa grande carcasse maigre et ses yeux tristes n'attirent pas les sympathies. Par quel tour de passe-passe s'était-il métamorphosé en ce superbe athlète qui respirait la santé et la joie tranquille ?

Je me suis rué dehors.

Arrivé au petit square je me suis assis sur un banc. La nuit était calme. Le ciel était beau. Je crois que je n'avais jamais imaginé qu'il pût y avoir autant d'étoiles au-dessus d'une ville polluée comme Paris. Elles clignotaient et j'ai eu le sentiment que quelqu'un m'observait en s'amusant beaucoup : Aigugrocourond ? Le pwoydod ? Leurs séides, à des milliards de kilomètres de là ? Avais-je été l'objet d'une farce ? D'un sombre complot ?

— D'une erreur ! Vous avez été victime d'une simple erreur. C'est votre faute, aussi ! Si vous aviez essayé vos opercules devant Aigugrocourond, il aurait tout de suite constaté qu'il y avait un problème et il aurait...

— ... bricolé, ouais, je sais ! ai-je fait d'un air morne. Je peux savoir à quoi correspond ce que j'ai vu ?

— Aigurocourond le saurait mieux que moi. Mais il n'y a que deux possibilités : ou bien vous avez vu le MOI profond de vos amis, ou bien leur qualité subjective en fonction de vos amitiés et inimitiés personnelles...

— Ce n'est pas la même chose ! Tout de même : vache, rat, chienne, hyène, serpent... C'est assez primitif comme symbolisme.

— C'est celui sur lequel vous vous accordez entre humains. Méchanceté, avarice, concupiscence, cruauté, hypocrisie... Admettez que ce n'est pas très gentil pour " vos amis " les animaux. Remarquez, ils vous le rendent bien ! Vous seriez étonné de savoir ce qu'ils pensent du monde en général et de vous, les Hommes, en particulier.

— Parce qu'ils vous ont fait leurs confidences, sans doute ?

— J'ai juste saisi les propos de Jenny, Cany et Cuituit.

J'ai haussé les épaules. Après avoir surpris les doléances de mes fleurs et des " non-arbres " de mon immeuble, le pwoydod prétendait avoir entendu les propos d'une chatte, d'un clébard et d'un serin... Et moi, j'étais là à écouter ces inepties !

Et mon paillason ? Il n'avait rien dit, mon paillason ?

Et les puces du pochard de service, elles ne s'étaient pas plaintes, les puces du pochard de service ?

— Vous avez tort de vous fâcher. Nous sommes différents, vous et moi et nous ne percevons pas les mêmes choses. Avez-vous une idée de la forme que vous avez à travers mon regard ?

J'ai ricané assez méchamment. Quelle image de moi aurait un observateur neutre ? La rue était déserte mais qui sait si, derrière ses rideaux, un insomniaque ne s'interrogeait pas sur mon compte ?

— Il n'y a jamais d'observateur neutre a ajouté le pwoydod comme s'il avait lu dans mes pensées. Tout ce qui est vu par quelqu'un passe au travers d'un filtre qui a la couleur de sa colère, de sa joie, de sa tristesse et de son expérience.

J'ai soupiré. Je connaissais assez mes contemporains pour savoir à quoi je devais ressembler à travers *leur filtre*. Silhouette assise sur un banc, près d'un flacon de ce qui serait immanquablement pris pour un alcool fort, je devais avoir tout du pochard fébrile en train de soliloquer.

J'ai longtemps réfléchi, longtemps rêvé.

Une soudaine envie m'a traversé le cœur.

Ma mère.

Depuis combien de temps ne l'avais-je pas vue ? Trop longtemps, de toute façon. Je l'avais négligée de façon indigne alors qu'elle était si vieille, si fragile... C'est toujours la même chose : on oublie de s'occuper des gens qu'on aime. On oublie, déjà, de leur dire qu'on les aime. Et quand ils partent, on se rend compte qu'il est trop tard et on s'étouffe de tous les mots qu'on n'a pas dits, on devient lourd de tous les gestes qu'on a retenus. Je savais, par le docteur, qu'elle était venue tous les jours à l'hôpital quand j'étais si mal... Dès que j'avais été mieux, elle s'était effacée. Je lui avais téléphoné deux ou trois fois pour lui donner de mes nouvelles. Ce n'était pas grand chose !

Un taxi en maraude passait ; j'ai levé la main sans réfléchir et il s'est arrêté.

Quand il m'a eu déposé à Antony, je me suis assis sur un banc du trottoir, juste devant ses fenêtres : il était trop tard – ou trop tôt – pour toquer à la porte de la petite maison assiégée par de hauts immeubles. J'attendrais qu'une lumière s'allume pour me manifester.

Comme j'avais besoin de compagnie, j'ai appelé le pwoydod mais il ne s'est pas montré. Était-il près de moi ? Était-il resté à Paris ? Je n'avais aucun moyen de la savoir.

Je m'assoupissais quand une main légère s'est posée sur mon épaule.

— Jean ?... C'est toi, mon petit ?

— Maman !

Sans sa voix, un peu rauque, je ne l'aurais jamais reconnue : elle se tenait devant moi, superbe dans une robe de nuit claire. Ses longs cheveux noirs cascadaient sur ses épaules et ses yeux brillaient de bonheur.

— Jean ! a-t-elle répété tout émue.

— Maman !

Je l'ai serrée contre moi et j'ai eu envie de pleurer. Elle m'a caressé la tête, comme lorsque j'étais petit, puis elle m'a fait rentrer.

Elle avait entendu le taxi arriver, avait vu une ombre s'installer sur le banc après avoir examiné sa façade et avait mis du temps à me reconnaître.

— Maman ! ai-je lâché, émerveillé : comment as-tu fait pour rester si jeune, si belle !

— Mon petit !

Sa voix pleine de tendresse grondait. Elle était vieille, le savait et l'acceptait sans vains regrets. Inutile de la flatter : le reflet de son incorruptible miroir lui disait jour après jour ce qu'il en était.

Puis elle m'a examiné.

— Toi, tu n'es pas dans ton état normal. Il t'est arrivé quelque chose ? Je peux t'aider ?

Je lui ai raconté la visite d'Aigugrocourond et du pwoydod, les bricolages du curieux visiteur, le don des opercules et ma nouvelle vision du monde. Elle m'a regardé d'un drôle d'air, puis :

— Il est tard, mon petit. Nous reparlerons de tout cela demain. Tu ne crois pas que tu as besoin de repos ?

Elle doutait de moi. Ça m'a fait perdre contenance : j'aurais pu retirer mes opercules, les lui montrer, les lui faire essayer, peut-être... Je n'ai rien fait de tout ça. J'ai acquiescé et je me suis laissé dorloter et border comme quand j'étais petit. Je n'ai pas dû mettre beaucoup de temps à m'endormir.

Il faisait encore sombre quand je me suis éveillé. Maman était dans le fauteuil près de mon chevet. Elle avait dû vouloir me veiller, avait succombé au sommeil. J'ai sauté sans bruit au bas du lit et suis allé dans la salle de bains. Les opercules se sont laissés ôter aussi facilement qu'ils s'étaient laissés mettre.

J'ai regardé ma montre. Avec un peu de chance, la boulangerie de la rue voisine serait ouverte. Maman aimait les croissants et le pain chaud mais ses jambes qui la trahissaient de plus en plus souvent lui interdisaient d'aller chercher ce petit plaisir.

Je venais de récupérer ma monnaie et j'étais à moins de cinquante mètres de chez moi quand...

— Eh !

J'ai crié, j'ai couru en vain derrière la forme, reconnaissable entre toutes, qui filait avec célérité. Aigugrocourond ! Qu'était-il venu faire dans le secteur ? Il aurait dû être en route pour Mars !

Dès le couloir d'entrée, d'agréables effluves d'épices flottaient dans l'air, se mêlant aux odeurs de café qui venaient de la cuisine où maman chantonnait en préparant le petit déjeuner. C'était donc bien le Martien que j'avais vu dans la rue. Et il s'était introduit dans la maison. Dans quel but ? Qu'avait-il fait ? Se pouvait-il qu'il ait... J'ai pris machinalement les opercules sur la commode, les ai examinés, les ai ajustés. Le monde est redevenu net.

Maman s'est encadrée dans la porte.

Elle avait retrouvé ses rides et ses cheveux blancs...

— Aigugrocourond... ai-je balbutié.

— Tu vas bien ? m'a-t-elle demandé avec stupéfaction.

Elle n'avait vu aucune cocotte minute chuintante et sifflante.

Elle était à sa toilette quand une voix sympathique et courtoise l'avait priée de ne pas se déranger. " On " venait juste changer " les lentilles " de Monsieur Jean. Le temps de passer un peignoir et elle arrivait au moment où la porte se refermait sur des excuses et des souhaits de santé et de bonheur.

Vous étonnerais-je en vous disant que quand je suis retourné chez Henri, la ménagerie avait disparu ?

FIN

Pourriture

(José Vicente Ortuño)

On avait sonné à la porte. Visiblement contrarié, Alberto se leva du sofa et alla ouvrir. Il tenait encore à la main la télécommande de la télévision et bredouillait un chapelet d'injures puisées dans son large répertoire en araméen. « Qui que ce soit, il va comprendre ! M'interrompre au milieu du match Barcelone-Real Madrid », grognait-il dans sa fureur. À l'approche de la porte, il reçut en plein nez une odeur si nauséabonde qu'elle lui tordit les boyaux, lui donna des nausées et qu'il faillit vomir. Il prit une profonde inspiration pour essayer de récupérer, mais la puanteur ne le lui permettait pas. Il ouvrit la porte, et la pourriture devint carrément insupportable. Sur le seuil se tenait un homme vêtu d'un costume gris foncé et cravaté de couleurs gueulardes. On aurait dit un vendeur d'encyclopédies, et la serviette qu'il tenait à la main confirmait cette hypothèse.

– Qu'est-ce que vous voulez ? demanda Alberto qui se retenait encore de vomir.

– Euh ! commença le visiteur. Quand il ouvrit la bouche, sa langue se détacha et tomba sur le sol en émettant une sorte de clapotis. Alberto regarda alternativement l'homme en gris à la bouche ouverte et le morceau de viande sanguinolent qui se tortillait et rampait sur le carrelage avec des mouvements convulsifs.

Un cri d'horreur s'étouffa dans sa gorge quand les macaronis qu'il avait ingurgités à midi sortirent dans une violente vomissure multicolore. Alberto voulut claquer la porte tout en nettoyant de la manche les restes de déjeuner à demi digérés, mais l'homme en gris voulait l'en empêcher. Le visiteur importun allongeait le bras pour tenter de retenir la porte, mais la main se cassa au niveau du poignet et alla rejoindre sur le sol la langue qui continuait à sautiller et à se tordre idiotement au milieu du vomi. Puis les deux morceaux se mirent à ramper vers l'intérieur de la maison. Alberto ne pouvait résister à l'horreur de cette vision. Il perdit à la fois connaissance et le contrôle de ses sphincters, ce qui ne contribua nullement à améliorer la qualité de l'air.

Au bout d'un moment, quand il revint à lui, il se retrouva assis à côté de la porte, mais il ne sentait plus l'odeur nauséabonde et putride qui, auparavant, imprégnait l'atmosphère. L'homme au costume gris était allongé sur le seuil ; il était en train de se diviser en morceaux gélatineux qui tentaient de s'extirper du costume et rampaient dans des directions opposées. Alberto pensa qu'il devrait faire quelque chose, peut-être appeler une ambulance.

Se levant, il trouva sur la moquette un nez qui lui parut une vieille connaissance, il le ramassa et constata que c'était bien le sien. L'appendice nasal à la main, il se dirigea vers le téléphone mais, avant qu'il ait atteint le salon, une jambe se détacha et tomba sur le sol. Par chance, il se trouvait près de la petite table où était posé le téléphone. De sa position à demi couchée, il allongea le bras et attrapa l'appareil, mais quand il voulut le tenir, ses doigts se détachèrent. Téléphone et doigts tombèrent alors hors de portée et, à leur tour, se mirent à se tortiller sur le sol comme de gros vers. Par comble de malchance, le bras sur lequel il s'appuyait se brisa à la hauteur du coude, produisant un bruit identique à celui d'une branche de céleri qui se casse, ce qui le fit tomber à la renverse. Sa tête cogna par terre, résonna à la façon d'une pastèque bien mûre, s'ouvrit comme un œuf et répandit une masse encéphalique visqueuse, putride et palpitante. Le résultat de cet impact fut que les yeux, accompagnés de leurs nerfs optiques respectifs, sortirent des orbites et rebondirent sur le carrelage. Tels des spermatozoïdes sanguinolents et macrocéphales, ils rampaient eux aussi dans des directions opposées. L'un

cherchait à rejoindre la main et la langue de l'homme en gris qui venaient, toujours rampant sur la moquette, dans une course que la main gagna d'une phalange. L'autre œil alla à la rencontre du nez et des doigts d'Alberto qui gigotaient autour du téléphone, pendant que sa jambe tentait maladroitement de sortir du carcan du pantalon par des convulsions hystériques.

À cet instant, la voisine qui habitait le logement d'en face sortit. Elle vit les restes épars du vendeur d'encyclopédies et poussa des cris horribles. Sa langue tomba sur le sol et ses yeux sortirent de leurs orbites...

Quelques jours plus tard, deux extraterrestres de la planète Raticulin qui opéraient une reconnaissance constatèrent, perplexes, qu'il ne restait de l'humanité que des organes visqueux qui rampaient, sautillaient et se tortillaient de toutes parts.

– Mais qu'est-ce qui s'est passé ici ? demanda Flip intrigué.

– Sans doute la corruption, répondit Flop dont l'unique sourcil se souleva.

– Ça alors ! On savait que sur cette planète, il y en avait beaucoup, mais à ce point ! s'exclama Flip qui faisait onduler ses antennes, signe non équivoque de perplexité chez les Raticulinianiens.

– Ici il n'y a plus rien à foutre, dit Flop qui fit décoller la soucoupe volante, allons envahir ailleurs... »

FIN

Retour à la maison

(Ugo Malaguti)

© Ugo Malaguti. Titre italien : *Ritorno a casa*. Traduit de l'italien par Pierre Jean Brouillaud.
Inédit dans sa version française.

Il s'était déjà trouvé là. Un endroit vert, agréable. Il avait entendu le chant des grillons la nuit et, le jour, celui des cigales ; il avait contemplé ces étoiles, les mêmes étoiles, et les rayons de la lune. L'hiver, les glaçons entre les arbres décomposaient les couleurs pâles qui venaient du ciel. Il n'avait jamais été seul en cet endroit. Ses souvenirs lui avaient toujours tenu compagnie.

La porte, elle aussi. Toujours la même porte hospitalière derrière laquelle il y avait des voix chères, du vin, de la gaieté. Mais aujourd'hui il ne voulait pas l'ouvrir, parce que là, derrière, il n'y avait plus les sourires joyeux des femmes, le vin était aigre et la gaieté avait disparu sous la poussière. Le chasseur avait reposé son fusil, ce qui avait été n'était plus.

Sans regret, il contempla le ciel étoilé. Les constellations étaient comme elles devaient être en ce lieu : froides et sereines, reposantes et calmes, amicales et sages. Beaucoup plus sages que lui, sans doute.

Ici bas, il y avait eu dans le temps des lumières froides, signaux placés sur la route la plus difficile qu'il ait eu à parcourir. Trop tard, désormais. Ces signaux s'étaient éteints, la lumière qu'il voyait appartenait au passé ; il n'y avait pas eu de vie sur ces mondes là-haut, quand la lumière en était partie. Il le savait bien.

Pourquoi lui avaient-ils mis le cœur d'un autre ? Il ne l'avait pas demandé, mais pour eux, les hommes en blanc, médecins parfumés de désinfectants, à la curiosité scientifique efficace et froide, c'était l'occasion à saisir. Lui, c'était le meilleur, le meilleur de tous. Lui, le héros, le surhomme sélectionné, si brave, si adroit, qui avait réussi à s'en tirer après avoir été précipité dans le cœur d'un météore. Il n'avait pas demandé à survivre à ce moment-là, il n'aurait pas pu demander quoi que ce soit, il ne se souvenait de rien... ou peut-être si, c'était son cœur qui se rappelait, ou son cerveau, ou quoi d'autre ?

Ils avaient récupéré la capsule, d'après ce qu'ils lui avaient dit. Cent, mille hélicoptères, un vol d'oiseaux de métal au-dessus de la mer. *Les dispositifs de sécurité avaient fonctionné*. Oui, ils avaient fonctionné. Personne ne lui avait montré les images. Peut-être ce que les oiseaux d'argent avaient récupéré démentait-il les orgueilleuses affirmations des responsables.

S'ils ne l'avaient pas opéré... et qu'est-ce qu'il en savait, lui, de ce qui serait arrivé ? Le Président lui avait serré la main au départ, lui avait rappelé que l'avenir était entre les mains de Dieu, de ce Dieu auquel la Nation croyait, un Dieu très partial, comme tous les dieux de toutes les nations. Dieu comme un habit pour un régime, pas un prêt à porter, mais fait sur mesure par un bon tailleur, comme au bon vieux temps. Dieu en *tweed* ?

La maison était devant lui, sa maison, dans son cadre de verdure, les étoiles au-dessus. Combien de temps était-elle restée déserte ? Un, deux, trois, quatre ans ? Claudine était partie. Oh ! oui, ils l'avaient en grande hâte récupérée à Hawaï, l'avaient tirée du lit où elle se donnait du bon temps avec le dernier en date de ses amants, ils l'avaient embarquée dans un hélicoptère direction l'hôpital, afin que l'épouse du héros soit présente, au grand moment. Il l'avait embrassée, aussi, du moins d'après son souvenir. Un baiser rapide, humide, souriant. Puis elle avait regagné Hawaï, et lui s'était engagé à ne rien révéler tout en parlant beaucoup, énormément, pendant la conférence de presse.

Ils lui avaient donné le cœur d'un autre, l'avaient recousu, lui avaient changé le sang – et le cerveau ? Il n'en savait rien. Il regardait la porte et la maison, les arbres

et les étoiles. *Tu trouveras tout comme tu l'as laissé*, lui avaient-ils dit. Mais où étaient les rires et l'allégresse ? Le vin était fatalement aigre ; il n'avait pas vu mais il savait. Seules les étoiles restaient les mêmes, mais lointaines, et il ne voulait pas retourner là-haut. Parce qu'il n'y avait rien parmi les étoiles.

Ils lui avaient donné le cœur d'un autre, puis ils lui avaient dit, après bien des sourires et bien des discours, qu'il pouvait rentrer chez lui. Un autre... Qui ? Avait-il éprouvé les mêmes sentiments que ceux qu'il éprouvait maintenant à regarder cet endroit ? Et quelles étaient ces étranges visions d'espaces obscurs et d'étoiles lumineuses dont il ne se souvenait pas et dont il ne voulait pas se souvenir ?

Comme Mars était rouge dans le ciel. Dans l'espace il avait une couleur différente, orange, une couleur opaque, terne. Mais ces espaces noirs n'étaient pas ceux du long voyage en apesanteur. C'étaient d'autres espaces plus grands, plus froids, plus silencieux, plus solitaires.

Tout sera comme avant, lui avaient-ils dit. Mais lui, il n'était plus comme avant. Les autres n'avaient guère eu le temps de s'en apercevoir, ils tenaient sa gratitude pour acquise, puisqu'ils lui avaient sauvé la vie, l'avaient tiré du sépulcre blanc sans même prononcer son nom. Lazare . *Lazare, lève-toi !* Et Lazare s'était levé comme un zombie – sans embrasser Jésus. Tout au moins, il ne lui semblait pas se rappeler que les choses se soient passées ainsi. Et pourquoi aurait-il dû l'embrasser ? Quand ils te réveillent brusquement d'un beau rêve, tu râles, tu es bouleversé, étourdi, mais tu n'as pas envie de remercier qui que ce soit. Lazare, lève-toi ! Ils avaient prodigué bistouris scintillants, silicone en pâte, tic-tac et jappement des ordinateurs, tous les appareils de mesure qui faisaient bip bip bip. Lazare est vivant même s'il est mort, lui ne sait pas qu'il est vivant, nous l'en convainçons. Lui avait eu tout le temps de sentir et de comprendre. Dans sa poitrine battait quelque chose qui ne lui appartenait pas. Ça faisait bip, bip, bip, nous sommes deux. Et le troisième, où est-il ? S'il avait été un et trois, il aurait fondé une secte et il aurait gagné des milliards. Peut-être les aurait-il gagnés de toute façon. Il y avait eu des milliers de lettres de fanatiques qui voulaient le voir, le toucher, l'adorer. *Deux mille ans après, un autre est descendu du ciel a péri dans le feu et est ressuscité le troisième jour.* Trois jours de salle d'opération. Peut-être réussirait-il à monter au ciel s'il se concentrait profondément.

À qui ? À qui ? La question angoissante, accablante, ne cessait de tourner dans sa tête. Un homme mort dans un accident ? Un donneur ? Un cœur solide. Mais était-il vraiment mort ? Ou l'avaient-ils tué pour lui ? Mon Dieu ! Mon Dieu ! Il ne pouvait pas supporter une chose pareille. Il ne pouvait penser que quelqu'un avait été tué à cause de lui. Il y était allé seul, il avait pris seul ses risques. Il était mort seul, avec une seule pensée : sauver la capsule pour que les enregistrements, les données, les échantillons parviennent aux scientifiques. Quand il avait perdu connaissance, il savait qu'il ne mourait pas pour rien. Celui qui mourait était un héros, il allait passer directement dans les livres d'Histoire ; les amants de Claudine sentiraient vibrer leur fibre patriotique : ça n'est pas tous les jours que l'on couche avec la veuve d'un héros national. De cela aussi on l'en avait frustré. *Le survivant, le miracle de la science.* Tout ce qu'il avait fait, lui, passait au second plan, le plus important c'était ce qu'eux, ils lui avaient fait. Bon Dieu, ils ne l'avaient même pas laissé mourir.

Et il était mort, ensuite ? Où était l'âme ? Dans le cerveau, dans le foie, dans le sexe ? Immobile devant la porte, il contemplait les étoiles sans sortir sa clé et il sentait cogner comme un fou son cœur, non, pas le sien, ce cœur-là qui battait follement dans sa poitrine ; il pouvait en sentir les battements et il savait que ce n'étaient pas les siens.

Qui était cet homme ? Encore un miracle, lui avait-on dit. *Le héros de l'espace entre la vie et la mort : les médecins cherchent un donneur pour une ultime tentative de transplantation.* Et le donneur était arrivé, à ce moment précis, à cet endroit précis, dans ce secteur, à la dernière seconde avant qu'il soit trop tard. Il avait pu lire les journaux fascinés par le symbole et par le mystère de ces événements dans le cosmos à la fin du second millénaire. Ils l'avaient trouvé mort, en bordure d'une aire de service, mais sans qu'il y ait près de lui, sur lui ou en lui des débris de machine, rien que l'herbe et une tache de sang. Pas trace de projectiles. Aucun signe de violence. Rien qu'un crâne défoncé. Un miracle, avait dit le médecin-chef. Un donneur idoine, dans des conditions idoines, au moment idoine.

Il en avait été de même quand il avait rencontré les diables rouges, eux aussi tués sans laisser de trace ; cette fois encore, ce qu'il fallait s'était produit quand il fallait, comme il fallait. Mais *qui étaient* les diables rouges et qu'est-ce qu'il en savait, lui ? Il contempla les étoiles et se posa encore une fois la question, se demandant s'il n'était pas devenu fou sous le choc et du fait qu'il était un homme recomposé, restructuré, comme la vieille maison de campagne en ruine que Claudine et lui avaient achetée et remise à neuf quand il y avait encore des illusions. Un homme restructuré.

Il s'assit dans l'herbe, sans se soucier de l'humidité laissée par la rosée. C'était à cet endroit, devant la maison, une fois rentré chez lui qu'il convenait de mourir. *Mais il n'était pas en train de mourir, il était vivant, le cœur battait, les yeux voyaient, le cerveau pensait.* Et pourtant il était en train de mourir. Il l'avait toujours su, il l'avait dit aux médecins qui avaient ri et secoué la tête, il avait dit qu'il était mort. Le cœur qui battait dans son corps n'était pas le sien, la peau qui le recouvrait n'était pas la sienne ; le cerveau qui se souvenait de cet endroit, était-il le sien ? Et de quoi se souvenait-il en réalité ?

Étranger, plus étranger qu'on ne pourrait l'imaginer. Étranger dans l'obscurité, sous les étoiles, dans son corps, devant sa maison. Le cœur, le sien, était bon ; un cœur solide. Mais qui était cet homme ? Pourquoi était-il apparu en ce lieu, à ce moment-là ? D'où venait-il ? Était-il, lui aussi, tombé du ciel, de ces étoiles qui lui semblaient si proches et si familières, pour quoi ? Il ne s'en était même pas approché. Il était allé faire un tour dans le vide à bord d'une coque de métal, en compagnie de signaux électroniques et de stupides calculateurs, mais il n'avait pas touché les étoiles, il n'en avait pas été plus près qu'il ne l'était quand, dans son enfance, il sortait sur la terrasse par les nuits de beau temps.

Il s'allongea plus doucement dans l'herbe, dans l'herbe humide, dans cette herbe de cimetière. Il n'avait pas trouvé la réponse. Il mourait et il était vivant. Seul ?

Non, jamais, répondait son cœur. *Tu ne seras jamais seul, plus jamais seul. Je serai avec toi toujours, toujours, jusqu'à la fin, parce que nous avons vu les étoiles, nous avons ressenti le gel de l'infini, nous avons péri et avons ressuscité, et nous avons un travail à accomplir.*

Mourant, il se leva, s'approcha de la porte. Il trouva la force de l'ouvrir, d'entrer dans la maison, d'allumer les lumières. Il se laissa tomber sur le fauteuil et vit qu'on avait vraiment fait un bon travail : tout était propre, en ordre, beau comme s'il avait quitté cette maison la veille.

Il regarda autour de lui et pensa qu'il était l'homme le plus célèbre au monde. Il se reposerait, puis il retournerait en ville. Il devait démissionner du Corps des astronautes et commencer une carrière politique. Sénateur, ministre et puis... Président ? Un Président qui avait vu les espaces inconnus, avait volé dans le cosmos jusqu'à Mars, était mort et ressuscité, vivait avec le cœur d'un autre, avait

dans les yeux le regard de celui qui a vu les étoiles de près, même s'il ne les avait pas touchées... mais lui, il les avait touchés, ces espaces immenses, il les avait sillonnés et connus, non pas dans son vaisseau de métal, mais en vol libre, de comète en comète, d'astéroïde en astéroïde, découvrant l'immensité froide et poussiéreuse qui sépare les galaxies...

Le cœur, le sien, était bon, solide, c'était un cœur qui avait résisté aux assauts des diables rouges, qui avait échappé aux cyclones sidéraux, avait survécu au choc d'un monde étranger et si facile à connaître, à comprendre. Dehors, il y avait les étoiles qui étaient très, trop loin pour les habitants de ce monde. *Pourquoi m'avoir choisi ?* demanda l'esprit, effrayé. *Parce que tu es seul, que tu as beaucoup voyagé et qu'ils t'ont fait quelque chose qu'ils n'auraient pas dû te faire.* Et la question qui suivait était aussi logique et sereine : *Si tu as pu mourir, si tu as voulu mourir, c'était pour entrer en moi, pour être moi ?* Il n'y avait pas besoin de répondre. Il n'y avait pas besoin de savoir. Il n'y avait pas besoin de réfléchir.

La ville était proche. Demain était proche. Les étoiles brillaient là-haut, mais elles étaient loin. Non, ce monde ne serait pas difficile à conquérir.

FIN

BIOGRAPHIE DES AUTEURS

Joëlle Brethes réside depuis plusieurs années à la Réunion et écrit « sérieusement » depuis 1990. Enseignante au seuil de la retraite, elle espère avoir d'ici peu tout son temps pour assouvir sa passion d'écriture, notamment dans les genres science fictif et fantastique qui sont ceux où elle s'est fait le plus souvent remarquer. Particulièrement proches du conte philosophique, ses récits lui ont permis de remporter de nombreux prix littéraires, tant dans le milieu de la SF qu'en littérature générale ou en poésie.

Ses 5 dernières parutions

- * Au-revoir Granmèr Kal (conte), Dicolor livre, août 2001
- * Quand le Diable s'en mêle (conte), ARS Terres Créoles, octobre 2002
- * Trois coups de folie (Théâtre), Dicolor livre, août 2004
- * Le secret de Judith (roman jeunesse), Laféladi, juin 2006
- * L'Homme de Larachney (Roman SF), Masque d'Or, septembre 2006

> [SON SITE](#)

Pierre Jean Brouillaud, qui a beaucoup roulé sa bosse et exercé plusieurs professions – dont celles de journaliste et de traducteur – a publié, en littérature générale, chez Calmann-Lévy, un roman (Les Aguets) et deux recueils de nouvelles d'inspiration fantastique (La Cadrature et L'Angle droit), avant de passer à la science-fiction. En 1975, il a fait paraître Tellur dans la collection « Ailleurs et Demain » (Robert Laffont). De 1987 à 1997, il a présidé INFINI, association des littératures de l'imaginaire d'expression française. Il s'est employé à développer les relations avec les littératures des autres pays d'Europe et a aussi publié, à ce titre, plusieurs traductions de l'italien, de l'espagnol et du portugais. Depuis 2000, il est particulièrement actif (comme traducteur et comme auteur) dans la rubrique « Un(e) auteur(e), des nouvelles » dirigée par Jean-Pierre Planque.

Eduardo Julio Carletti est né à Buenos Aires, Argentine, le 17 avril 1951. Il habite Ituzaingo, province de Buenos Aires. Il est ingénieur en électronique. Eduardo Carletti a publié un roman, Instante de Maximo Quebranto et deux recueils de nouvelles, Por media eternidad cayendo et Un largo camino. Il a créé et dirige depuis 1989 la revue Axxón, qui est notre correspondante en Argentine.

> [Revue en ligne Axxón](#)

Sergio Gaut vel Hartman

est né en 1947 à Buenos Aires. Auteur très prolifique, il a publié de nombreux récits dans des revues du monde entier. Il a dirigé – et dirige toujours – de nombreuses anthologies ainsi que des revues en ligne et des blogs, dont les plus récents sont : Ráfagas, Parpadeos, Químicamente impuro et Breves no tan breves. Si vous venez régulièrement sur notre site, le nom de Sergio Gaut vel Hartman vous est devenu familier ; des nouvelles comme *Le Déguisement*, *Nous trois*, *Naufragé de soi-même*, ou, plus récemment, *Un Jour parmi d'autres*, vous ont convaincu : la force du propos,

la maîtrise du récit, et le frisson métaphysique sont toujours au rendez-vous. Si vous ne les avez pas encore lus, le moment est venu de vous précipiter sur ses écrits !

Ugo Malaguti est né à Bologne en 1945. Romancier, critique, analyste, c'est une personnalité bien connue du monde de la SF. Très actif depuis toujours, il dirige les éditions ELARA (ex PERSEO LIBRI), spécialisées dans la littérature de l'imaginaire, qui publient romans, anthologies et revues (Futuro Europa ou Nova SF).

José Vicente Ortuño

a 48 ans et vit dans la région de Valence (Espagne) ; c'est un lecteur " compulsif " de science-fiction, d'imagination et de terreur. Il a toujours aimé inventer des histoires pour s'endormir, au lieu de compter les moutons, ce qui l'ennuyait.

Il est membre de la TerVa (Tertulia Valenciana), une des associations littéraires les plus actives d'Espagne. Il collabore à la publication Fabricantes de sueños, anthologie qu'édite annuellement l'Asociación Española de Fantasía, Ciencia Ficción y Terror.

> [son blog](#)

Le Vénitien Renato Pestrinero a publié quelque deux cents récits, romans, essais et scénarios en Italie et à l'étranger. Il est notamment connu en France comme l'auteur de Venezia, la ville au bord du temps, recueil traduit par Jacques Barberi et paru dans la collection « Présence du fantastique », chez Denoël.

Jean-Pierre Planque

est né en 1951 et vit en Guadeloupe depuis 2000. Il a écrit et publié une soixantaine de nouvelles dans fanzines, revues, journaux et anthologies, puis sur Internet. Son premier roman (« L'Esprit du Jeu »), écrit en collaboration avec son ami Patrick Raveau, a été publié en octobre 2007 par les éditions EONS. Il a principalement écrit des récits fantastiques et de science-fiction, mais il est également très attiré par le roman noir et par le mélange des genres. Depuis une dizaine d'années, il dirige un site entièrement dédié aux littératures de l'Imaginaire et a permis la publication en ligne de plus de 200 nouvelles issues de France, Belgique, Suisse, Espagne, Italie, mais aussi des pays d'Amérique latine et des pays de l'Europe de l'est et du nord. Ce patient travail lui a permis de cultiver nombreuses relations amicales avec écrivains et écrivaines un peu partout dans le monde.

> [site perso](#)

> [Un\(e\) auteur\(e\), des nouvelles](#)

Daniel Salvo est né en 1967 dans une province au sud de Lima. Il n'a pas cessé de lire de la science-fiction depuis son adolescence et a commencé à publier en juin 2002 sur le site Ciencia Ficción Perú. Il prépare un recueil de nouvelles de science-fiction provisoirement intitulé En las ruinas de Utopia.

En espagnol, on peut lire El Escritor mas famoso de todos los tiempos sur le site de Axxòn (n°159, février 06) et El nombre no es importante sur le site Velero25 (avril 2004).



La réalisation de cette anthologie et sa maquette sont © JPP.